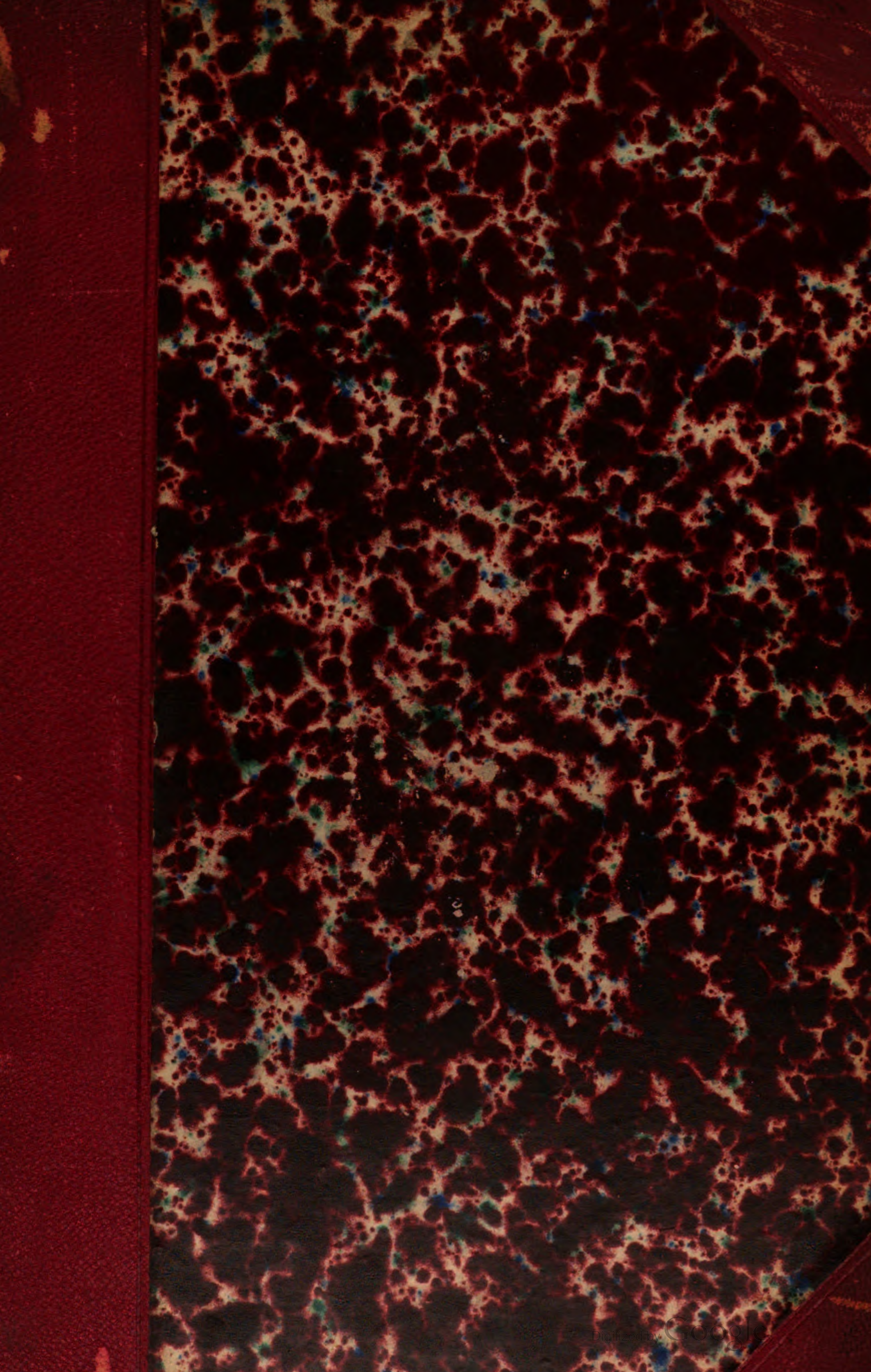
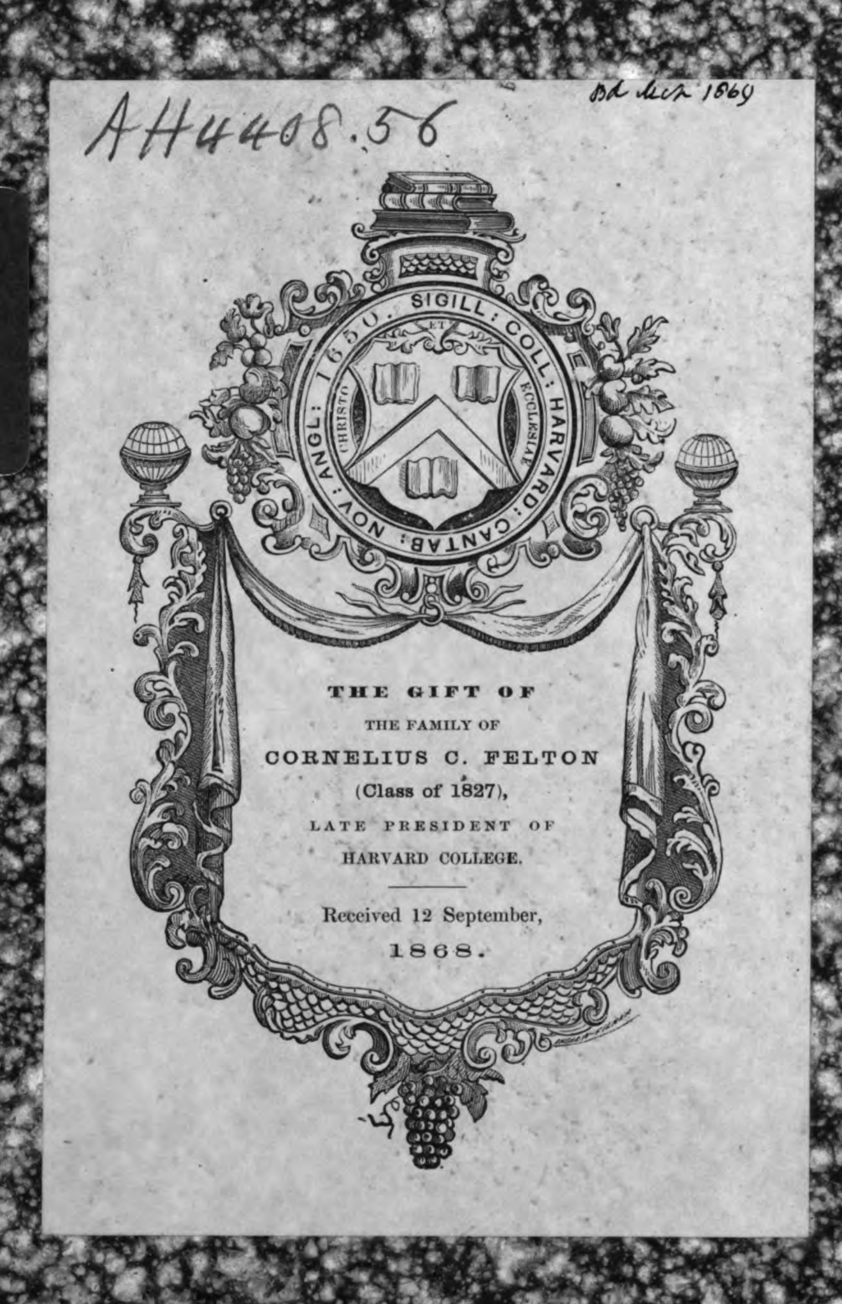
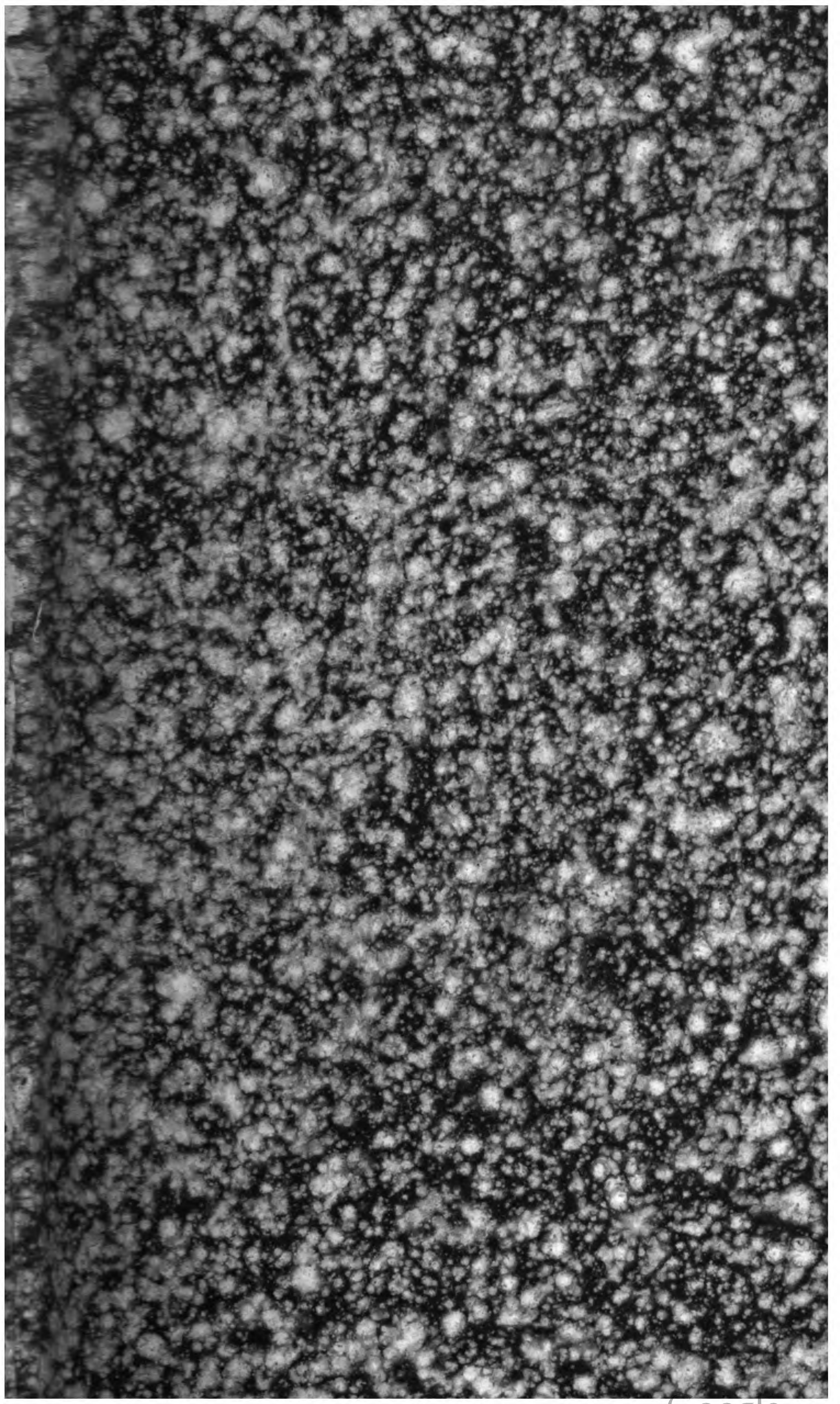



AH4408.56
Bd Mch 1869
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE GIFT OF
THE FAMILY OF
CORNELIUS C. FELTON
(Class of 1827),
LATE PRESIDENT OF
HARVARD COLLEGE.
Received 12 September,
1868.



RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,
Rue Jacob, n° 56.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE



AVEC QUATRE CARTES ET UN PLAN,

PAR M. LE BARON BEHR,

ANCIEN MINISTRE DE BELGIQUE A CONSTANTINOPLE.

Ex fumo dare lucem.
HOR.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56

1856

1868, Sept. 12.

Gift of

[illegible] Family

A SON ALTESSE ROYALE

LE DUC DE BRABANT,

cet ouvrage est dédié

par son très-respectueux

et dévoué serviteur.

BARON BEHR.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE I.

LIVRE II.

TRADITIONS HISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE III.

TRADITIONS RELIGIEUSES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE IV.

RELATIONS COMMERCIALES.

PREMIÈRE PARTIE.

—

LIVRE V.

ATHÈNES.

—

LIVRE VI.

SAMOTHRACE.

Pages.

—

LIVRE VII.

ARGONAUTES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Page.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE VIII.

CYCLE TROYEN.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

« Des écrivains, choqués des fables dont on a embelli « ou plutôt défiguré l'histoire des héros de l'antiquité, « ont révoqué en doute l'existence de ces héros. Pour « appuyer ces opinions hardies, ils ont imaginé des sys- « tèmes ingénieux, mais qui, étant destitués de fonde- « ment, se sont écroulés de toutes parts et ont fait place « à d'autres, dont le succès n'a pas été plus heureux.

« Ces systèmes, quelque ingénieux que l'on puisse « les supposer, sont dangereux pour les lettres. On quitte « le certain pour l'incertain, on répand sur l'histoire un « pyrrhonisme funeste, dont on n'a déjà que trop abusé.

« Les Orientaux ont de tout temps enveloppé du voile « de l'allégorie, les phénomènes de la nature, les vé- « rités morales et même l'histoire de leur temps. Ces « allégories, souvent ingénieuses, passèrent en Grèce « avec les premières colonies qui s'y transplantèrent. « Les Grecs, encore grossiers, n'osèrent soulever le voile « qui les couvrait.

« Peu à peu elles s'accréditèrent parmi eux; et, comme « elles riaient à leur imagination, les divers peuples de « ce continent ne tardèrent pas à les adopter; et les « poëtes, s'en emparant comme d'un riche domaine, les « embellirent de tous les charmes de la poésie. Les tra- « ces de la vérité dont elles étaient l'enveloppe, s'effa- « cèrent peu à peu, et se perdirent enfin tout à fait.

« J'appelle histoire fabuleuse, une histoire véritable « mêlée de beaucoup de fables; car je suis bien éloigné « de penser que Cadmus, Hercule, etc., soient des noms « de personnages imaginaires, parce qu'on a mêlé à « l'histoire de ces héros beaucoup de traits fabuleux. « Autant vaudrait nier l'existence de plusieurs grands « hommes modernes, dont l'histoire a été défigurée par « nos tristes romanciers, ou par nos insipides légen- « daires. » (Discours lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 4 février 1785.)

Ainsi s'exprimait, il y a plus de soixante-dix ans, le

savant Larcher, si connu par sa traduction d'Hérodote; et son docte confrère, l'abbé Fréret, professait les mêmes opinions.

Dirigé par de pareils guides, j'ai osé m'aventurer dans ce dédale de fables et de légendes, connu sous le nom d'*Histoire des temps héroïques de la Grèce.*

Il me semblait évident, que l'histoire de ces temps reculés avait dû ressembler à celle de nos jours. Les mêmes causes ont toujours amené les mêmes effets, et les hommes, du temps de Cécrops ou d'Agamemnon, n'obéissaient point à d'autres mobiles que ceux qui font agir nos contemporains.

Pour parvenir à la vérité, cachée sous le voile fabuleux ou poétique dont s'enveloppent les traditions des temps héroïques, il suffit, me semble-t-il, de leur appliquer les règles du bon sens et de l'expérience.

Mais cependant, il faut bien se garder de vouloir tout expliquer. N'oublions pas que parmi le nombre presque infini de légendes que nous a laissé l'ancienne Grèce, il en est fort peu qui nous soient parvenues dans leur état primitif.

Déguisées, déformées, mutilées, bien d'autres sont devenues pour nous des énigmes sans mot, qu'il faut savoir écarter, comme dans certains calculs algébriques on néglige les quantités imaginaires.

Quand j'étais à Rome, j'ai vu des artistes se livrer à un curieux travail.

A force de trier, de comparer, de juxtaposer des fragments de vases antiques, ils parvenaient à refaire un vase tout entier. On s'apercevait bien de quelques lacunes dans la peinture; mais l'ensemble était rétabli, l'idée primitive était reproduite.

Le lecteur jugera si j'ai refait mon vase.

CHAPITRE II.

Configuration géographique de l'ancienne Grèce. — Ses premiers habitants.

Dès les temps les plus reculés dont le souvenir nous soit parvenu, la péninsule triangulaire, qui s'étend depuis le Danube et la Save jusqu'à la Méditerranée, était occupée par diverses nations.

Au nord, habitaient les Gètes, les Triballiens et les Illyriens;
Au centre, les Macédoniens et les Thraces;
Au midi, les Épirotes et les Grecs.

Tous ces peuples semblent avoir appartenu à la

même race d'hommes, c'est-à-dire qu'ils faisaient partie de la grande famille slave, établie dans l'est de l'Europe depuis un temps immémorial.

Les Grecs dont je viens de faire mention, et qu'il ne faut point confondre avec les Hellènes, étaient répandus jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule.

Leur histoire nous est inconnue, mais nous savons qu'ils étaient des sauvages, dans toute l'acception du terme.

Quoique subjuguée et réduite en servitude par chaque peuple qui vint tour à tour s'établir en Grèce, cette race antique subsiste peut-être encore.

S'il était vrai, comme Fallmerayer cherche à le prouver, qu'il n'existe plus en Grèce une seule goutte de sang Hellénique, et que les Grecs modernes sont tous d'origine slave, il serait possible que les descendants des Ilotes, des Pœnestes et des serfs de l'Attique, eussent échappé à l'extermination de leurs maîtres.

En s'identifiant avec les nouveaux conquérants, Bulgares ou Albanais, ils n'auraient fait qu'obéir à cet instinct mystérieux, par lequel les peuples de même origine se reconnaissent à leur insu, et malgré de longues séparations.

Ces Grecs primitifs, dont le nom était antérieur à

celui de Hellènes, comme l'affirme la chronique de Paros, occupaient un pays dont la configuration géographique devait favoriser les invasions étrangères.

De même que la grande presqu'île, dont il semble un raccourci, la nature l'avait divisé en trois parties :

Au nord, la Thessalie;

Au centre, la Phocide, la Béotie et l'Attique;

Au midi, le Péloponnèse.

Du côté de l'ouest, l'Épire opposait une barrière que les peuples de la Grèce semblent n'avoir jamais pu franchir.

Il faut croire qu'il existait entre les Épirotes et leurs voisins d'Illyrie et de Macédoine, une sorte d'alliance ou de confédération, contre laquelle les Hellènes n'osèrent se heurter. Cela semble d'autant plus probable qu'on trouvait en Épire des tribus illyriennes.

Les trois parties de la Grèce sont elles-mêmes subdivisées par des chaînes de montagnes ou des bras de mer, qui forment des limites naturelles entre une multitude de petits districts. On connaît l'influence de ces sortes de limites sur l'histoire d'un pays. Si la Suisse est partagée en cantons, ce sont les Alpes qui l'ont voulu.

L'étranger, venant par mer, pouvait assaillir un district de la Grèce, pénétrer dans l'intérieur du pays, s'y

établir même, sans rencontrer d'opposition de la part des populations voisines, absorbées par leurs propres intérêts, et comme enveloppées dans leur individualisme.

Mais aussi ces colonies étrangères, étant elles-mêmes isolées, devenaient facilement la proie de nouveaux envahisseurs.

Le pays est en général montueux, mal arrosé, et partant peu fertile. Il n'offrait donc guère d'attraits aux habitants de la riche terre d'Égypte, ou des belles contrées de l'Asie occidentale. Et cependant, de nombreuses colonies quittèrent ces régions favorisées par la nature pour venir s'établir en Grèce.

Je vais tâcher d'exposer les causes de ces migrations.

Geschichte der halb. insel Morea, t. I, ch. 3. = Marbre d'Arundel, l. 6. = Strabon, p. 326.

CHAPITRE III.

Colonies étrangères.

Les plus anciens monuments historiques nous montrent une lutte incessante entre l'Afrique et l'Asie.

D'après sir G. Wilkinson, cette querelle était bien

antérieure au règne de Ninus et à la fondation de son empire d'Assyrie.

L'Égypte changea de dynasties sans changer de politique extérieure, et continua pendant plusieurs siècles à peser de tout son poids sur la Syrie et l'Asie centrale.

La première expédition des Pharaons contre les pays du nord-est remonte à Amoun-ra-gori, qui régnait 1680 ans avant l'ère chrétienne. Cette invasion fut suivie, à différents intervalles, par celles de Thotmès III, d'Amenoph III, d'Osirei, de Ramessès II et de Ramessès III.

Les bas-reliefs hiéroglyphiques nous montrent avec quelle barbarie les Égyptiens traitaient les vaincus. Or, comme leurs armées passaient toujours par la Syrie, pour arriver en Mésopotamie ou en Bactriane, les populations Syriennes furent chaque fois refoulées vers le nord-ouest, car à l'est elles auraient trouvé le désert.

Les ravages des armées Asiatiques, qui venaient à leur tour assaillir l'Égypte, doivent avoir été plus terribles encore. Les hordes Tartares, et les tribus Sémitiques qui habitent les bords du Tigre et de l'Euphrate, ont toujours été connues pour leur froide cruauté. Le bûcher, la croix, le pal et les plus affreuses mutilations, sont à chaque instant mentionnés dans leurs annales.

Les inscriptions de l'obélisque de Ninive, trouvé par

Layard et déchiffré par le major Rawlinson, nous donnent le tableau historique d'un système d'invasions et de ravages, régulièrement organisé, devant lequel les peuples qui en étaient victimes devaient à la longue être forcés d'émigrer.

Pendant trente et une années consécutives, Temenbar, roi d'Assyrie, parcourut à la tête de ses armées l'Asie occidentale, depuis les sources du Tigre jusqu'à la frontière d'Égypte.

Les vaincus devaient lui payer tribut et adopter le culte des divinités Assyriennes, sinon il les détruisait ou les emmenait en esclavage.

Ce fragment de l'histoire d'Assyrie, tout imparfait qu'il soit, suffit cependant pour expliquer l'horreur qu'inspirait la domination Assyrienne et les efforts qu'on faisait pour s'y soustraire.

L'Égypte elle-même fut à son tour livrée à un terrible fléau. Envahi par les pasteurs Arabes ou Hycksos, le royaume de Memphis subit le même traitement que les Pharaons avaient l'habitude d'infliger à leurs ennemis.

Les Hycksos, cette race ignoble venue de l'Est, dit Manéthon, *brûlèrent nos villes et démolirent les temples de nos dieux. Ils traitèrent les Égyptiens avec la plus grande cruauté, massacrant les uns, et enlevant*

aux autres leurs femmes et leurs enfants pour en faire des esclaves.

Située entre l'Asie et l'Afrique, la péninsule Grecque était un lieu de refuge pour ceux qui parvenaient à échapper à tant de calamités. Du fond des golfes qui découpent ses rivages, les bannis et les exilés pouvaient guetter le moment propice pour retourner dans leur patrie, ou pour chercher un autre asile.

On peut donc s'expliquer le nombre et la diversité des colonies étrangères qui vinrent s'établir en Grèce ; ainsi s'expliquent encore leurs disparitions subites, et ce mouvement continuel de population, dont les historiens grecs n'ont pu se rendre compte.

Wilkinson, t. I, p. 374. = *Id., passim.* = Rawlinson, on the Inscriptions of Assyria and Babylonia (1850). = Cory, p. 170.

CHAPITRE IV.

Fusion de ces colonies.

Mais la Grèce était encore accessible autrement que par mer. Un peuple Septentrional franchit les barrières que lui opposaient les chaînes de l'Olympe et du Pinde, et pénétra jusqu'à l'extrémité de la péninsule. Il absorba

successivement toutes les colonies étrangères, pour former une masse commune, qui prit le nom d'Hellènes.

Ces conquérants indo-germaniques mélangèrent leur race avec celles des Égyptiens, des Phéniciens, des Arabes, des Asiatiques de diverses origines, qui avaient fui devant les désastres de leur patrie. Et comme pour achever de perfectionner ce croisement, l'émigration des Pélopides vint infuser au sang Hellène, cette élégance de mœurs, cette aptitude aux beaux-arts, ce culte de la beauté des formes, que la race Lydienne a portés partout avec elle, dans l'Asie, la Grèce et l'Italie.

De là cette facilité avec laquelle les Hellènes adoptaient les raffinements des civilisations étrangères. Tout semblait leur appartenir, parce qu'eux-mêmes ils appartenaient à tout.

Je devrai parfois cependant insister sur leur vanité nationale, mais sans entendre y attacher un grand blâme. Chacun n'a pas le droit d'être vain, car la vanité n'est, au fond, que la bêtise des gens d'esprit.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE II.

TRADITIONS HISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Pélasges.

L'origine des Pélasges est un des problèmes les plus obscurs que présente l'histoire de l'antiquité.

Tantôt ils sont les plus anciens habitants de la Grèce, et tantôt ils y gouvernent et instruisent des habitants plus anciens encore; ils ont des colonies dans la Propontide, le Pont-Euxin, l'Italie, la Sicile, à une époque où la Grèce ne possédait pas de marine. Ces prétendus au-

tochtones construisent en Grèce de grandes forteresses, donnent même leur nom à un style de bâtisse qui exige l'emploi de puissantes machines, lorsque les Grecs étaient encore des sauvages qui se nourrissaient de glands et de faînes. On les appelle des aborigènes, et partout ils sont traités en étrangers.

S'agit-il d'indiquer le lieu de leur origine : on a recours à un canton de la Thessalie appelé *Pélasgiotis;* ce petit district, de cinq ou six lieues de long sur autant de large, qui n'est propre qu'à élever des bestiaux, qui n'a jamais produit un navigateur, un savant, un artiste, serait la ruche féconde d'où sortirent les essaims nombreux de Pélasges, qui portèrent au loin les arts, les sciences et la civilisation. En un mot, le nom et les œuvres des Pélasges sont partout, mais leur patrie semble introuvable.

CHAPITRE II.

Comparaison entre les Pélasges et les Normands.

Supposons qu'un chroniqueur du moyen âge, dise en parlant des Normands :

« Ce peuple fut autrefois très-nombreux et très-puis-
« sant. Il y avait des Normands en France, en Angleterre,
« en Moscovie, en Sicile, et même à Constantinople.
« Comme navigateurs, ils n'avaient pas d'égaux; comme
« guerriers, ils ne le cédaient à aucune nation. Ils in-

« ventèrent un style d'architecture qui porte encore au-
« jourd'hui leur nom. Quant à leur origine, leur race,
« leur pays, je ne sais trop qu'en dire. Cependant,
« comme une province de France s'appelle la Norman-
« die, je pose en fait qu'elle fut le berceau des Nor-
« mands. »

Ce raisonnement, plausible peut-être pour des lecteurs du treizième ou quatorzième siècle, serait maintenant considéré comme absurde.

Nous savons que le nom de Normands était une épithète qui voulait dire *hommes du Nord;* que ces hommes du Nord, venaient de plusieurs contrées septentrionales; qu'il y avait parmi eux des Danois, des Norwégiens, des Suédois, des Angles, des Juttes, des Slaves; que la Normandie fut une colonie fondée par ces hommes du Nord, qui avaient poussé leurs expéditions jusqu'à Byzance, où ils conservaient le nom caractéristique de *Varangiens* ou *Varingiar, écumeurs de mer.*

Si la dénomination de Pélasges, au lieu d'être un nom de peuple, n'était aussi qu'une épithète générale, dans le genre de celle de Normands ou de Varingiar, l'histoire des temps primitifs de la Grèce deviendrait enfin intelligible.

Je vais essayer de prouver, que le nom de Pélasges doit effectivement être pris dans ce sens.

CHAPITRE III.

Traditions sur Pélasgus.

Les Orientaux avaient l'habitude de personnifier les noms des peuples.

Dans l'Écriture sainte, nous voyons les Assyriens, les Israélites, les Moabites, désignés par les noms d'Assur, d'Israël, de Moab.

De même, chez les Grecs, Médus, Cilix, Pélasgus, etc., etc., sont les éponymes des Mèdes, des Ciliciens, des Pélasges.

Voici ce qu'on nous dit sur Pélasgus :
« Pélasgus était fils de Neptune.
« Son frère était Agénor.
« Pélasgus fut le premier roi des Arcadiens, auxquels « il enseigna à se vêtir, à se loger et à se nourrir de « faînes, au lieu d'herbes et de racines.
« Il bâtit la citadelle d'Argos, qu'il nomma Larissa. »

Examinons ces légendes.
1° Les étrangers désignés sous le nom mythique de Pélasgus *étaient fils de Neptune*, c'est-à-dire qu'ils venaient par mer.
2° *Pélasgus était frère d'Agénor*. Mais Agénor était le nom symbolique de la Phénicie, considérée comme

mère-patrie de ses colonies. Voilà pourquoi cet Agénor, frère de Pélasgus, avait pour fils, Cadmus, Thasos, Cilix, Phinée, tous fondateurs mythiques des principales colonies phéniciennes.

3° *Pélasgus rassemble les Arcadiens en corps de nation et commence à les civiliser.*

Il est assez curieux de voir ici Pausanias nous représenter les habitants primitifs de la Grèce, comme des sauvages tellement stupides, qu'il fallut leur enseigner à se nourrir de faînes. Pour cette fois, je serai plus Grec que Pausanias lui-même; je ne pense pas que les Arcadiens se nourrissaient d'herbes et de racines; mais je regarde comme très-probable, que les colons étrangers leur enseignèrent à préparer des substances végétales dont l'usage leur était inconnu. Peut-être aussi les Pélasges importèrent en Grèce quelque nouvelle essence d'arbres forestiers, comme le pin parasol, dont les graines fournissent un aliment aussi agréable que nutritif.

4° *Pélasgus construit la citadelle d'Argos et l'appelle Larissa.* Ce point mérite une attention particulière.

On a souvent déjà remarqué le grand nombre de *Larissa* qu'offraient la Grèce et l'Asie. Les catalogues de Strabon, d'Étienne de Byzance et de Raoul-Rochette, nous en font connaître seize, sans compter celle de la Campanie.

M. Schoëll a dit, en parlant des Pélasges : « Ils n'é-
« taient pas étrangers à l'art militaire et nommément

« à celui de construire des forts, que d'un terme géné-
« rique ils appelaient *Larissa.* » Il est à regretter que M. Schoëll n'ait point connu la signification du mot Larissa.

Dans tous les dialectes sémitiques, *el arish* voulait dire jadis et veut dire encore maintenant *la forteresse.* Mais les Grecs n'avaient dans leur langue aucun signe correspondant au son guttural du *sh* arabe. Ne pouvant ni écrire ni peut-être prononcer el-arish, ou 'l-arish, comme l'écrivent les Arabes, ils en firent *Larissa*, ajoutant une voyelle finale pour l'euphonie.

Les Larissa que nous trouvons en Thessalie, dans le Péloponnèse, en Crète, en Troade, en Ionie, en Éolie, et qui toutes avaient une origine Pélasgique, sont donc autant de points de repère, qui indiquent les stations où des peuples qui parlaient un dialecte sémitique, vinrent s'établir et se fortifier.

Apollodore, III, 8, 1. = Hellanicus, fr. 37. = Pausanias, VIII, 1, 4. Hyginus, fab. 178. = Pausanias, III, 15. = Apollodore, III, 1, 4, 3. Denys d'Halicarnasse, I, 21. = Strabon, p. 400. = Étienne de Byzance (Larissa). = Raoul-Rochette, Col. Gr. I, p. 179. = Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, I, p. 9.

CHAPITRE IV.

Qui étaient donc les Pélasges ?

Chaque fois que le nom de Pélasgus est mentionné dans l'histoire de l'ancienne Grèce, c'est toujours comme celui du chef et du symbole des colons Pélasges, lesquels réunissaient par conséquent les caractères suivants :

Ils étaient venus par mer; je ferai observer qu'en grec le mot de *pelagos*, qui est presque identique à celui de *pelasgos*, veut dire *la pleine mer*, *l'Océan;*

Les mythes auxquels se rattache leur origine étaient phéniciens;

Ils apportaient une civilisation supérieure à celle des habitants primitifs de la Grèce;

Les forteresses qu'ils élevaient portaient toutes le même nom, et ce nom était sémitique;

J'ajouterai que, d'après Hérodote, les Pélasges ne parlaient pas le grec.

Ces prémisses étant posées, je crois pouvoir en déduire les conclusions suivantes :

Le nom de Pélasges était une désignation générale, dérivée du mot pélagos, *et qui voulait dire hommes maritimes, enfants de la mer;*

Cette désignation s'appliquait surtout aux Phéniciens, Arabes et autres peuples de langue sémitique, lorsqu'ils traversaient la mer pour venir s'établir en Grèce.

Les Romains connaissaient cette acception du nom de Pélasges, et s'en servaient.

Virgile, parlant des Grecs devant Troie, les appelle indifféremment Achéens, Danaéns et Pélasges.

En effet, l'armée grecque était pour les Troyens une armée Pélasge, car elle était venue par mer.

Hérodote, I, 57. — *Énéide*, I, 624. = *Id.*, II, 83, 152.

CHAPITRE V.

Migrations des Pélasges.

On peut objecter que les Pélasges ne venaient pas toujours par mer; que l'histoire fait mention de plusieurs invasions Pélasgiques où les envahisseurs passaient d'un pays à l'autre, sans traverser les grandes eaux.

Pour répondre à cette objection, je reprendrai le parallèle entre les Normands et les Pélasges.

Quand l'Angleterre fut envahie par Guillaume le Conquérant, les vainqueurs s'appelaient des *Normands*. Mais si nous ne connaissions pas les antécédents de la race normande, pourrions-nous comprendre comment

la désignation d'*hommes du Nord* s'appliquait en ce temps-là à des guerriers venant de France, et qui, relativement à l'Angleterre, étaient au contraire *des hommes du Midi.*

Ne devons-nous pas nous rappeler que le nom de Normands avait cessé d'être une épithète, une espèce de sobriquet, et qu'au lieu de signifier des hommes venant du Nord, il voulait dire alors des hommes venant de cette partie de la France où leurs ancêtres, les véritables Normands, avaient formé une colonie que, d'après eux, on appelait la Normandie.

Il en fut exactement de même des Pélasges.

Plusieurs pays colonisés par ces étrangers, ces fils de la mer, furent appelés *Pelasgia*, *Pelasgiotis;* et quand ensuite leurs descendants émigrèrent à leur tour, les Grecs continuèrent à les nommer des Pélasges. Ce n'était plus comme fils de la mer, mais comme sortant des pays qu'on appelait *Pelasgiotis* ou *Pelasgia*.

Lorsque les historiens grecs nous parlent de Pélasges passant de la Thessalie dans l'Attique, du Péloponnèse dans l'Étolie, ou bien sortant de la Grèce pour aller dans les îles de la mer Égée, dans l'Asie Mineure, en Italie, etc., cela signifiait que les descendants des colons étrangers venus jadis par mer dans la Grèce, l'avaient quittée, pour former de nouveaux établissements dans d'autres pays.

CHAPITRE VI.

Léléges.

Ce que je viens de dire relativement aux Pélasges peut aussi s'appliquer aux Léléges, dont l'origine est enveloppée des mêmes fables et présente les mêmes contradictions.

Lelegus ou Lelex est fils de Neptune, tout comme Pélasgus. Il aborde dans le golfe de Laconie, comme Pélasgus dans celui d'Argolide.

Pausanias nous apprend que, d'après la tradition des Mégaréens, Lelex était venu d'Égypte, tandis que les Lacédémoniens soutenaient qu'il était un indigène.

Il y avait des Léléges en Acarnanie, en Béotie, en Locride, et partout ils étaient considérés comme étrangers, à l'instar des Pélasges.

M. R. Rochette rejette bien loin l'opinion de Grotius, que les Léléges étaient des Arabes; il les considère comme des pasteurs phéniciens.

Il me semble que les deux opinions peuvent parfaitement se concilier, puisque, d'après Hérodote, les Phéniciens étaient eux-mêmes des Arabes.

Il existe d'ailleurs entre les Pélasges et les Léléges une autre analogie, sur laquelle je ne pense pas qu'aucun écrivain ait encore attiré l'attention.

Strabon affirme à deux reprises que les Pélasges étaient aussi appelés *Pélargues* ou Cigognes, à cause de leurs habitudes vagabondes, de leurs apparitions et disparitions inexplicables. Myrtilus en dit autant des Tyrrhéniens, et il ajoute que les Athéniens confondaient ceux-ci avec les Pélasges.

Or, dans tout l'Orient, *Lelek* veut dire cigogne. Ce mot a même passé dans le grec moderne, où *lelekos* est synonyme de *pelargos*.

Ainsi les Pélasges étaient des Pélargues, et les Pélargues étaient des Léléges.

Pausanias, I, 44. = *Id.*, III, 1. = *Id.*, I, 39. = Raoul-Rochette, I, 101. = Hérodote, I, 1. = Strabon, 221 et 397. Myrtilus, fr. 3.

CHAPITRE VII.

Cariens.

Les légendes des temps héroïques font encore mention d'autres peuples qui fréquentaient les côtes de la Grèce,

mais plutôt pour le commerce et la piraterie que pour y former des établissements permanents.

Je veux parler des Cariens et des Crétois, auxquels je vais consacrer quelques observations.

La Carie s'étendait du nord au sud, depuis l'embouchure du Méandre jusqu'à celle du Glaucus, vis-à-vis de la ville lycienne de Telmissus.

Aucune partie des côtes de l'Asie Mineure n'est aussi tourmentée, aussi déchiquetée. Je l'ai longée presque tout entière, et je ne pense pas avoir jamais eu devant moi une lieue de rivage, qui ne fût découpée par une baie ou un promontoire.

Le nombre d'anses cachées, de goulets conduisant à des retraites inaccessibles aux gros navires, est innombrable.

La mer qui baigne les côtes de la Carie est parsemée d'écueils, de rochers et de petites îles derrière lesquelles des bateaux peuvent se mettre en embuscade.

Les principales, telles que Nisyros, Télos, Calymna, Léros, Pathmos, Corseæ, Icaria, sont encore aujourd'hui les repaires des pirates les plus cruels et les plus incorrigibles de l'Archipel.

Il est donc facile de concevoir que, dans un temps où la piraterie, loin d'être regardée comme un crime, était

un métier honorable auquel des rois et des héros s'adonnaient sans scrupule, que dans ce temps-là, dis-je, les Cariens aient été déjà des écumeurs de mer, des forbans, qui désolaient la mer Égée et les côtes de la Grèce.

Bochart fait observer que le nom de l'île de Carpathos signifie *pays des Cariens*. J'ajouterai une remarque de même nature.

Strabon, p. 651. = Pline, V, 27. = Philochorus, fr. 11. = Servius, ad Æneidam, C. VIII, 7, 2, 5. = Chanaan, 372.

CHAPITRE VIII.

Ile d'Icaria.

Au nord de la mer de Carie, nous trouvons l'île d'Icaria ou Icaros. D'après les mythographes, ce nom dériverait d'Icare, fils de Dédale, dont le cadavre fut trouvé par Hercule sur le rivage de cette île, qui s'appelait alors Doliche, mais qui reçut à cette occasion le nom d'Icaria.

Mais Dédale et son fils sont des personnages imaginaires; et d'ailleurs, eussent-ils existé, comment pourrait-on supposer qu'une île aurait changé de nom, parce qu'un obscur étranger aurait été trouvé noyé sur son rivage.

J'attache à ce nom une tout autre origine.

Avant la guerre de Troie, un roi des Cariens s'appelait Icaros. Cela voulait dire, je pense, *il karos,* le Carien; et si le nom de l'île doit être dérivé de celui d'un personnage quelconque, il me semble que le roi de Carie mériterait la préférence sur le fils de Dédale. Mais j'aime mieux suivre la ligne étymologique indiquée par Bochart, et sans admettre avec lui *I-kauro*, île des poissons, car la mer qui entoure Icaria n'est nullement poissonneuse, je serais d'opinion que *I-karos* signifie tout simplement *île Carienne.*

Cette île terminait la mer de Carie au nord, et les navigateurs venant de cette direction, pouvaient bien donner une désignation locale, à la première île de cette mer qui baignait les rivages de la Carie.

Apollodore, II, 6, 3. = Hyginus, fable 190. = Chanaan, 381.

CHAPITRE IX.

Relations entre les Cariens et les Crétois.

Un roi de Crète, que les Grecs nomment Minos, organisa, dit-on, une marine militaire. On ajoute qu'il nettoya l'archipel des pirates qui l'infestaient, qu'il rétablit la sécu-

rité dans tous ces parages, et soumit aussi les Cariens, qui s'appelaient alors Léléges et habitaient les îles.

L'alliance entre les Cariens et les Crétois fut sans doute très-intime. Pausanias représente les Cariens comme d'anciens amis de Minos, et Hérodote va plus loin encore :

« Les Cariens, dit-il, avaient passé des îles sur le con-
« tinent. Ils avaient jadis été soumis à l'empire de Minos,
« et sous le nom de Léléges ils habitaient les îles.

« Autant que j'ai pu l'apprendre par les plus ancien-
« nes traditions, ils ne payaient aucun tribut ; mais quand
« Minos avait besoin de marins, ils lui en fournissaient.

« Tandis que ce prince réussissait dans ses entreprises
« et étendait au loin ses conquêtes, les Cariens étaient
« certes le plus célèbre de tous les peuples de ce temps-là. »

Hérodote attribue aux Cariens trois inventions qui furent adoptées par les Grecs.

Ils auraient les premiers mis des panaches sur leurs casques, orné d'emblèmes leurs boucliers et ajouté des anses à cette arme défensive, qu'auparavant l'on portait suspendue au cou.

Mais l'usage des panaches, des emblèmes et des anses de boucliers était déjà connu des Assyriens, car on les trouve sur les plus anciens bas-reliefs de Ninive.

La singulière affinité qui existait entre trois nations, les Cariens, les Crétois et les Chérètes ou Philistins, n'a pas manqué d'attirer l'attention des savants. Une foule

de documents curieux ont été cités à ce sujet par Bochart, Movers, Hitzig, Stark, etc., etc. Si, malgré leur immense érudition, ces écrivains n'ont pu arriver à un résultat satisfaisant, il faut, je pense, l'attribuer surtout aux mots fatals de Pélasges et de Léléges, qui venaient incessamment se mettre à la traverse.

Attribuant à ces mots une valeur imaginaire, ils les prenaient pour les noms de deux peuples insaisissables, dont les déplacements continuels, les allées et venues incessantes dérangeaient toutes combinaisons.

L'explication que j'ai donnée de ces espèces de surnoms, coupe court aux difficultés.

Quand les Chérètes venant de Palestine débarquaient dans une île ou sur les côtes de la Carie, ils étaient des Léléges ou des Pélasges relativement aux indigènes; et réciproquement, lorsque ceux-ci venaient en Palestine, ils devenaient des Pélasges ou des Léléges pour les Chérètes.

Thucydide, I, 8, 2. = Strabon, p. 661. = Pausanias, VIII, 3 7. Hérodote, I, 171.

CHAPITRE X.

Anciens tombeaux de la Carie

Du temps de Strabon il existait en Carie beaucoup d'anciens tombeaux et de sépulcres vides que l'on appelait *Lélégia*. Je suis à même de donner quelques renseignements à cet égard.

On trouve effectivement encore en Carie des tumulus qui renferment des tombeaux d'une haute antiquité et d'une architecture remarquable.

Ils sont construits en blocs de pierre de grandes dimensions et taillés avec soin.

La forme extérieure du monument et surtout la coupe et l'ajustement des pierres qui en forment l'entrée, rappellent d'une manière frappante les tombeaux étrusques.

Quel que soit le peuple qui les ait construites, ces sépultures furent violées et appropriées à l'usage d'une autre nation, qui plus tard habita les mêmes lieux.

En effet, les urnes, vases ou autres objets funéraires, rangés primitivement sur la tablette qui règne autour de l'intérieur du monument, ont partout disparu. Mais un sarcophage en marbre blanc, orné à la manière grecque, a été placé dans l'intérieur du tombeau, avec lequel il

n'offre aucune analogie; et ensuite le tout a été recouvert de terre amoncelée, de manière à former un tumulus, dans l'intérieur duquel le sépulcre primitif reste caché.

Quand on voit ces violations de sépultures, commises dans un temps aussi reculé, on comprend le but de certaines inscriptions funéraires trouvées en Lycie par sir Ch. Fellowes, et qui formulent des imprécations contre ceux qui oseraient enlever le tombeau à son légitime occupant.

Strabon, p. 321.

CHAPITRE XI.

Ancienne Crète. — Chérètes.

Placée entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique, la grande île de Crète était habitée par plusieurs peuples et divisée en plusieurs royaumes. Religion, langue, lois, relations politiques, tout y fut multiple.

Minos et Rhadamanthe, ou *Menès* et *Rad-amenti*, sont des personnifications de l'Égypte. Deucalion, descendant de Zeus et père d'Idoménée, nous ramène à la théogonie et aux traditions historiques des Hellènes; et quand on voit Thésée, le champion mythique de la Grèce, s'embarquer pour la Crète, afin d'y combattre le guerrier à

tête de taureau, cette antique légende se rapporte évidemment aux déités Chananéennes qui se coiffaient d'une tête de bœuf, comme marque de puissance ou de souveraineté, et dont le culte avait dû être introduit en Crète par des colons Philistins.

Cette diversité de traditions n'a point échappé à Diodore de Sicile.

Après avoir raconté que l'île de Crète fut habitée successivement :

1° Par les Étéocrètes ou indigènes;

2° Par les Pélasges, qui s'établirent sur tous les points de la côte;

3° Par des Doriens, dont le chef était Tectamus ou Teutamus;

4° Par une foule de barbares qui arrivèrent de divers pays;

5° Par des Argiens et des Lacédémoniens, qui s'en emparèrent après le retour des Héraclides;

Il ajoute *que les historiens crétois ne sont presque jamais d'accord entre eux, et qu'il a suivi ceux dont les récits lui paraissaient les plus probables, tantôt Epiménide et tantôt Dosiade ou Sosicrate.*

Mais Diodore semble n'avoir pas entrevu que cette divergence entre les récits des chroniqueurs, était le résultat inévitable des révolutions que lui-même venait d'énumérer. Après avoir été si souvent conquise et partagée par des envahisseurs de différente origine, l'ancienne Crète devait abonder en légendes, qui se rappor-

taient parfois à des peuplades déjà disparues, à des cultes abolis et même oubliés.

Quand ensuite les Grecs, ces grands niveleurs en fait d'histoire, qui réduisaient tout à leur échelle et n'admettaient aucune tradition plus ancienne ou plus illustre que les leurs, se furent rendus maîtres de l'île de Crète, ils y firent comme partout ailleurs.

Ils imaginèrent de nouveaux mythes, où ils encadrèrent pêle-mêle les dieux de l'Asie avec ceux de la Hellade, Minos avec Deucalion, Europe la Sidonienne avec les Chérètes Palestins dont ils firent une tribu de prêtres sous le nom de Curètes. Et comme les souvenirs des Crétois et les fragments de leurs antiques annales ne s'accordaient pas avec ces légendes de fabrication moderne, les Crétois furent déclarés d'incorrigibles menteurs, aux grands applaudissements de la Grèce.

La suprématie maritime, exercée pendant longtemps par les Crétois et leurs alliés, sur toutes les parties de la mer Égée, ne pouvait être révoquée en doute. On imagina d'en faire un titre d'honneur pour la Grèce, par l'histoire mythique de Minos, qui devint un fils de Jupiter.

L'introduction du culte des divinités grecques en Crète, y fut accompagnée d'une persécution assez violente pour faire émigrer une partie de la population.

Il est remarquable que la mémoire de cet événe-

ment nous ait été conservée par un historien romain. Tacite dit *qu'à l'époque où Saturne fut détrôné par Jupiter, beaucoup de Crétois quittèrent leur pays et se réfugièrent en Palestine*. Preuve évidente de l'intimité des relations qui existaient alors entre les Crétois et les Chérètes.

La ressemblance, j'oserais presque dire l'identité des noms de ces deux peuples, a dû beaucoup embarrasser les anciens Grecs; et comme les Chérètes cessèrent de fréquenter les mers de la Grèce à une époque comparativement très-reculée, leur nom se confondit avec celui des Crétois.

Resta cependant le vague souvenir d'une race jadis puissante, ennemie des Grecs par son origine et sa religion.

Elle avait eu des établissements dans l'Arcadie, la Thrace, la Propontide, la Sicile, l'Italie, l'Asie Mineure, les îles de Crète et de Rhodes; Séleucus Nicator en trouva les vestiges dans la Syrie; les Grecs l'appelaient *la race des Géants*, et j'aurai plusieurs fois à m'en occuper dans le cours de cet ouvrage.

Sanchoniaton, par Cory, p. 14. = Diodore, V, 80. = Tacite, Hist., V, 2. = Pausanias, Lycophron, Diodore, *passim*. = Agathocle de Cyzique, fr. 1. = Pausanias de Damas, fr. 4.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XII.

Établissements Pélasgo-Léléges.

Les établissements des Pélasges ou Léléges peuvent se diviser en deux catégories : ils fondèrent des *colonies* et des *comptoirs* ou *factoreries*.

J'entends par colonie le résultat de l'émigration d'une partie d'un peuple qui abandonne son pays, pour former ailleurs un établissement et y perpétuer sa race.

Un comptoir ou factorerie a pour but principal le commerce, et n'est point le résultat d'une émigration. C'est plutôt une série de spéculations successives, qui peut durer pendant des siècles; mais ceux qui entreprennent ces spéculations tendent toujours à retourner dans la mère patrie quand leur fortune sera faite.

Je commencerai par m'occuper des colonies. Les établissements de commerce feront l'objet d'un examen spécial.

En allant du midi au nord, nous trouvons des Pélasges ou des Léléges dans le Péloponnèse, l'Étolie, l'Acarnanie, la Béotie, l'Attique, la Locride et la Thessalie. Les villes les plus considérables de la Grèce, Argos, Sparte, Nauplie, Trézène, Sicyone, Éleusis, Athènes, Thèbes, furent fondées par eux.

Les fréquentes migrations, occasionnées par l'arrivée de nouveaux étrangers, qui venaient s'emparer de terres déjà occupées ou s'y frayer un passage pour pénétrer plus avant, et l'isolement forcé, résultant de la configuration géographique de la Grèce, divisèrent ces colonies en un grand nombre de petits États, dont chacun semble avoir été en hostilité perpétuelle avec ses voisins.

Raoul-Rochette, *passim*.

CHAPITRE XIII.

Malheureux état de la Grèce.

Thucydide peint sous les plus tristes couleurs l'état de la Grèce pendant cette période. Il nous représente les habitants, *privés de commerce et même de communication entre eux, ne cultivant que ce qu'il fallait pour leur subsistance, dépourvus d'enceintes fortifiées où ils pussent enfermer le produit de leur labeur, et en*

proie aux invasions continuelles des peuplades étrangères.

Il est évident que ces détails ne sont applicables qu'à la population indigène. Ils ne peuvent concerner les conquérants pélasges ou léléges, habitant les villes qu'ils avaient fondées, et s'enfermant au besoin dans leurs forteresses ou *Larissa*, dont les ruines subsistent encore.

La narration de Thucydide nous rappelle l'état de l'Égypte pendant la domination des Mamlouks, quand le fellah, maltraité et pillé, tantôt par les Beys, tantôt par les Bédouins, n'avait pour asile que sa hutte de terre, tandis que ses oppresseurs se retiraient avec leur butin derrière les murs de leurs forteresses ou dans la profondeur du désert.

Thucydide, 1, 2.

CHAPITRE XIV.

Arrivée des peuples du Nord. Déluge de Deucalion.

Un nouvel élément vint enfin se mêler aux affaires de la Grèce. Jusqu'ici les étrangers étaient des fils de Neptune, des enfants de l'Océan. Voici venir d'autres envahisseurs, enfants de la Terre. On ne connaît pas

leur origine. Comme une avalanche, ils tombent sur le nord de la Grèce, et ne quittent plus le sol qu'ils ont conquis.

La vie de Deucalion forme un singulier épisode de l'histoire grecque. Ce personnage, dont les exploits sont presque ignorés, dont nous connaissons à peine la résidence, fut néanmoins le véritable père, le fondateur de la Grèce hellénique.

Chez la plupart des écrivains, Deucalion semble un être imaginaire. Il apparaît comme contemporain d'un déluge et repeuple la terre d'une manière surnaturelle.

Commençons par examiner cette partie de sa légende, et voyons s'il est possible qu'un déluge ait inondé la Grèce.

Au premier abord, cette idée ne nous frappe point par son invraisemblance. Familiarisés avec la croyance d'un déluge universel, nous adoptons volontiers celle d'un déluge local, sans songer aux circonstances surnaturelles qui accompagnèrent le premier.

Et cependant, à moins d'admettre une convulsion géologique, dont les vestiges devraient être encore visibles et qui aurait bouleversé tous les pays riverains de la Méditerranée, il est impossible de concevoir qu'au temps de Deucalion la Grèce éprouva une inondation géné-

rale, capable d'y détruire une grande partie de ses habitants.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte de la Grèce pour reconnaître, qu'après la Suisse, ce pays est le plus montueux de l'Europe. Des chaînes de hautes montagnes le traversent dans tous les sens, et voici la table de leurs principales élévations :

Olympe	9,751	p. d'Angl.
Ossa.	6,407	*Id.*
Pélion.	5,310	*Id.*
Pinde..	7,759	*Id.*
Athos.	2,066	mètres.
Chaîne centrale de l'Eubée. . .	7,260	p. d'Angl.
Taygète..	7,800	*Id.*
Pic de Samothrace.	5,248	*Id.*

A l'exception des bassins de la Thessalie et de la Béotie, aucune partie de la Grèce n'offre des plaines ou des vallées d'une grande étendue. De fortes pluies, la fonte subite des neiges, l'engorgement des catavoutrons peuvent couvrir d'eau quelques vallées; mais une inondation générale est impossible, à moins de submerger en même temps l'Europe méridionale, l'Asie Mineure et tout le nord de l'Afrique.

Cette impossibilité fut comprise par plusieurs auteurs, qui ont borné le déluge de Deucalion au bassin de la Thessalie.

On peut admettre, en effet, que la partie basse de la Thessalie fut jadis un lac; il est même très-probable que ce lac existait avant l'ouverture de la vallée de Tempé. Mais, la barrière de l'Ossa une fois rompue, un pareil état de choses ne pouvait se reproduire.

Quand même des éboulements obstrueraient la gorge étroite par laquelle le Pénée se jette dans la mer, les eaux du fleuve ne s'élèveraient que lentement et laisseraient aux habitants tout le loisir de se retirer sur les hauteurs.

CHAPITRE XV.

Suite du même sujet.

D'après une autre version, Deucalion aurait quitté l'Arcadie et serait venu se réfugier en Thessalie pour échapper au déluge. J'avoue que l'idée d'une tribu descendant du plateau le plus élevé de la Grèce, et allant s'établir dans le bassin le plus profond, afin d'échapper à une inondation, ne me paraît pas mériter une réfutation sérieuse.

D'ailleurs Homère, Hésiode, Hérodote ni Thucydide n'ont point parlé du déluge de Deucalion. Le premier

qui en fasse mention est Hellanicus, dont il ne nous reste que des fragments et qui vivait environ onze cents ans après ce prétendu déluge.

La fable d'Hellanicus fut adoptée et amplifiée; elle finit par assumer la forme suivante :

« Jupiter se décide à punir les hommes de l'âge « d'airain; il fait tomber des pluies qui submergent « la plus grande partie de la Grèce et détruisent pres- « que tous les habitants; un petit nombre d'hommes « se réfugie cependant sur les montagnes. Deucalion, « prince de la Phthiotide, et sa femme Pyrrha se « sauvent dans une barque. Après l'écoulement des « eaux, Jupiter leur ordonne de renouveler la race « humaine en jetant des pierres par-dessus leur tête; « celles que lance Deucalion deviennent des hommes « et celles de Pyrrha des femmes. »

Selon d'autres mythographes, le moyen de repeupler la terre fut indiqué par Thémis; mais Thémis était un des noms de la terre elle-même.

Cette fable doit son origine à un jeu de mots. En grec *laas* veut dire *caillou*, et *laos peuple*, *assemblage d'hommes*. Sur cette ressemblance de sons, les mythographes ont imaginé la légende de Deucalion et de Pyrrha.

Mais presque toutes les légendes grecques ont pour

origine un fait historique, et celle-ci ne fait point exception, comme je vais essayer de le prouver.

Clavier, t. I, p. 54. = Hellanicus, fr. 16. = Apollodore, I, 7, 2. = Hellanicus, loco citato. = Eschyle, Prométhée, v. 210.

CHAPITRE XVI.

Suite du même sujet. — Habitants du nord de la Grèce au temps de Deucalion.

La Grèce devient en proie à un *kataklysmos*, c'est-à-dire à une grande calamité, qui détruit une partie de la population. Nous avons vu qu'il ne pouvait s'agir d'un déluge. Ce n'était pas non plus une maladie pestilentielle; car les Grecs avaient une formule pour exprimer cette idée, savoir les flèches d'Apollon ou de Diane. Reste donc une invasion étrangère ou une guerre civile, et peut-être ces deux fléaux réunis.

Strabon nous met ici sur la voie. Après avoir exposé les changements survenus à la surface de la terre par des catastrophes physiques, telles qu'inondations, tremblements de terre, etc.; il ajoute que les changements occasionné par les migrations des peuples ne sont pas moins importants, et parmi ces migrations il cite celle des peuples helléniques.

Il faut donc examiner de quelle manière cette migration a pu s'opérer, et comment elle est en relation avec l'histoire de Deucalion.

Reportons-nous à l'époque de Deucalion, et voyons quels peuples habitaient alors le nord de la Grèce.

Plusieurs races d'hommes y étaient juxtaposées :

1° Les étrangers venus par mer, Pélasges ou Léléges; les *Larissa* de la Thessalie y attestent leur présence;

2° La race conquise, appelée les *Graikoi* ou anciens, mot synonyme d'indigènes;

3° Les Thraces qui avaient poussé leurs établissements jusque dans la Béotie et l'Attique;

4° Les Épirotes qui occupaient encore une partie de la Thessalie longtemps après la guerre de Troie. La Thessalie entière s'appela autrefois Pyrrhæa, et ce nom est le même que celui d'Épire, sauf l'aspiration. Les Perrhœbiens et les Œniens, qui habitèrent longtemps la Thessalie, étaient aussi des Épirotes.

5° Les Hellènes. Les recherches d'Otfried Muller ont prouvé que les Hellènes avaient habité la Thessalie. Mais comment des tribus indo-germaniques se trouvaient-elles placées au milieu de peuples Slaves et de colonies asiatiques ou africaines? Je ne connais aucun document historique pour répondre à cette question d'une manière

directe; mais on pourrait essayer de la résoudre par induction.

Strabon, 57 et suiv. = *Id.*, 61. = Müller, *Histoire des Doriens*, introduction, § 7. = Strabon, 443.

CHAPITRE XVII.

Mouvements des peuples de l'Asie.

Dans le commencement de cet ouvrage, j'ai tâché d'exposer comment l'Asie fut bouleversée par les guerres des Assyriens et combien d'émigrations durent en résulter.

Ce désordre ne pouvait être circonscrit à l'Asie méridionale. Les nations de la haute Asie, assaillies à leur tour, vaincues dans la guerre de la Bactriane, furent contraintes de chercher un refuge ailleurs.

Aussi voyons-nous un grand mouvement de peuples avoir lieu vers ce temps-là.

Dans le seizième siècle avant notre ère, les Celtes étaient entrés en Espagne et en avaient expulsé les Sicanes.

Au siècle suivant les Ombriens ou Ambra vinrent se jeter sur l'Italie.

D'après Eusèbe, le déluge de Deucalion aurait eu lieu 1571 ans avant J.-C., c'est-à-dire vers le même temps où les Celtes entrèrent en Espagne, et environ un siècle avant l'irruption des Ombriens en Italie.

Je n'ai point l'intention de me livrer ici à des recherches chronologiques, dont l'inutilité a été si bien démontrée par Volney. Comment établir l'époque précise d'un événement quand on ne connaît pas la valeur exacte des termes qui indiquaient alors la mesure du temps, quand on ne peut dire ce qu'à une époque et dans un pays donnés l'on entendait par *une année*.

Si la chronologie de ces temps reculés ne peut être fixée d'une manière satisfaisante, quelques faits restent cependant acquis à l'histoire; l'on peut affirmer, avec une espèce de certitude, que pendant le seizième et le quinzième siècle avant Jésus-Christ les trois péninsules du midi de l'Europe, l'Espagne, l'Italie et la Grèce, furent assaillies par des étrangers qui venaient du nord.

De quelle manière l'ébranlement se propagea d'Asie en Europe et combien il fallut d'années pour que la secousse, partant de la haute Asie, se fît sentir en Grèce sont choses impossibles à dire.

On peut comprendre toutefois qu'un peuple indo-germanique (la langue grecque accuse clairement cette

origine) fut refoulé vers la Grèce dès le temps de Deucalion.

Ctésias, 6, 8. = Moïse de Chorène, l. 1, ch, 15. — Thierry, *histoire des Gaulois*.

CHAPITRE XVIII.

Les Hellènes en Thessalie.

La plus ancienne habitation connue des Doriens était dans les montagnes du nord-ouest de la Thessalie. Le lieu de séjour de cette tribu, restée à l'arrière-garde des Hellènes, indique le chemin par lequel les autres avaient passé. Ainsi, pour arriver en Thessalie, la horde asiatique s'était frayé passage à travers l'Illyrie et l'Épire. Or, le caractère belliqueux des Épirotes et des Illyriens ne permet point de supposer, que ce passage ait été effectué malgré eux.

Lors de la grande invasion gauloise en Grèce, l'an 260 avant notre ère, l'armée barbare qui écrasa d'un seul coup les forces de la Macédoine avait évité soigneusement les frontières de l'Épire. Et de nos jours les descendants de cette race indomptable, sont encore, sous les noms de Bosniaques et d'Albanais, les plus fermes soutiens de l'empire ottoman.

Si les Hellènes n'ont pu passer de vive force, il faut donc admettre qu'ils vinrent s'établir en Thessalie comme amis et alliés des Illyriens et des Épirotes; et la légende de Deucalion vient appuyer cette hypothèse.

J'ai déjà fait observer que les documents historiques relatifs à Deucalion sont vagues et incomplets. Mais les traditions mythiques, c'est-à-dire l'histoire enveloppée d'un voile poétique et religieux, vont nous prêter une utile assistance.

En combinant ces deux sources d'informations, on obtient un ensemble dont les parties se lient parfaitement entre elles et qui forme une narration complète.

Voici la légende mythique de Deucalion :

A. Deucalion, père de Hellen, était roi de la Phthiotide; sa femme s'appelait Pyrrha;

B. De leur temps, une grande calamité, un *kataklysmos*, ravage la Thessalie et s'étend jusqu'au Parnasse. La plupart des hommes périssent et les survivants se réfugient sur les montagnes;

C. Deucalion et Pyrrha produisent un peuple nouveau en appelant à la vie les os de la terre;

D. Jupiter livra les Léléges à Deucalion, pour les punir de leurs méfaits;

E. Deucalion devint maître de toute la Thessalie, mais ses descendants immédiats furent seulement souverains de la Phthiotide;

F. Deucalion éleva des autels aux douze grands dieux.

Je vais essayer de traduire cette légende en langue historique.

Hérodote, I, 56. = Thucydide, I, 3. = Strabon, 445, 444. = Diodore, V, 81, 3. = Pindare, Olymp. 9, V, 46, = Strabon, 432. = Hésiode, fr. 25. = Hellanicus, fr. 15.

CHAPITRE XIX.

Examen de la légende de Deucalion.

1° Deucalion, chef des tribus indo-germaniques établies en Thessalie, fait alliance avec les Épirotes, désignés sous le nom mythique de Pyrrha.

Strabon obéit aux préjugés grecs quand il dit que la Thessalie s'appela d'abord *Pyrrhæa*, du nom de Pyrrha, femme de Deucalion. Comme si la Thessalie n'avait pas eu de nom avant ce temps-là.

Je pense au contraire que le nom de Pyrrha vient de Pyrrhæa, et que l'union des deux personnages représente l'alliance entre les sujets de Deucalion et les Pyrrhæens.

Pour affermir cette alliance, il y eut peut-être un ma-

riage entre le chef hellène et une princesse épirote; la chose me semble même très-probable.

Nous voyons, en effet, des liaisons intimes commencer dès lors entre l'Épire et la Phthiotide.

D'après d'anciens historiens mentionnés par Plutarque, Deucalion et Pyrrha s'établirent dans le pays des Molosses, nation épirote.

Deucalion s'appelait aussi *Opûs*, et sa fille Protogène devint mère d'un autre *Opûs* qui fut roi d'Épire.

Hécatée parle d'un fils de Deucalion, nommé Orestæus, qui s'établit en Étolie; or, les Orestiens étaient une tribu épirote.

Myrmidon, ancêtre d'Achille, était fils de Jupiter et d'Euryméduse; ce nom semble épirote, car la seule personne qui le porte dans la mythologie grecque est la nourrice épirote de Nausicaa.

Les Dolopes, quoique sujets de Pélée, roi de la Phthiotide, habitaient aussi en Épire.

Pyrrhus, fils d'Achille, dont le nom rappelle celui de Pyrrha, pouvait donc avoir des droits sur quelques districts de l'Épire; et ceci expliquerait comment sa postérité régna dans ce pays, où il se réfugia, quand il dut abandonner la Thessalie, après son retour de la guerre de Troie.

2° Le résultat, sinon le but de l'alliance, fut une guerre contre les colonies pélasges ou léléges qui occupaient la partie centrale de la Thessalie. Cette invasion

a été appelée un déluge, et l'on peut juger par là des ravages qu'on exerça de part et d'autre. *Le déluge de Deucalion s'étendit jusqu'au mont Parnasse,* disent les mythographes; en effet, les terres des Œniens, peuplade épirote, s'étendaient jusqu'au pied de la chaîne du Parnasse.

3° La ligue épiro-hellénique fit un appel aux indigènes, dont l'état malheureux a été décrit par Thucydide. Cet appel fut entendu. Les enfants de la Terre se soulevèrent contre leurs oppresseurs, et un nouveau peuple apparut.

4° Les colons étrangers furent vaincus par la ligue dont Deucalion était le chef; ainsi les Léléges sont livrés entre ses mains par Jupiter, le dieu protecteur des Hellènes.

5° Chef de la ligue victorieuse, Deucalion établit le siége principal des tribus indo-germaniques dans la Phthiotide. Cette position offrait de nombreux avantages. Elle isolait les Leléges-Thessaliens de ceux de la Grèce centrale; elle maintenait les Hellènes en communication avec les Œniens, les Perrhœbiens et les autres établissements Épirotes de la Thessalie; elle commandait les Thermopyles, cette porte de la Béotie et de l'Attique.

6° Deucalion introduisit un culte nouveau.

Cette manière d'interpréter les traditions qui nous

restent sur Deucalion n'est point susceptible, je le sais, d'une démonstration rigoureuse. Mais au moins n'est-elle pas contraire au bon sens et n'offre-t-elle rien d'étrange ni de surnaturel.

L'examen de la théogonie grecque viendra d'ailleurs confirmer ma théorie, et l'on y verra que l'histoire des dieux semble calquée sur celle de leurs adorateurs.

Deucalion fut le Don Pélage de la Grèce. Les Goths des Asturies s'unirent aux Celtes de la Galice, aux Ibères du nord-est de l'Espagne, pour refouler les Maures. C'est exactement l'histoire des premiers temps helléniques.

Strabon, 443. = Plutarque, vie de Pyrrhus, ch. 1. = Scol. de Pindare, ad Olymp., V, 72, 86, 86. = Hécatée, fr. 341. = Strabon, 26. = Apollodore, 1, VIII, 3. = Odyssée, VII, 8. = Iliade, IX, 484. = Thucydide, II, 102, 2. = Strabon, 326. = Pausanias, I, 11, 1. = Justin, XVII, 3.

CHAPITRE XX.

Successeurs de Deucalion. Hellen et Amphictyon.

Si la légende de Deucalion peut nous paraître obscure, celle de ses enfants l'est encore bien davantage.

La division de son royaume entre ses deux fils, Hellen et Amphictyon, est purement imaginaire.

En effet, ces dénominations personnelles n'ont jamais pu exister. La première est un nom de peuple, la deuxième se rapporte à des institutions politiques.

Voilà pourquoi les faits et gestes d'Hellen nous sont entièrement inconnus, tandis que nous avons des détails assez étendus sur Amphictyon. Celui-là est un personnage symbolique, semblable à Pélasgus ou à Lélex, et inventé par quelque écrivain grec pour expliquer à sa manière le nom d'Hellènes; celui-ci est la personnification de la ligue amphictyonique, dont le but primitif semble avoir été de continuer l'œuvre de Deucalion et de s'appuyer sur l'élément indigène pour achever l'asservissement ou l'expulsion de colonies pélasgo-léléges.

Les traditions qu'on nous a conservées sous le nom d'histoire d'Amphictyon, méritent une attention sérieuse, car elles contiennent le germe d'un système politique suivi avec longue persévérance et succès complet.

CHAPITRE XXI.

Ligue des Amphictyons.

Ce chef mythique des Hellènes sort de la Phthiotide et s'avance vers le midi. Il fonde une assemblée où se réunissent annuellement les députés de la Thessalie et

des districts limitrophes, Ioniens, Dolopes, Œniens, Magnésiens, Phthiotes, Doriens, Phocéens et Locriens.

Ces députés, nommés amphictyons, c'est-à-dire voisins, se rassemblaient à Anthéla, près des Thermopyles.

Faisons d'abord remarquer un progrès dans les institutions. L'isolement des peuplades grecques commence à être remplacé par un système fédératif.

On trouvera peut-être singulier que cette diète amphictyonique eût choisi pour lieu de ses séances Anthéla, petite ville située dans un défilé, ayant d'un côté la mer, de l'autre des montagnes presque inaccessibles. Mais ce défilé servait de communication entre la Phthiotide et la Grèce centrale, entre les premières conquêtes des Deucalionides et leurs nouveaux établissements.

Une tradition athénienne nous apprend qu'Amphictyon pénétra jusqu'en Attique, qu'il épousa la fille de Cranaüs, successeur de Cécrops, et qu'il s'empara des États de son beau-père; mais les habitants de l'Attique se soulevèrent contre lui et l'expulsèrent de leur pays. L'examen de cette tradition trouvera sa place dans les recherches sur l'histoire d'Athènes.

L'occupation de la Grèce fut poursuivie par d'autres chefs que l'on fait descendre de Deucalion. Bientôt nous voyons paraître parmi les Deucalionides les noms de Bœotus, Locrus, Ætolus, Æolus, Ion, Achæus, dont

chacun représente un progrès nouveau, une nouvelle extension de l'influence hellénique. Mais vouloir les considérer comme des personnages véritables, qui donnent leurs noms à des peuples, chercher à établir leur chronologie, aller même jusqu'à leur fabriquer des tableaux généalogiques, me semble un travail peu digne d'un écrivain sérieux.

Autant vaudrait écrire un gros livre sur les cent quatre-vingt-dix rois Milésiens de l'Irlande, ou sur les rois d'Écosse, *descendants de Scota*, *fille du roi d'Égypte*.

Un fait moins incertain, c'est qu'environ cent cinquante ans après l'apparition de Deucalion Pélops arriva d'Asie, et devint le fondateur de la dynastie la plus célèbre de la Hellade.

Pausanias, X, 8, 2. = Hérodote, 200. = Apollodore, I, 7, 3.

CHAPITRE XXII.

Pélops. Son origine.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître Pélops comme fils de Tantale. Quant à Tantale lui-même, ses ancêtres sont inconnus, puisqu'on en fait un fils de Zeus. Il régnait en Lydie selon les uns, en Phrygie, en Paphlagonie, à Argos, à Corinthe selon les autres.

Ces divergences ne sont pas difficiles à expliquer.

Les Orientaux ont toujours eu la passion des généalogies, et les Livres Saints nous en fournissent la première preuve. Hésiode aussi commence l'histoire grecque par les généalogies des dieux.

Il en résulta que chaque peuplade hellénique voulut avoir la sienne, et prétendit descendre d'un dieu ou tout au moins d'un héros. C'était chose aisée, et le choix restait libre. Il n'y avait point en Grèce de collége héraldique, chargé de vérifier si les Lacédémoniens étaient issus de Dorus, ou si les Arcadiens descendaient des Pélasges.

Aussi chacun se fit large mesure, et bientôt il n'y eut plus en Grèce de bourgade si chétive qui ne pût établir, légende en main, qu'elle avait été fondée par un grand personnage des temps héroïques, personnage qui lui-même descendait des dieux. C'était comme chez les Romains : *ab Jove principium.*

Jusque-là, rien de mieux. Mais après la guerre Médique on vit surgir une nouvelle prétention. Les Hellènes, fiers de leurs succès contre les Asiatiques, se décernèrent à eux-mêmes un brevet de supériorité sur le reste des humains, et le mot de *barbares,* dont la signification primitive était *étrangers,* reçut une acception flétrissante.

Or, d'après les anciennes généalogies, ces héros dont

ils s'enorgueillissaient de tirer leur origine, les Pélasgus et les Lelex, Deucalion, Pélops et leurs compagnons, étaient tous des *barbares*.

Pour parer à cet inconvénient, on imagina d'en faire des *autochtones*. Pelasgus et Deucalion devinrent des Arcadiens; Tantale subit toute espèce de transformations, pour en faire un prince d'origine grecque; des colonies imaginaires passèrent de Grèce en Asie et repassèrent d'Asie en Grèce; bref, avec un pareil système, on pourrait soutenir que Paris a été bâti par une colonie d'Iroquois, et qu'Amsterdam fut fondée par les Hottentots.

Écartons ces niaiseries indignes de l'histoire, qui ont valu aux historiens grecs le mépris des Romains, exprimé en termes si énergiques :

Quidquid Græcia mendax audet in historiâ.

Les souvenirs de la Grèce sont assez grands pour pouvoir se passer de pareils oripeaux.

D'après Eusèbe, Tantale, roi de Lydie, était contemporain de Tros, qui lui fit la guerre à cause de l'enlèvement de Ganymède. Son fils Pélops, chassé de l'Asie par Ilus, vint se réfugier en Grèce, passa dans la presqu'île qui porte son nom et s'établit dans la Pisatide, dont il fit périr le roi Œnomaüs après avoir épousé sa fille. Il

s'empara aussi des États d'Épéus, roi d'Olympie, et rétablit dans toute leur splendeur les jeux Olympiques, fondés jadis par Hercule.

Diodore, IV, 74, 1, = Hygin, fab. 123. = Servius ad Æneidam. = Eusèbe, II, p. 119. = Pausanias, II, 22, 3. = Diodore, IV, 73. = Pausanias, V, 1, 7. = *Id.*, V, 8.

CHAPITRE XXIII.

Ses descendants.

Pélops eut plusieurs femmes, Hippodamie, Axioche, Danaïs, Dia, qui lui donnèrent vingt fils, savoir : *Œlios*, *Alkathos*, *Argeios*, *Atrée*, *Chrysippos*, *Cléon*, *Corinthios*, *Cynosuros*, *Dias*, *Épidauros*, *Hippalmos*, *Hippasos*, *Kopræos*, *Letræos*, *Pélops*, *Pitthæos*, *Pleisthénès*, *Sikyon*, *Thyestes* et *Træzen*, sans compter un grand nombre de filles.

Cette liste a été collationnée sur plusieurs auteurs, qui donnent chacun des noms différents. Peut-être y en a-t-il d'autres encore qui ont échappé à nos recherches.

Nous avons vu que les noms des successeurs ou descendants immédiats de Deucalion représentaient les tribus du peuple conquérant. Maintenant les noms de plusieurs fils de Pélops, tels que *Argeios*, *Cléon*, *Corinthios*, *Épi-*

dauros, *Letræos*, *Sicyon*, *Træzen*, sont des symboles de villes et servent à indiquer l'accroissement de puissance de la dynastie nouvelle.

Dans ce récit on retrouve d'ailleurs l'habitude orientale de concentrer sur un seul individu l'histoire de toute une famille.

Le Pélops qui arriva fugitif en Grèce fut peut-être le même personnage que Pélops roi de Pise et de l'Élide; mais celui-ci ne saurait être confondu avec le père de Thyeste et d'Atrée, qui commencèrent à régner cent vingt-six ans après l'arrivée du fils de Tantale.

L'existence de plusieurs Pélops semble d'autant plus probable que nous retrouvons ce nom dans la liste de ses fils.

On peut donc admettre qu'il y eut des Pélopides antérieurs aux Atrides, comme il y eut des Valois avant les Bourbons. C'étaient deux branches sortant de la même souche.

Atrée et Thyeste étaient fils de Pélops, comme les derniers rois de France étaient fils de saint Louis, et le pouvoir obtenu en Grèce par cette famille asiatique ne fut point l'œuvre d'un seul règne ni d'une seule génération.

C'est ainsi qu'on peut se rendre compte :

1° Des contradictions que présente le canon chronologique d'Eusèbe;

2° De la multitude de grandes actions et de conquêtes attribuées à Pélops, sans qu'il soit jamais fait mention d'une guerre à laquelle il aurait pris part;

3° Du grand nombre des fils de Pélops et de la divergence des listes de leurs noms;

4° De la puissance que sa maison avait déjà acquise quand la mort d'Eurysthée fit tomber les royaumes d'Argos et de Mycènes entre les mains d'Atrée.

Thucydide affirme que les richesses apportées d'Asie par Pélops lui servirent à se créer une influence parmi les classes pauvres de la péninsule. C'était continuer le système des Deucalionides.

On peut croire cependant que cette politique ne fut pas le seul moyen employé par les Pélopides pour parvenir à leurs fins; sans risquer de les calomnier, il est permis de supposer que l'exemple du gendre d'Ænomaüs faisant périr son beau-père pour s'emparer de son royaume, que cet exemple, dis-je, ne fut pas perdu pour ses descendants.

Scoliaste de Pindare, Olymp. I, V, 144. = Plutarque, parallèles Grecs et Romains. = Plutarque, Thésée, III. = Thucydide, I, 9.

CHAPITRE XXIV.

Accroissement de leur puissance.

Nous voyons effectivement les affaires de la péninsule tomber tout à coup dans une affreuse confusion. Presque toutes les anciennes dynasties s'éteignent à la fois, et des étrangers fugitifs, tels que Hipponoüs, Tydée, Polynice, épousent des filles de rois; la branche cadette des descendants de Persée est expulsée par Eurysthée, chef de la branche aînée, et celui-ci périt à son tour; les deux guerres de Thèbes moissonnent l'élite des princes et des guerriers; Hippocoon, chef de la dynastie lélége qui régnait à Sparte, est massacré avec tous ses enfants; et Tyndarée, qui lui succède, voit s'éteindre sa descendance mâle dès la première génération.

Enfin, un nouvel ordre de choses s'établit. Argos, Sicyone, Corinthe, Mycènes, Sparte, Trézène ont changé de maîtres; la race de Pélops a prévalu contre celle de Persée, et la glorieuse dynastie africaine qui régnait dans la presqu'île d'Apia fut remplacée par une dynastie Lydienne.

L'Arcadie seule resta Pélasge, et plusieurs siècles après les Arcadiens se glorifiaient encore de cette antique origine.

La série des événements que je viens de parcourir occupe un long espace de temps. Eusèbe compte six

cent cinquante-six ans depuis Inachus, fondateur d'Argos, jusqu'à Agamemnon. Et encore n'est-il pas certain que la colonie dont Inachus, Inak ou Enak est le symbole fut le premier établissement permanent des Pélasges; car, d'après quelques auteurs, la fondation de Sicyone aurait précédé celle d'Argos de deux cent trente-huit ans.

Thucydide, I, 9.

CHAPITRE XXV.

Observation transitoire.

Les sujets que je viens de traiter dans les vingt-quatre chapitres de ce second livre pourront sembler bien arides; mais je n'ai trouvé aucun moyen de tourner la difficulté.

L'histoire de l'origine d'un peuple est presque toujours la partie la moins attrayante de ses annales, comme l'histoire de l'enfance d'un grand homme présente, en général, fort peu d'intérêt.

L'adolescence de la Grèce offrira, j'ose l'espérer, des détails moins ingrats et plus propres à me concilier la bienveillance de mes lecteurs.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE III.

TRADITIONS RELIGIEUSES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Considérations générales. Diversité des cultes.

On vient de voir combien l'histoire de la Grèce ancienne est difficile à éclaircir; comment les migrations des peuples, les déplacements de races qui se succédèrent pendant plusieurs siècles produisirent à la longue une sorte d'amalgame, où les races et les peuples furent mêlés sans être entièrement confondus.

Dans la religion, les mêmes causes amenèrent des résultats analogues.

Chaque colonie qui s'établissait en Grèce y apportait son culte, et presque tous ces cultes étaient différents. Les grandes sociétés religieuses n'existaient pas encore. Les prêtres de cette époque ne se doutaient guère que deux religions, le christianisme et l'islamisme, se partageraient un jour les vastes pays situés entre l'Indus et la mer Atlantique.

Il y avait donc dans l'ancienne Grèce :

1° Religion des autochtones, antérieure à l'arrivée des colonies;

2° Cultes introduits par les Égyptiens, par les Phéniciens, par les autres nations asiatiques;

3° Religion des peuples du Nord, apportée par les compagnons de Deucalion.

Ces cultes africains et asiatiques, placés en contact immédiat, devaient tâcher de s'entre-détruire.

Outre l'antagonisme résultant de la diversité des races et de l'opposition des intérêts, il y avait entre les adorateurs d'Osiris et ceux de Baal, une antipathie radicale que rien ne pouvait faire disparaître.

Le principe des religions de l'Orient et de l'Égypte fut toujours de regarder comme *impurs* les sectateurs

de tout autre culte. Ils inspirent non-seulement l'aversion et le mépris, mais encore une espèce d'horreur; car leur contact rend impur et nécessite une purification.

CHAPITRE II.

Principes religieux des peuples du Nord.

Les peuples du Nord ne professaient point des principes aussi exagérés. Ils admettaient volontiers au nombre de leurs dieux les divinités étrangères, et cette tolérance fut peut-être une des causes pour lesquelles l'Orient et le Midi furent si souvent asservis par le Nord.

L'Egypte et l'Arabie ont, à différentes époques, poussé leurs conquêtes, d'un côté jusqu'en Bactriane, de l'autre jusqu'au delà des Pyrénées. Que leur en reste-t-il ?

Les peuples septentrionaux ont envahi l'Europe et l'Asie; ils les possèdent encore.

Qu'on les appelle Mongols ou peuples indo-germaniques, Turcs ou Scandinaves, les hommes du Nord sont maîtres de l'ancien continent, depuis la Chine jusqu'aux Algarves.

Ces observations étaient indispensables pour faire

comprendre par quel procédé d'assimilation se forma la Théogonie des Hellènes, qui fut un des grands éléments de leur puissance.

Il est cependant une doctrine que les Hellènes n'ont jamais voulu admettre, celle des deux principes du *bien* et du *mal*.

Ils repoussaient cette lutte continuelle entre Oromaze et Arimane, entre Osiris et Typhon, qui faisait la base des religions de l'Asie et de l'Égypte.

Parmi les grands dieux ou dieux de l'Olympe, Mars était le seul qui se réjouissait à la vue du carnage et de l'incendie. Aussi Jupiter l'a-t-il en haine; et si ce n'étaient les liens du sang qui l'unissent au maître des dieux, Mars serait précipité au fond du Tartare avec les Titans.

Iliade, V, 889.

CHAPITRE III.

Origine de la mythologie grecque.

La mythologie des Grecs était leur histoire religieuse écrite en style hiératique. Du moment qu'on en possède la clef, le sens primitif saute aux yeux.

C'est un palimpseste, auquel on applique un réactif pour faire reparaître l'écriture première.

Mais trouver cette clef ou ce réactif n'est pas chose facile, et l'interprète a plusieurs obstacles à surmonter.

Quelquefois un culte est représenté par un animal, comme la vache Io, le serpent Python; ailleurs, par un individu, tel que Cadmus ou Typhée.

Mais ce même individu représente parfois ceux qui avaient introduit le culte. Typhée signifie aussi les peuples de l'Asie centrale; Cadmus est la personnification des Phéniciens.

CHAPITRE IV.

Changements de noms des divinités.

Autre difficulté. Quand la politique des Grecs adoptait un dieu étranger, elle lui donnait presque toujours un nom grec. C'était une manière indirecte de sauver la vanité nationale.

Ainsi les dieux phéniciens de Sanchoniaton deviennent des divinités grecques dans la traduction de Philon. A l'entendre parler de Chronos, de Zeus, d'Athina,

on ne se douterait guère qu'il s'agit d'une cosmogonie sémitique.

Pour achever de tout dénaturer, les Romains substituèrent à la plupart des noms grecs des noms osques, sabins ou latins, que l'Europe moderne a conservés.

Ce double déguisement nous inculque les idées les plus fausses. Déjà travestis en costumes grecs, les anciens dieux de l'Asie nous apparaissent sous des masques romains.

Ainsi *Chronos* devient le Saturne de Rome. Mais le nom grec signifie *le dieu du Temps* ou l'*Éternel*, tandis que Saturne était primitivement une divinité osque qui présidait à l'agriculture.

Poseidon, le dieu de la mer, reçoit en Italie le nom de Neptune. Ce n'est plus ce frère de Zeus dont l'orgueil se révolte contre le pouvoir de son puîné, et qui déclare ne reconnaître aucune suprématie. Le Neptune romain est un symbole de la marine italienne, inférieure en importance, en estime et en pouvoir aux armées de terre, protégées par Mars ou Mavors.

Mars lui-même est un tout autre personnage que l'*Arès* des Hellènes. Celui-ci était une divinité secondaire. Minerve le renverse et le traite avec mépris. Hercule et Diomède lui infligent de douloureuses blessures.

Est-ce là ce Mars brillant et toujours victorieux, protecteur de Rome et défenseur de ses murailles?

De toutes les divinités grecques, aucunes ne furent si étrangement défigurées par les Italiens que les Euménides ou Érinnyes.

Comparez l'Alecton de l'*Enéide* aux Euménides d'Eschyle, et voyez s'il existe la moindre analogie. Alecton est un monstre hideux : *Odit et ipse pater Pluton, odere sorores Tartareæ monstrum.* Elle amène à sa suite la Discorde et se réjouit d'exciter aux forfaits qu'elle est ensuite appelée à punir.

Filles de la Terre et des gouttes du sang d'Uranus, les Euménides sont chargées de la vengeance des grands crimes. Elles suivent le meurtrier à la piste, à l'odeur du sang. Rien ne les arrête, rien ne peut les fléchir; le coupable doit tomber entre leurs mains, pour être précipité dans les ténèbres éternelles.

Cette personnification de la conscience et du remords appartient à un culte bien différent de celui de Zeus. Eschyle lui-même nous en fournit la preuve.

Les Euménides, vengeresses du meurtre de Clytemnestre, poursuivent Oreste. Les nouveaux dieux le protégent et font prononcer son absolution par l'aréopage. Mais pour apaiser les *anciennes* divinités, Minerve, déesse tutélaire d'Athènes, leur promet un temple, qu'el-

les consentent à habiter. La décision de l'aréopage était contraire aux lois de l'éternelle justice, mais la conscience du bien et du mal resta cependant à Athènes.

Il serait difficile de trouver un plus bel apologue; et voilà les divinités que les Romains ont affublées du masque odieux des Furies.

Iliade, XXI, 406. = Hésiode, bouclier d'Hercule, 460. = Hésiode, V, 858. = *Enéid.*, VII, 327 = Euménides, 254. = *Id.*, 916.

CHAPITRE V.

Noms des divinités grecques.

J'ai longtemps hésité si je désignerais les dieux par leurs noms grecs ou par les traductions latines. En employant les premiers, je craignais de me rendre peu intelligible, et d'un autre côté les noms latins ne s'accordent presque jamais ni avec l'histoire, ni avec les attributs des divinités auxquelles ils s'appliquent.

Il m'a donc paru préférable d'adopter un terme moyen : de me servir exclusivement des noms grecs pour l'examen de la Théogonie hellénique, et d'employer indifféremment les uns et les autres dans le reste de l'ouvrage.

Cependant, comme il se pourrait que les noms grecs ne fussent point familiers à quelques-uns de mes lecteurs, je vais donner ici la traduction de ceux dont je me servirai et qui diffèrent dans les deux langues.

GREC.	LATIN.
Ouranos ou Uranos.	Le Ciel.
Ghé.	La Terre.
Chronos.	Saturne.
Zeus.	Jupiter.
Poseidon.	Neptune
Hera.	Junon.
Demeter.	Cérès.
Ephæstos.	Vulcain.
Athina.	Minerve.
Arès.	Mars.
Artemis.	Diane.
Hermès.	Mercure.
Dionysos.	Bacchus.
Herakles.	Hercule.

CHAPITRE VI.

Principaux mythographes grecs. Hésiode, Eschyle, Apollodore et Diodore de Sicile.

Les auteurs qui nous ont transmis les points fondamentaux de la mythologie grecque sont : Hésiode, Eschyle, Apollodore et Diodore de Sicile. Leurs récits diffèrent sous quelques rapports; mais ces variantes

résultent de différences de temps, de lieu et de position sociale.

Hésiode est un vrai croyant. Il écrit avec ferveur et conviction. On voit qu'il vivait à une époque où le doute eût entraîné la mort, où les Bacchantes déchiraient en pièces les contempteurs des dieux.

Eschyle, au contraire, semble vouloir recommencer la guerre des Titans. Fils d'un prêtre d'Éleusis, il proteste, au nom des anciens dieux, contre l'usurpation des divinités nouvelles. Il s'enveloppe de nuages, mais à travers l'obscurité de ses paroles on voit luire la menace.

Poursuivi pour crime d'impiété, sauvé par le souvenir de son courage à Marathon, Eschyle alla se réfugier en Sicile, et le singulier accident qui, dit-on, y termina ses jours donne beaucoup à penser.

L'oiseau sacré du maître des dieux laissant du haut des cieux tomber une tortue sur la tête du champion des anciennes divinités, n'indique-t-il pas la vengeance lente, mais sûre, que Zeus savait tirer de ses ennemis?

Apollodore fut un compilateur instruit et intelligent. Sa *Bibliothèque* renferme plusieurs séries de mythes d'origine diverse et parmi lesquels il s'en trouve du plus haut intérêt.

Chez Apollodore, le voile allégorique qui recouvre l'histoire est beaucoup plus transparent que chez Hésiode. Il semble comprendre le sens symbolique de ses récits; mais le temps n'était pas encore arrivé où la vérité pouvait se montrer toute nue.

Diodore de Sicile est un écrivain d'une bien autre portée. Historien, mythographe, voyageur, savant du premier ordre, il étonne par la variété de ses connaissances, par le nombre des sources auxquelles il a puisé. Son ouvrage est une véritable encyclopédie historique; et si la diversité des objets qu'il embrasse n'a pas toujours permis de les passer au tamis d'une saine critique, on reconnaît cependant que chez Diodore les préjugés grecs sont presque effacés. Il a trop vu le monde pour ne pas avoir élargi le cercle de ses idées.

CHAPITRE VII.

Théogonie d'Hésiode.

Le poëme d'Hésiode intitulé *Théogonie*, se compose de plusieurs parties hétérogènes qui semblent des fragments d'ouvrages différents.

On peut le diviser en huit sections, savoir :

A. Invocation aux Muses, depuis le premier vers jusqu'au 116e;

B. Traditions pélasgo-léléges, de 117 à 410;

C. Épisode de Hécate, de 411 à 452;

D. Commencement de la tradition hellénique, de 453 à 506;

E. Épisode de Prométhée, de 507 à 616;

F. Continuation de la tradition hellénique, de 617 à 885;

G. Généalogies des dieux et des demi-dieux helléniques, de 886 à 955;

H. Généalogies des héros, de 956 jusqu'à la fin du poëme.

Les sections A, E, G et H sont étrangères à mon sujet. Je me propose d'examiner les autres dans l'ordre suivant : B, D, F et C.

Mais avant d'analyser cette œuvre singulière, qui commence par le chaos et finit par les amours d'Ulysse et de Calypso, il conviendra d'exposer en peu de mots les idées des anciens Grecs sur la forme de l'univers.

Ils se représentaient le monde comme un plateau circulaire, surmonté d'un dôme transparent. Cette voûte cristalline était garnie d'étoiles; elle servait aussi de support ou de point d'attache au soleil et à la lune.

A la surface du plateau s'étendait la terre, entourée d'une vaste étendue d'eau, qui s'appelait l'Océan. Delphes était au centre de la terre.

Les dieux célestes habitaient le sommet de certaines hautes montagnes. Au-dessous du plateau terrestre était le monde inférieur, le Tartare, l'Érèbe, demeure des morts et séjour des dieux infernaux.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Hésiode est un vrai croyant. Je l'ai déjà dit et je dois insister sur ce point.

Homère semble parfois ne pas prendre ses dieux tout à fait au sérieux. La querelle entre Jupiter et Junon, le combat de Junon avec Diane, les infortunes conjugales de Vulcain sont narrés d'un petit ton de moquerie peu compatible avec la foi religieuse.

Il n'en est pas ainsi d'Hésiode. Convaincu de la vérité de ses récits, en écrivant sa Théogonie il a cru ne donner que l'histoire sacrée de son temps.

Mais c'est justement cette bonne foi, cette simplicité qui rendent son poëme si précieux pour l'histoire.

Les événements dont Hésiode fait le récit se divisent en trois périodes, dont chacune représente un système religieux différent :

Le règne d'Ouranos, ou le culte des astres et des éléments ;

Le règne de Chronos, ou l'adoration des divinités sémitiques ;

Le règne de Zeus, ou l'introduction du système religieux des Hellènes.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE IX.

Règne d'Ouranos. — Comparaison entre Hésiode et Sanchoniaton.

Pour la première période, Hésiode s'est conformé strictement aux traditions apportées en Grèce par les Pélasgo-Léléges. Je vais le prouver en plaçant la légende de Sanchoniaton en regard de celle d'Hésiode.

SANCHONIATON.	HÉSIODE.
Au commencement de toutes choses fut le chaos.	Au commencement exista le chaos.
Ouranos et sa sœur Ghé contractent mariage.	Ghé et Ouranos se marient.
Ils ont un fils nommé Chronos et plusieurs autres enfants.	Ils ont beaucoup d'enfants, parmi lesquels Chronos.

Ouranos cherche à tuer les enfants qu'il a eus de Ghé.	Ouranos cache dans les flancs de la terre, ses trois fils, Cottus, Briarée et Gyas.
Chronos, pour venger sa mère, se révolte contre Ouranos.	Chronos, excité par sa mère, se révolte contre Ouranos.
Ouranos est vaincu et chassé par son fils Chronos.	Chronos surprend son père Ouranos à l'improviste, et le mutile.

Ce mythe d'Ouranos détrôné par ses enfants, se rapporte évidemment à l'abandon du culte d'une ancienne divinité et l'adoption d'une religion nouvelle.

Le nom indo-germanique d'Ouranos (Ur-ahn) et la circonstance qu'il est couronné d'étoiles nous ramènent au culte des astres, qui exista dans l'Asie centrale et la haute Asie depuis un temps immémorial.

Voy. Sanchoniaton, édition de Cory. = Théogonie, V, 127.

CHAPITRE X.

Règne de Chronos.

Les nations sémitiques substituèrent au culte d'Ouranos celui de Baal avec ses accessoires, et les Pélasgo-Léléges le propagèrent dans les pays qu'ils fréquentaient.

C'est ainsi que les anciens habitants de la Grèce reçurent ce nouveau culte; mais ils traduisirent le mot

arabe *Baal* ou *Bel*, qui veut dire *Seigneur*, par le mot grec *Chronos*, qui veut dire l'*Éternel*.

Or, le mythe d'Ouranos faisait partie de la religion de Chronos, comme les divinités osques faisaient partie de la religion des Romains. En adoptant le culte introduit par les Pélasgo-Léléges, les Grecs adoptèrent le mythe qui lui servait de prolégomènes, quoique les événements auxquels ces prolégomènes se rapportaient leur fussent étrangers et peut-être même inconnus.

Quand ensuite des révolutions religieuses, analogues à celles de l'Orient, vinrent agiter la Grèce, quand les Hellènes répudièrent le culte de Baal et des dieux sémitiques, on ne trouva rien de mieux que d'employer les mêmes formules pour exprimer les mêmes idées. La légende de Chronos détrôné par Zeus fut une contre-épreuve de celle d'Ouranos détrôné par Chronos.

CHAPITRE XI.

Légende de Zeus.

On peut s'en convaincre par le tableau comparatif suivant.

Ouranos et Chronos.	Chronos et Zeus.
Ouranos se défie de ses trois fils aînés, Cottus, Briarée et Gyas.	Chronos, craignant qu'un de ses fils ne le détrônât, les dévorait

Il les enferme dans les flancs de la terre;	(absorbait) à mesure qu'ils venaient au monde;
Ghé gémissait de cette cruauté et méditait une vengeance;	Rhéa éprouvait une douleur sans bornes, et voulait venger ses enfants;
Ghé excite Chronos et les Titans à s'armer contre leur père. Ils détrônent Ouranos; Chronos règne à sa place.	Rhéa cache à son époux la naissance de Zeus. Celui-ci fait revenir au jour ses frères et sœurs, détrône Chronos et règne à sa place.
Chronos avait épousé sa sœur Rhéa.	Zeus épouse sa sœur Héra.

Après avoir remonté à l'origine de la forme adoptée par les mythographes hellènes, pour raconter la substitution du culte de Zeus à celui de Chronos, il me reste à passer en revue les faits historiques par lesquels cette révolution religieuse parvint à s'accomplir.

Ces faits historiques se résument en quatre grandes guerres : celles des Titans, des Aloïdes, des Géants et de Typhée.

CHAPITRE XII.

Les Titans.

Quand les tribus helléniques commencèrent la conquête de la Grèce, le culte de Baal ou Chronos était celui des colonies pélasgo-léléges établies en Thessalie.

Le nom de cette antique divinité est presque toujours

associé à celui des Titans, qu'on représente comme ses frères. En effet, Chronos était lui-même un Titan dans la stricte acception de ce nom.

Nous voyons dans Hésiode qu'Ouranos, détrôné et mutilé par les enfants qu'il avait eus de Ghé ou la Terre, les flétrit de l'épithète de *Titans*. Cléricus, dans ses notes sur Hésiode, a fait observer que cette épithète venait du mot phénicien *tit*, qui signifie *terre* ou *boue*.

Ouranos, le dieu du ciel, reniait ses fils rebelles, en les appelant du nom de leur mère; le règne du dieu céleste avait cessé, celui des dieux terrestres commence.

Le nom de *Titans* semble avoir été adopté dans une partie de l'Asie comme indiquant la force et la puissance.

D'après Sanchoniaton, les dieux Agros et Agrotes, que l'on adorait en Phénicie et surtout à Byblos, s'appelaient des Titans.

Dans le cantique de Judith sur la mort d'Holopherne il est dit : *Ce ne sont point les Titans ni les Géants d'une taille démesurée qui se sont opposés à lui.*

Moïse de Chorène cite Titan, Japhet et Zérouan comme les trois princes de la terre; et plus loin, il parle des Titaniens comme étant des sujets ou serviteurs de Titan.

Nous voyons aussi dans la chronique de Castor que les Titans eurent des rois, parmi lesquels fut Ogygès, qui régnait du temps de Bélus.

Philocorus raconte que Titonius, *un des anciens Titans*, avait jadis habité à Marathon, et qu'il ne fit point la guerre aux dieux. Istrus nous a conservé la même tradition.

Pausanias mentionne encore un autre *Titan, frère du Soleil*, qui habitait jadis près de Sicyone.

Après avoir réuni ces divers renseignements sur les Titans, voyons leur lutte contre Zeus.

Théogonie, V, 207. = Hesiodus cum notis variorum, V, 206 et 630. (Édition d'Amsterdam, 1701). = Cory, Sanchoniaton, p. 8. = Judith, XVI, v. 8. = Moïse de Chorène, livre 1, ch. VI. = Castoris reliquiæ, pag. 156. = Philocorus, fr. 157. = Jstrus, fr. 2. = Pausanias, II, 11, 5.

CHAPITRE XIII.

Combat des dieux et des Titans. Les Hécatonchires.

Voici la relation que donne Hésiode de cette première guerre de religion et de races parmi les habitants de la Grèce.

« Les dieux Titans et les fils de Chronos se livrèrent

« bataille, les premiers placés sur le mont Othrys, les
« seconds sur l'Olympe.

« Ils combattirent ainsi pendant dix ans sans obtenir
« aucun avantage de part ni d'autre.

« Enfin, Zeus résolut d'avoir recours à Briarée, Cottus
« et Gyas, les terribles Hécatonchires, qui étaient en-
« fermés au sein de la terre.

« Il les délivra de leur obscure prison, leur donna un
« festin et leur offrit le nectar et l'ambroisie, mets ré-
« servés aux dieux. Quand ils en eurent goûté, Zeus
« leur proposa de se joindre à lui pour combattre les
« Titans.

« Les Hécatonchires acceptèrent la proposition, et la
« bataille recommença avec fureur.

« Malgré tous les efforts de Zeus, la victoire restait
« indécise; mais les trois Géants aux cent bras, qui
« combattaient au premier rang, firent pleuvoir sur
« l'ennemi une telle grêle de pierres et de traits qu'il
« en fut accablé.

« Les Titans vaincus furent chargés de chaînes et
« précipités dans le Tartare.

« Jupiter plaça les Hécatonchires aux portes du Tar-
« tare comme gardiens des dieux déchus. »

Pour trouver le sens de cette allégorie, il faut remonter à l'origine des Hécatonchires, de ces êtres formidables qui furent non-seulement les auxiliaires de Zeus, mais encore les véritables vainqueurs des Titans.

Briarée, Gyas et Cottus étaient les aînés des enfants d'Ouranos et de Ghé. Chacun d'eux avait cinquante têtes et cent bras. Leur force était prodigieuse.

Ouranos les enchaîna et les enferma dans le Tartare. Après la chute d'Ouranos, les Hécatonchires furent délivrés de leur prison ; mais Chronos, devenu le souverain des dieux, les y replongea derechef.

Zeus les délivre maintenant une seconde fois et demande leur assistance contre les Titans. On vient de voir que la récompense de leurs services fut de devenir les geôliers des Titans et d'habiter aux portes de l'affreux Tartare.

Théogonie, v. 629 et suivants.=Apollodore, I, 1, 1.=*Id.*, I, 1 4.=*Id.*, I, 1, 5.

CHAPITRE XIV.

Sens historique de la légende.

Commençons maintenant l'interprétation de la légende.

Les tribus helléniques, dont Zeus est le symbole religieux, franchissent la chaîne de l'Olympe et descendent dans la Thessalie.

Elles y trouvent les colonies sémitiques, ou Chronos et les Titans.

Il s'engage une longue guerre, une guerre de *dix* ans. Ce chiffre semble avoir eu chez les Hellènes la même valeur indéterminée que celui de *sept* chez les Asiatiques modernes. La guerre des Titans dure dix ans, celle de Troie dure dix ans, Ulysse voyage pendant dix ans pour retourner à Ithaque; c'est un nombre de convention, qui signifie un long espace de temps.

Désespérant de vaincre cette résistance opiniâtre, les Hellènes appellent à leur secours les indigènes, opprimés par les Pélasges. Cette nombreuse population, ces enfants de la terre deviennent les auxiliaires de ceux qui leur promettent la liberté et le bonheur, qui leur font goûter le nectar et l'ambroisie.

Les Hellènes et les indigènes réunis parviennent à refouler les Pélasges au delà du mont Othrys. Mais après la victoire, les promesses sont bientôt oubliées. Cottus, Gyas et Briarée ne devaient plus savourer le nectar ou l'ambroisie. Les indigènes retombent dans la servitude et ne font que changer de maîtres.

Cette explication du mythe des Hécatonchires offre

l'avantage de s'accorder parfaitement avec la tradition historique. C'est l'histoire de Deucalion mise en allégorie.

Le *cataclysmos* qui envahit la Thessalie et cause la destruction d'une partie de ses habitants, les os de la terre appelés à la vie, le nouveau peuple qui apparaît pour remplacer l'ancien, la victoire des dieux Helléniques sur les dieux Léléges, tout coïncide dans les deux légendes.

Onze siècles après Deucalion, l'on vit, à la bataille de Platée, trente-cinq mille Ilotes, auxquels Sparte avait promis la liberté, combattre, avec la fronde et le javelot, les soldats de Mardonius. Ces esclaves, exposant leur vie pour sauver leurs oppresseurs, n'étaient-ils pas d'autres Hécatonchires, qui espéraient savourer le nectar et l'ambroisie? L'histoire ne dit point qu'ils en aient jamais goûté.

Hérodote, IX, 28. = O. Müller, die Dorier, l. III, ch. 3, § 2.

CHAPITRE XV.

Les Aloïdes.

Le premier effort des Hellènes avait été dirigé contre les colonies sémitiques, dont les Titans étaient le symbole.

Nous allons maintenant les voir aux prises avec des ennemis plus dangereux, par l'affinité de leur origine avec celle des indigènes.

« Otus et Éphialte, fils de Poseidon et appelés les « Aloïdes du nom de l'époux de leur mère, firent la « guerre à Zeus et aux autres dieux. Leur force et leur « taille étaient extraordinaires. Ils grandissaient chaque « année d'une aune en hauteur et d'une coudée en lar- « geur.

« Pour parvenir jusqu'au ciel et en chasser les immor- « tels, ils voulurent entasser le Pélion sur l'Ossa, l'Ossa « sur l'Olympe.

« Ils avaient alors atteint l'âge de neuf ans ; leur taille « était de neuf aunes, leur largeur de neuf coudées.

« Ils firent Arès prisonnier, et pendant treize mois ils « le retinrent dans une dure captivité ; mais Hermès « parvint à lui rendre la liberté.

« Ils voulaient épouser Héra et Artémis. Par les arti- « fices de cette dernière, ils s'entre-tuèrent l'un l'autre, « et les dieux en furent délivrés. »

Diodore confirme ce récit, et Pausanias ajoute qu'ils avaient consacré l'Hélicon aux Muses.

D'après Homère ils auraient été tués par Apollon ; mais il ne dit pas de quelle manière.

Ils avaient donné leur nom à la ville d'Aloïon, située au nord de la vallée de Tempé.

Otfried Müller a remarqué avec sa perspicacité ordi-

naire qu'Otus et Éphialte étaient les chefs mythiques des colonies Thraces, et ce fait, qui semble hors de doute, donne la clef de toute leur histoire.

Le savant historien que je viens de citer a prouvé que les Thraces possédaient des établissements en Thessalie, dans la Phocide et en Béotie.

L'irruption des tribus helléniques en Thessalie, ne fut donc pas seulement fatale aux Pélasges, qu'elle refoula vers le midi.

Elle dut l'être aussi aux Thraces Thessaliens, qui se trouvèrent dépossédés quand les Hellènes s'emparèrent de la Phthiotide.

Leur refuge naturel était chez leurs frères les Thraces Piériens, qui habitaient le versant oriental du Pélion et de l'Ossa. La bande de terrain qui s'étend entre ces montagnes et la mer, n'est qu'une prolongation de la Piérie et ne fait point partie de la Thessalie proprement dite.

Les Hellènes envahisseurs et les Thraces fugitifs, n'étaient donc séparés que par une chaîne de montagnes.

Ce voisinage devait entraîner une guerre qui ne tarda

pas à éclater, et je vais examiner la relation qu'en donnent les mythographes.

Apollodore, I, 7, 4. = Iliade, V, 385. = Diodore, V, 51. = Pausanias, IX, 21, 1. = Odyssée, XI, 305. = O. Müller, Orchomenos, ch. 20, p. 380.

CHAPITRE XVI.

Examen de la légende.

Les Aloïdes, fils de Poseidon, font la guerre à Zeus et aux autres dieux.

Les Thraces établis dans la région maritime dont je viens de parler, et par conséquent fils du dieu de la mer, font la guerre aux Hellènes. Leurs chefs portaient le titre d'*Aloïdes*, qui équivalait à celui de prince et qui se conserva longtemps en Thessalie.

Trois *Aleuades*, ou princes thessaliens, se rendirent auprès de Xerxès pour l'engager à attaquer la Grèce, et lui livrèrent leur pays. D'autres *Aleuades* s'adressèrent à Alexandre II, roi de Macédoine, pour lui demander du secours contre Alexandre, tyran de Phères.

Leur taille et leur force étaient prodigieuses.

Les Thraces étaient nombreux et vaillants.

Ils grandissaient chaque année en hauteur et en largeur.

Ils forment une ligue ou confédération qui s'augmente continuellement.

Ils veulent escalader la demeure des dieux en entassant le Pélion sur l'Ossa, l'Ossa sur l'Olympe.

Ils soulèvent contre les Hellènes les habitants de ces montagnes.

Ils font Arès prisonnier et le retiennent en captivité pendant treize mois.

Les Thraces remportent une grande victoire, et pendant plus d'une année les Hellènes sont hors d'état de recommencer la lutte.

Hermès parvient à délivrer Arès.

Le dieu de l'éloquence, type et symbole de la diplomatie ancienne, parvient à faire cesser les hostilités.

Par les artifices d'Artémis, les Aloïdes s'entretuèrent.

Une intrigue, menée par les prêtres d'Artémis, sème

la division entre les chefs Thraces. Il en résulte des dissensions civiles, qui délivrent les Hellènes de ces dangereux ennemis.

Les Aloïdes avaient neuf ans quand ils moururent.

Cette guerre dura neuf ans.

Le désir des Aloïdes d'épouser Héra et Artémis, peut s'expliquer pas la similitude du culte de certaines divinités femelles chez les Thraces et chez les Hellènes. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet en parlant d'Hécate dans la guerre des Géants.

Le rôle attribué aux Aloïdes dans la consécration de l'Hélicon et la diversité des lieux où l'on trouvait leurs tombeaux, viennent à l'appui de l'opinion que je viens de développer, et prouvent que le nom ou titre d'*Aloïdes* appartenait non-seulement aux princes des Thraces Thessaliens, mais aussi aux chefs des colonies de cette nation établies dans d'autres parties de la Grèce.

Hérodote, VII, 6, 2. = Pausanias, VII, 10, 2. = Diodore, XV, 61, 3.

CHAPITRE XVII.

Les Géants.

L'interprétation du mythe des Aloïdes n'a point été difficile. Quoique revêtue de formes allégoriques, la

narration en est simple. On voit qu'il s'agit d'une guerre, dangereuse à la vérité, mais qui n'eut aucune influence sur le système religieux des Hellènes.

Il n'en fut pas de même de la guerre des Géants. Celle-ci modifia profondément la théogonie hellénique.

Pour échapper à la destruction, Zeus dut adopter de nouveaux enfants et admettre aux honneurs de l'Olympe des divinités étrangères.

Aussi la légende est-elle confuse et embarrassée. On voit que les premiers mythographes n'ont su comment franchir l'espace qui sépare la première époque du culte de Zeus, quand tous les dieux étaient enfants de Chronos, d'avec celle où les portes du ciel semblent s'ouvrir à deux battants pour laisser entrer des divinités de tous les pays, de toutes les origines.

Je vais procéder comme j'ai fait pour les Aloïdes, en donnant d'abord le mythe tel qu'il nous est parvenu.

CHAPITRE XVIII.

Leur légende.

« Les Géants étaient fils d'Uranus et de Ghé. Leur « aspect était hideux; ils portaient de longues chevelu-

« res et de longues barbes; la partie inférieure de leur « corps se terminait en queue de dragon.

« Selon les uns ils habitaient *Phlégra*, selon les au- « tres *Pallène*. Leurs chefs s'appelaient Alcyonée et « Porphyrion.

« Alcyonée ne pouvait mourir aussi longtemps qu'il « touchait sa terre natale; les dieux avaient aussi été « informés par un oracle que les Géants seraient invin- « cibles jusqu'à ce que Zeus fût assisté de deux demi- « dieux ou enfants des hommes.

« En conséquence, Zeus a recours à Hèraklès et à « Dionysos, qui étaient tous deux des anciens Titans.

« Athina, la sagesse divine, va chercher Hèraklès « dans une des îles de l'archipel. »

Alors s'engage une série de combats où les Géants sont vaincus. Je ne mentionnerai que les principaux épisodes.

« Hèraklès tue Alcyonée après l'avoir arraché de « Pallène, où il revenait toujours à la vie.

« Porphyrion, voulant faire violence à Héra, est mis « à mort par Zeus et par Hèraklès.

« Eurytus périt des mains de Bacchus armé de son « thyrse.

« Clytius est vaincu par Hécate. D'après une autre « version, ce Géant fut tué par Éphæstos, qui lui lançait « des boules de fer rougies au feu.

« Poseidon poursuit Polybotes jusqu'à l'île de Cos et « l'écrase sous le promontoire Nisyrus.

« Plusieurs autres Géants, renversés par la foudre de « Zeus, sont achevés à coups de flèches par Héraklès. »

Apollodore, I, 6, 1. = *Ibid.* = Scol. de Pindare, Ném., I. = Castor, I, fr. 1. = Apollodore, I, 6.

CHAPITRE XIX.

Suite du même sujet. Observations géographiques.

Afin de procéder avec ordre, commençons par l'examen de la question géographique.

Au nord-est de la Thessalie s'étend la péninsule Chalcidique, habitée par les Thraces.

Cette péninsule se termine par trois caps, qui sont assez allongés pour pouvoir être eux-mêmes désignés comme des presqu'îles; ils s'avancent au loin dans la mer Égée, et s'appellent Athos, Sithonia et Pallène.

Cette dernière fait face à la Thessalie, dont elle est séparée par un bras de mer d'environ quarante-deux kilomètres de largeur.

Pallène appartenait aux Thraces, et l'ancien nom de cette presqu'île était *Phlégra.*

Les Phéniciens occupaient plusieurs îles à peu de distance de Pallène : *Thasos*, dédiée à Héraklès; *Lemnos*, consacrée à Éphæstos; *Samothrace*, l'île des Cabires.

Ces remarques préliminaires m'ont paru indispensables afin de bien déterminer le théâtre de cette guerre et d'éviter les erreurs géographiques où beaucoup d'écrivains sont tombés.

Trompés par ce nom de *Phlégra*, ils ont cru qu'il s'agissait des champs Phlégréens de la Campanie ou de la Sicile, et cette opinion fut adoptée par plusieurs mythographes grecs et latins.

Pour les premiers, elle étendait au loin le cercle de l'influence que la Grèce s'attribuait sur la religion et l'histoire de l'Occident; et quant aux Romains, leur dédaigneuse indifférence envers les mythologies des autres peuples, laissa passer sans examen l'absurdité d'une tradition qui faisait livrer au pied du Vésuve ou de l'Etna, les combats qui devaient décider les querelles religieuses des peuplades de la Thessalie.

Mais les autorités les plus graves, Apollodore, Hérodote, Éphorus, Strabon, Pausanias, sont d'accord pour indiquer Pallène comme la véritable Phlégra des temps mythologiques.

Ce point établi, je vais tenter l'explication de la légende.

Hérodote, VII, 123. = Apollodore, I, 6, 1, 3. = Hérodote, l. c. = Ephorus, fr. 70. = Strabon, p. 330. = Pausanias, I, 25, 2.

CHAPITRE XX.

Explication d'une partie de la légende.

Une multitude de Géants, venus de Pallène, viennent attaquer les dieux; la partie inférieure de leur corps se terminait en queue de dragon.

On a vu que la guerre entre les Thraces et les Hellènes avait été plutôt interrompue que terminée par la mort des Aloïdes. La lutte entre les deux peuples devait recommencer; car les causes de guerre subsistaient et les antagonistes restaient en présence.

Cette fois il ne s'agit plus seulement des Thraces de la Thessalie ; une confédération semble s'être formée entre plusieurs peuples.

Les assaillants viennent de Pallène; mais la taille gigantesque et surtout la queue de dragon que les mythographes leur attribuent sont des caractères peu applicables aux Thraces.

On représente les Aloïdes comme des géants, parce qu'ils figurent seuls dans leur guerre contre les dieux. Maintenant il s'agit d'une armée de géants, demi-hommes, demi-dragons. C'est une image symbolique d'une tout autre nature et dont l'obscurité résulte, me semble-t-il, de certains faits historiques et géographiques passés inaperçus.

En effet j'ai fait observer dans le chapitre précédent, qu'entre la presqu'île de Pallène et celle de l'Athos s'en trouve une troisième, qui s'appelait Sithonia.

Ce nom dérive de *Siton,* qui, d'après Sanchoniaton, était le même que *Dagon*, le dieu des Philistins, si souvent mentionné dans la Bible.

Nous savons aussi, par Lycophron, que les Sithoniens étaient des géants.

Voici donc une péninsule habitée par des géants et qui n'est séparée de Pallène que par un golfe de deux à trois lieues de largeur.

Il est évident que les géants de Sithonia se joignirent

aux Thraces de Pallène pour faire la guerre aux tribus helléniques de la Thessalie.

Mais qui donc étaient ces Sithoniens, qu'on nous représente sous une forme si bizarre? Je suis d'opinion qu'ils étaient des Chérètes ou Philistins, et voici mes raisons.

Sanchoniaton, dans Cory, p. 10, § 1. = Lycophron, 1357.

CHAPITRE XXI.

Géants de l'Écriture sainte.

L'Écriture sainte nous donne les détails suivants sur les géants de la terre de Canaan.

« Les espions envoyés par Moïse pour reconnaître la « Terre promise, rapportèrent qu'ils y avaient vu un « peuple puissant, et en outre des hommes *de la race* « *d'Anac*. Ces fils d'Anac étaient des géants d'une taille « énorme.

« Le pays des Ammonites et celui des Moabites étaient « autrefois habités par des géants, des hommes d'une « taille aussi haute que les Anakims ou géants descen- « dants d'Anak.

« *Og*, roi de Basan, était de la race des géants. Tout

« le pays de Basan et d'Argob était autrefois appelé *la*
« *Terre des Géants*.

« Le royaume d'*Og*, roi de Basan, qui était de la race
« des géants, s'étendait depuis Astaroth et Édraï jusqu'à
« la montagne d'Hermen et jusqu'aux confins de Ges-
« surie. Il fut détruit par Moïse.

« Caleb s'empara de la ville d'Arbe et en chassa trois
« fils d'Anak.

« Josué marcha contre les géants de la race d'Anak, qui
« habitaient les montagnes, les tua, les extermina de
« toutes les montagnes de Juda et d'Israël, et détruisit
« toutes leurs villes.

« Josué ne laissa aucun de la race des géants dans la
« terre des enfants d'Israël; mais il en resta dans les
« villes de Gaza, de Geth et d'Azoth. »

(Ces trois villes étaient dans le pays des Philistins.)

« La tribu de Juda s'étendait jusqu'à l'extrémité occi-
« dentale de la vallée de Geennum (ou Hinnum), laquelle
« se termine à la *Vallée des Géants*.

« Goliath et son frère, géant comme lui, étaient tous
« deux de Geth.

« Ish-ben-ob, Saph et le géant qui avait six doigts
« aux pieds et aux mains étaient tous les trois, comme
« aussi le frère de Goliath, des géants de la race d'A-
« rapha.»

Je n'irai point discuter ici l'origine de ce peuple ou de
cette race de géants, de ces fils d'Anak ou d'Arapha. Je

prends les faits tels qu'ils sont donnés par la Bible, et j'en tire les conclusions suivantes :

1° Il y avait en Syrie, avant l'époque de Moïse, une race ou un peuple d'une taille extraordinaire ; on les appelait les fils d'Anak, *les géants ;*

2° Ils occupèrent pendant quelque temps toute la rive gauche du Jourdain, depuis Hermen, où cette rivière sort de la chaîne de l'Anti-Liban, jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte ;

3° Ils en furent expulsés successivement :

Par les Moabites et les Ammonites ;

Par les Israélites sous la conduite de Moïse ;

4° Des individus de cette race, établis dans la chaîne de montagnes qui traverse du sud au nord la tribu de Juda et se prolonge dans la Samarie, furent attaqués détruits ou expulsés par Josué, qui ne voulut point leur permettre d'habiter parmi les enfants d'Israël ;

5° Les survivants se réfugièrent chez les Philistins ou Chérètes ; ils habitaient les villes de Gaza, Geth et Azoth ;

6° Une partie du pays des Philistins était appelée *la Vallée des Géants ;*

7° Quand les Philistins défiaient les Israélites, c'était un de ces géants qui leur servait de champion.

Si les Philistins se servaient des géants réfugiés dans leur pays pour intimider les Israélites, qui cependant avaient expulsé ces géants de la terre promise, il est bien probable qu'ils en agissaient de même dans leurs guerres

avec d'autres peuples, auxquels la race d'Anak était inconnue.

Les Sithoniens avaient sans doute quelques-uns de cés géants parmi eux, et les Hellènes, surpris à l'aspect de pareils ennemis, enclins d'ailleurs à l'exagération, représentèrent toute l'armée ennemie comme douée d'une taille gigantesque.

Le symbole de la queue de dragon s'applique aussi très-bien aux Chérètes.

En effet les anciens, pas plus que les modernes, n'attachaient aucune idée claire et positive au mot de *dragon*. C'était, alors comme aujourd'hui, un être imaginaire, un serpent fabuleux, un monstre marin, un composé idéal de plusieurs animaux, enfin, tout ce que l'on voudra.

Or, l'on sait que Siton ou Dagon, le dieu protecteur des Philistins, était représenté avec une queue de poisson, et nous avons des monuments anciens qui représentent des *Ichtyo-Centaures* ou centaures munis du même appendice.

Il me semble que, sans trop hasarder, l'on peut admettre que la queue de dragon des géants était une queue de poisson, qui leur fut donnée comme

symbole de la divinité dont Sithonía portait le nom.

Movers, die Phœnizier, p. 590. = Bochart, col. 422. = Justin, XVIII, 3. = Nombres, XIII, v. 29, 33, 34. = Deutéronome, II, v. 10, 11, 20, 21. = *Id.*, III, v. 11, 13. = Josué, XII, v. 4, 5, 6. = *Id.*, XV, v. 13, 14. = *Id.*, XI, v. 21, 22. = *Id.*, XV, v. 8. = Rois, I, ch. 17, v. 4. = *Id.*, II, ch. 21, v. 19. = *Id.* II, ch. 21, v. 16. = Pausanias, I, 35, 6.

CHAPITRE XXII.

Continuation de l'explication de la légende.

Les chefs des géants s'appelaient Alcyonée et Porphyrion. Le premier était doué de la faculté de ressusciter chaque fois qu'il touchait Pallène, sa terre natale.

Les noms des géants sont évidemment de fabrication grecque; il serait donc inutile de s'y arrêter. Cependant, ceux des deux chefs ayant un sens qui se rapporte à leurs attributions présumées, il sera nécessaire d'en donner l'explication.

Alcyonée, ou *l'oiseau de mer*, représente le commandant des forces navales, qui allait continuellement se recruter à Pallène.

Porphyrion, *le vêtu de pourpre*, nous reporte aux

usages de l'Orient, où les manteaux de pourpre furent de tout temps l'emblème et la marque distinctive du pouvoir.

Longtemps avant Cécrops ce nom de Porphyrion avait été porté par un prince de l'Attique.

Pausanias, I, 14, 7.

CHAPITRE XXIII.

Appel aux dieux étrangers. — Héraklès et Dionysos.

Intimidé par le nombre et la force de ses ennemis, Zeus appelle à son secours des divinités étrangères.

Ce n'était pas la première fois que les Hellènes avaient recours à de pareils moyens.

Pendant la guerre contre les Titans « Zeus appela un « jour tous les immortels dans le vaste Olympe, et leur « annonça que, pénétré de reconnaissance envers ceux « qui l'aideraient à combattre les Titans, et loin de vou- « loir les dépouiller de leurs priviléges, il leur laisserait le « rang que jusqu'alors ils avaient parmi les dieux ; ajou- « tant que, si quelqu'un d'eux n'avait été ni honoré ni « récompensé par Chronos, il obtiendrait maintenant

« les honneurs et les récompenses que son zèle méri-
« tait. »

Cette fois encore le procédé d'amalgamation, dont j'ai parlé au commencement de ce livre, fut mis en usage et semble avoir produit les plus heureux résultats.

Zeus s'adresse à deux demi-dieux, Héraklès et Dionysos, qui étaient des anciens Titans.

Examinons les motifs de ce choix.

Héraklès était la principale divinité de la Phénicie. Protecteur du commerce et symbole de la civilisation, il avait pour mission de détruire les pirates et les brigands.

L'île de Thasos, qui lui était dédiée et où les Phéniciens avaient établi un de leurs grands entrepôts de commerce, devait appeler toute l'attention de ce peuple marchand et navigateur. Car il est évident que si les géants l'avaient emporté dans leur lutte contre les dieux, c'est-à-dire si les Hellènes avaient été vaincus par les Thraces de Pallène et par les Sithoniens, leurs alliés, ceux-ci seraient devenus une puissance maritime, très-dangereuse pour les intérêts mercantiles dont la protection était confiée à Héraklès.

Les Thraces de ce temps-là avaient un grand pen-

chant pour la marine. On les trouve dans plusieurs îles de l'Archipel et de la Propontide.

Après la prise de Troie ils furent maîtres de la mer Égée pendant soixante-dix-neuf ans.

Si donc une nation rivale des Phéniciens parvenait à s'établir définitivement dans les presqu'îles de la Chalcidie et à former une alliance durable avec les Thraces, la suprématie maritime des Phéniciens dans la mer Égée aurait bientôt été mise en question.

Envisageant l'affaire sous ce point de vue, on conçoit les motifs qui portèrent Zeus à demander le secours d'Héraklès et celui-ci à l'accorder. Des intérêts majeurs étaient en jeu de part et d'autre. Les Hellènes avaient besoin de la marine phénicienne pour se défendre contre les Thraces et les Sithoniens, qui faisaient des descentes sur leurs côtes; les Phéniciens saisissaient l'occasion de détruire une puissance maritime ennemie et peut-être de réparer des échecs déjà essuyés.

En effet, il existe une tradition d'après laquelle Héraklès aurait expulsé les Thraces de l'île de Thasos, et cette tradition ne se rapporte pas à la conquête de l'île par le Phénicien Thasius, mais à un événement postérieur.

Il serait donc fort possible que cette occupation de Thasos par les Thraces fut un épisode de la guerre des

géants et qu'elle devint un des motifs de l'intervention d'Héraklès en faveur de Zeus.

Voyons maintenant le secours porté par Bacchus ou Dionysos.

L'introduction du culte de ce dieu dans la Thrace y avait occasionné une violente guerre de religion. Le roi Lycurgue, qui s'opposait à la nouvelle divinité, fut écartelé par ses sujets. D'autres personnages furent déchirés vivants par les Bacchantes. Orphée fut massacré pour avoir préféré le culte d'Apollon à celui de Bacchus, les beaux-arts à l'ivrognerie. Il chantait sur le mont Pangée quand les Bacchantes l'immolèrent.

Les Hellènes surent tirer parti de ce furieux fanatisme. En conférant les honneurs divins à Bacchus, en le reconnaissant comme fils de Zeus, ils obtinrent le secours de ses adorateurs, et le résultat de la lutte prouva la justesse du calcul.

Quant aux dénominations *d'anciens Titans* et de *demi-dieux* que les mythographes donnent à Héraklès et Dionysos, elles prouvent que leur culte existait avant celui de Zeus, mais qu'il avait été aboli par les Hellènes.

Théogonie, 390 et suiv. = Diodore, VII, 13. = Apollodore, II, 5, 9, 12. = Diodore, III, 65. = Apollodore, III, 5, 1. = Eschyle, fr. 16.

CHAPITRE XXIV.

Combat des Dieux contre les Géants.

Les combats s'engagent, et Héraklès tue Alcyonée après l'avoir arraché de Pallène.

Les Phéniciens détruisent les vaisseaux qui transportaient les troupes ennemies de Pallène en Thessalie.

Zeus et Héraklès tuent Porphyrion, qui voulait faire violence à Héra.

Cet attentat de Porphyrion, qui avait déchiré la tunique de la déesse, doit se rapporter à quelque fait isolé, probablement la destruction d'un temple. Quoi qu'il en soit, il fallut les efforts réunis des Phéniciens et des Hellènes pour vaincre Porphyrion, que je crois être un symbole des Thraces.

Eurytus périt des mains de Dionysos.

On voit que l'appel n'avait pas été fait en vain, et que les partisans de ce dieu furent d'utiles auxiliaires.

Clytius est vaincu par Hécate.

La mention de cette déesse est un fait digne de remarque. Hécate était une divinité thrace, dont le culte

existait en Grèce avant l'introduction de celui de Zeus. Elle devait avoir de nombreux et puissants sectateurs, à en juger d'après les faveurs dont Zeus s'empressa de la combler. Non-seulement elle conserva toutes les prérogatives dont elle jouissait sous les Titans; mais si l'on examine le pouvoir qui lui est accordé sur la terre, dans le ciel et sur la mer, on ne sait, en vérité, ce qui restait pour les autres dieux.

On peut juger par là de l'importance que mirent les Hellènes à se concilier les Thraces de la Béotie et de la Phocide, de peur que ceux-ci ne se joignissent à leurs autres assaillants.

D'après une tradition différente, *Clytius fut tué par Ephæstos, qui lui lançait des boules de fer rougies au feu.*

Éphæstos, le dieu du feu terrestre, était en grande vénération chez les Phéniciens, qui l'appelaient aussi *Baal Melek* ou *Molock*, *Ariel*, etc.

L'île volcanique de Lemnos lui était consacrée, et ce voisinage explique son intervention dans la querelle. Il est curieux aussi de voir que l'idée de lancer des boulets rouges remonte à plus de trois mille ans.

Théogonie, 421 et suiv.

CHAPITRE XXV.

Poseidon. Héraklès.

Poseidon poursuit Polybotes jusqu'à l'île de Cos et l'écrase sous le promontoire Nisyrus.

Cet épisode du combat me semble plus remarquable que tout autre.

Je n'irai pas examiner l'origine du nom de *Poseidon*, cette discussion m'écarterait trop de mon sujet; mais je rechercherai la nature et l'origine de ses attributions.

Dans la théogonie grecque, Poseidon est fils de Chronos, et sa naissance a précédé celle de Zeus; l'empire de la mer lui appartient, et pour marque de sa puissance il est armé d'un trident.

D'abord je dirai que Poseidon ne me semble pas être une divinité hellénique.

Quand les Hellènes apportèrent en Grèce le culte de Zeus, le pays soumis à leur domination ne touchait la mer sur aucun point.

Un dieu de la mer eût été non moins inutile pour eux, que le serait aujourd'hui un ministre de la marine pour la Bavière ou le Wurtemberg.

D'ailleurs le trident semble indiquer des fonctions primitives bien différentes de celles de Poseidon.

C'est le dard à trois pointes, que l'on emploie encore maintenant pour harponner les gros poissons dans les lacs et les rivières de l'Asie Mineure, de la Bulgarie, de la Moldavie, de la Valachie et de la Russie méridionale.

Les Cosaques Zaporofsk, établis en Turquie et auxquels le gouvernement Ottoman concède le droit de pêche dans la plupart des lacs de l'Anatolie et de la Roumélie, se servent continuellement du trident.

Les Romains n'ignoraient pas l'usage de cet instrument, car dans les combats du cirque le Retiarius était armé d'un trident et d'un filet.

Je suis donc d'opinion qu'avant la guerre des Géants les Hellènes n'avaient point de dieu de la mer, et que le trident se rapporte à une ancienne divinité qui présidait à la pêche, et dont le culte se confondit avec celui de Poseidon quand ce dernier fut adopté par les Hellènes.

Mais si un dieu de la mer eût été une superfluité, je dirais presque une absurdité pour les Hellènes encore sans marine, parce que leur territoire était encore sans littoral, il n'en était pas ainsi des Phéniciens, dont les richesses et l'existence même dépendaient de leur marine.

Chez eux, le dieu de la mer devait être placé au premier rang, et quand Hèraklès se rend à l'appel de Zeus et vient l'aider à combattre les Géants, le succès dépendait du concours de Poseidon.

Lui seul pouvait poursuivre les ennemis vaincus, et la direction de cette poursuite vient à l'appui d'une opinion développée plus haut.

Si les Géants avaient été des Thraces, Polybotes eût dirigé sa fuite vers le nord, où la vaste étendue de côtes appartenant aux Thraces lui offrait un grand nombre de ports pour asiles.

Mais au contraire il court au sud, et Poseidon l'atteint auprès d'une des îles de la Carie, presque en face du tombeau d'un autre géant, fils d'Anax, qui, d'après la tradition milésienne, était enterré près de l'embouchure du Méandre.

C'était la direction que devaient suivre les Chérètes pour regagner leur patrie. L'acharnement de la poursuite prouve l'animosité entre les vainqueurs et les vaincus.

Hèraklès tue à coups de flèches les Géants, renversés par la foudre de Zeus.

Hèraklès continue à jouer un rôle important. L'auxi-

liaire appelé par Athina achève la victoire à laquelle il avait tant contribué.

Pausanias, I, 35, 6.

CHAPITRE XXVI.

Récompenses des vainqueurs. Dieux Olympiens.

Après le triomphe, les récompenses. Zeus donne le titre de *Dieux Olympiens* à toutes les divinités qui avaient combattu pour lui.

Je n'ai trouvé dans aucun mythographe une définition de la valeur attachée à ce titre. Il semble cependant résulter de plusieurs passages d'Homère et d'Hésiode, que les Dieux Olympiens étaient ceux qui habitaient avec Zeus dans le palais construit par Éphæstos au sommet de l'Olympe, sur le pic qui était censé se confondre avec le ciel.

Il semble aussi que les Dieux Olympiens formaient une espèce de conseil privé de Zeus; car, lorsqu'il s'agit de convoquer les dieux qui n'habitent point cet immortel séjour, Thémis les appelle du haut de l'Olympe.

Tous ces honneurs, tous ces privilèges signifiaient

que les adorateurs des Dieux Olympiens avaient le droit d'exercer publiquement les cérémonies de leur culte.

Les sectateurs de Bacchus, d'Hécate, de Poseidon comme dieu de la mer, d'Éphæstos comme divinité phénicienne sont désormais à l'abri des persécutions religieuses. Leurs dieux sont devenus des Dieux de l'Olympe.

Diodore, IV, 15, 1. = Lycophron, V. 1414.

CHAPITRE XXVII.

Typhée.

Nous sommes arrivés au dernier épisode de l'histoire religieuse des Hellènes.

La guerre des *Titans* nous a montré la lutte entre les colonies asiatiques et africaines d'une part, les Hellènes et les indigènes de l'autre.

Dans la guerre des *Aloïdes*, nous avons vu l'opposition que firent les Thraces à l'établissement des Hellènes dans la Thessalie.

La guerre des *Géants* fut une lutte nouvelle entre les

Thraces et les Hellènes; mais de part et d'autre on s'appuya sur des auxiliaires, on forma des alliances.

Typhée représente le plus puissant ennemi que les tribus helléniques eurent à combattre, le plus grand danger qu'éprouva le culte de Zeus. Après lui, les Dieux Olympiens se livrèrent parfois à des querelles, à des discordes intestines; mais leur puissance ne fut plus attaquée par des ennemis étrangers.

Ce n'est pas sans hésitation que j'ose aborder la légende de Typhée. Elle présente un singulier mélange du sacré et du profane, de l'histoire et du mythe, avec des détails et des accessoires purement fabuleux.

Afin de déguiser une grande calamité nationale, les anciens poëtes grecs eurent recours aux images les plus bizarres. Ceux qui les suivirent n'ont pu que renchérir sur l'exemple donné. Il en est résulté un ensemble aussi monstrueux que l'être imaginaire qui fait l'objet de la légende.

Je vais donner cette légende réduite à sa plus simple expression. J'éliminerai tout ce qui est d'origine étrangère, tout ce qui se rapporte soit au Typhon égyptien et à sa lutte contre Osiris, soit au Typhon syrien, Dieu des ouragans et des tempêtes.

CHAPITRE XXVIII.

Légende de Typhée.

« Typhée naquit en Cilicie.

« Il était un composé de l'homme et du serpent.

« Sa taille était énorme et dépassait la hauteur des « montagnes; d'une main il touchait à l'orient, de l'au-« tre à l'occident.

« Il faisait entendre plusieurs cris différents. Quel-« quefois c'étaient des sons que les dieux pouvaient « comprendre; d'autres fois c'étaient des cris de divers « animaux.

« Ses pieds étaient infatigables, ses mains toujours « en mouvement.

« Il veut dominer les dieux et les hommes, et escalade « le ciel.

« Zeus essaye de le combattre; mais Typhée l'entoure « dans les replis de ses serpents et l'entraîne en Cilicie.

« Hermès parvient à délivrer Zeus, qui remonte dans « l'Olympe.

« Un nouveau combat se livre en Thrace, auprès du « mont Hæmus. Typhée est vaincu par Zeus.

« Typhée est précipité dans le Tartare ou dans l'A- « rima. »

Lycophron, v. 1414. = Hérodote, VII, 187. = Hérodote, VII, 117. = Apollodore, I, 6, 3, 1. = Théogonie, 826. = Apollodore, I, 6, 3, 3. = *Id.* = Théogonie, 830. = *Id.*, 823. = *Id.*, 837. = Apollodore, I, 6, 3, 8. = *Id.*, I, 6, 3, 10. = *Id.*, I, 6, 3, 11. = Théogonie, 368. = Iliade, II, 783.

CHAPITRE XXIX.

Opinion de Bochart.

Bochart avait entrevu que Typhée était la représentation allégorique d'une guerre dans laquelle les Hellènes éprouvèrent de grands désastres. Mais s'arrêtant exclusivement au nom, entraîné d'ailleurs par son système de tout attribuer aux Phéniciens ou aux Égyptiens, ce savant homme a fait de Typhée le chef d'une armée égyptienne, qui serait allé s'emparer de la Colchide pour passer ensuite en Palestine.

J'avoue ne pouvoir partager une opinion qui transporte en Colchide et en Palestine le théâtre d'une guerre, laquelle, d'après les auteurs grecs, avait pour but la

destruction des Dieux de l'Olympe, et dont le dernier épisode se passa dans les montagnes de la Thrace.

Partant du même principe que Bochart, j'arrive à un résultat différent. Je crois comme lui que le mythe de Typhée représente une invasion étrangère; mais je ne puis admettre que les envahisseurs fussent des Égyptiens qui se rendaient en Colchide.

Je le puis d'autant moins que l'histoire nous a conservé le souvenir d'une ancienne expédition asiatique dirigée contre l'Europe, expédition qui mit en danger l'existence des Hellènes et par conséquent le culte de Zeus et des autres Dieux de l'Olympe.

Bochart, G. S., col. 292.

CHAPITRE XXX.

Expédition Teucro-Mysienne.

En effet nous voyons dans Hérodote qu'avant l'époque Troyenne, une armée nombreuse de Mysiens et de Teucriens traversa le Bosphore, envahit la Thrace, pénétra jusqu'à la mer d'Ionie et s'avança vers le midi jusqu'au Pénée.

Lycophron nous fait un récit semblable. Parmi les

causes d'inimitié entre l'Europe et l'Asie, Cassandre mentionne l'expédition de son aïeul, qui ravagea la Thrace et la Macédoine, et porta ses armes victorieuses jusqu'au Pénée.

Pline dit aussi qu'à une époque très-reculée les Mysiens et les Troyens traversèrent l'Hellespont pour faire la guerre aux Thraces.

Ces fragments d'histoire nous apprennent qu'il y eut pendant les temps héroïques des luttes entre les peuples de l'Asie Mineure et ceux du continent opposé; que les Asiatiques firent un grand armement; qu'ils traversèrent soit le Bosphore, soit l'Hellespont, soit l'un et l'autre, pour se jeter sur l'Europe; qu'ils envahirent la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie jusqu'à la mer Adriatique; qu'ils forcèrent la chaîne de l'Olympe, entrèrent en Thessalie et pénétrèrent jusqu'au Pénée.

La date exacte de ces événements nous est inconnue. Nous savons seulement qu'elle est antérieure non-seulement à la guerre de Troie, mais aussi aux expéditions des Argonautes, ce qui nous reporte à l'un des premiers règnes de la deuxième dynastie des rois d'Assyrie, quand l'Asie Mineure était encore une des provinces de leur vaste empire.

Cette armée Teucro-Mysienne, qu'Hérodote compare à celle des Grecs devant Troie et aux forces que Darius conduisit contre les Scythes, était un composé de di-

verses nations. En effet, les Mysiens occupèrent une grande partie de l'Asie Mineure, et se confondaient avec les Lydiens et les Cariens, dont ils étaient les frères. Le nom de Teucrie n'était pas moins vague. Il comprenait la grande Phrygie, la Bithynie et parfois une partie de la Mysie.

Malgré l'espèce d'indépendance dont jouissaient en Orient les rois, gouverneurs ou satrapes des provinces éloignées de la capitale, il paraîtrait cependant difficile d'admettre qu'un pareil armement ait pu s'effectuer sans l'autorisation et le concours du grand souverain, du Roi des Rois qui résidait à Ninive et dont relevaient la Mysie et la Teucrie.

L'expédition dont parlent Hérodote, Lycophron et Pline fut donc une véritable invasion assyrienne; et j'insiste sur ce point, car j'aurai l'occasion d'y revenir.

Il s'agit maintenant d'examiner si la légende de Typhée est applicable à l'invasion des Teucro-Mysiens.

Hérodote, VII, 20. = Lycophron, 1341. = Pline, VII, ch. 56. = Ctésias, *de rebus Assyriorum*, I, 2, 3. = Strabon, 659. = Hérodote, I, 171.

CHAPITRE XXXI.

Interprétation de la légende.

Typhée naquit en Cilicie.

Ce fait, affirmé si positivement, a induit en erreur beaucoup d'écrivains, tant anciens que modernes. Oubliant qu'il y avait deux Cilicies, poëtes et historiens ont placé le berceau de Typhée dans cette partie de l'Asie, qui s'étend entre la Pamphylie et la Syrie et fait face à l'île de Chypre.

Mais il y avait une autre Cilicie, située au midi de la Troade, entre les Teucriens et les Mysiens; cette Cilicie, où régnait Éétion, père d'Andromaque; cette Cilicie, dont Thèbes et Lyrnesse étaient les villes principales, et qui forme aujourd'hui le pachalik d'Aïvali.

Aucune position ne pouvait être plus convenable pour y réunir les forces de la Teucrie et de la Mysie. Les détails subséquents prouveront que c'est bien de cette Cilicie que les mythographes ont voulu parler.

D'après Lycophron, l'épouse de Typhée habitait une caverne du mont Tmolus, près d'un marais formé par le Pactole. Or cette localité est dans le voisinage immédiat de la Cilicie Teucrienne.

Il était un composé de l'homme et du serpent.

Au lieu de la queue de poisson, qui caractérisait les Géants, nous voyons paraître le symbole de l'ophiolâtrie, de ce culte du serpent, qui pendant plusieurs siècles fut celui de l'Orient.

Le Typhée d'Hésiode avait cent têtes de serpents qui lui sortaient des épaules.

Selon Apollodore, Typhée avait la forme humaine jusqu'à la ceinture, mais la partie inférieure du corps était composée d'énormes serpents, dont les cent têtes faisaient entendre d'affreux sifflements.

La tradition d'Apollodore se rapporte au Typhon phénicien; celle d'Hésiode s'accorde avec une ancienne légende de la haute Asie.

Voici le récit que donne Firdoussi :

« Dzohâk régna mille ans. Sa tyrannie réduisit la « Perse à la plus affreuse misère. Par la malice des dé- « mons, deux serpents étaient nés de ses épaules et y « demeuraient attachés. Pour apaiser leur faim dévo- « rante, il fallait tous les jours la cervelle de deux « hommes. »

Le règne de mille ans de Dzohâk, monarque Pichdadien, représente une des dynasties Assyriennes, et le récit de Firdoussi se rapporte à une époque qui correspond aux temps héroïques des Hellènes.

Cette ressemblance si frappante entre le mythe grec et les traditions que les peuples de la haute Asie conservent des temps les plus reculés de leur histoire, ne saurait être l'effet du hasard.

Elle prouve, me semble-t-il, que, si le monstre moitié homme, moitié serpent désignait chez les Perses le joug de l'Assyrie qui leur imposa l'ophiolatrie et les sacrifices humains, les Hellènes, de leur côté, employèrent la même image pour représenter l'armée ophiolâtre que l'Assyrien envoya contre eux.

Sa taille était énorme et dépassait la hauteur des montagnes; d'une main il touchait à l'Orient, de l'autre à l'Occident.

Ces termes emphatiques, tendant à exprimer le nombre et la puissance de l'armée ennemie, sont tout à fait dans le style oriental. Une armée venant d'Asie et pénétrant jusqu'à l'Adriatique était pour les Grecs un monstre dont les mains touchaient à l'Orient et à l'Occident.

Il faisait entendre plusieurs cris différents. Quelquefois c'étaient des sons que les dieux pouvaient comprendre; d'autres fois il rugissait comme un lion, beuglait comme un taureau, aboyait comme un chien ou faisait retentir les montagnes des sifflements de ses serpents.

Une expédition composée de plusieurs peuples parlait sans doute plusieurs langues, et ce contraste était

d'autant plus frappant que chaque peuple marchait en corps et combattait séparément. Les Hellènes pouvaient comprendre les nations qui les avoisinaient; mais le langage de celles qui leur étaient inconnues dut les frapper de surprise et d'épouvante. Quand les barbares du Nord firent leurs premières invasions dans l'Europe civilisée, les Romains comparaient aussi leur langage à des cris d'animaux.

Ses pieds étaient infatigables, ses mains toujours en mouvement.

Ces expressions d'Hésiode dépeignent la rapidité de la marche et la vigueur des attaques de l'armée Teucro-Mysienne.

Il veut dominer sur les Dieux et les hommes, et escalade le ciel.

Nous avons vu dans Hérodote et Lycophron que l'expédition asiatique pénétra au sud jusqu'au Pénée. Elle força donc les défilés de l'Olympe, séjour favori des dieux, et pour les Hellènes c'était escalader le ciel.

Zeus essaye de le combattre, mais Typhée l'enveloppe dans les replis de ses serpents et l'entraîne en Cilicie. Cependant Hermès parvient à le délivrer, et il retourne dans l'Olympe.

Ici nous retrouvons en partie la narration de la guerre des Aloïdes; mais, au lieu d'Arès, c'est Zeus qui est emmené en captivité et délivré par Hermès. Ces répétitions des mêmes formes, sont remarquables chez

les ancêtres du peuple le plus imaginatif de l'univers.

Observons aussi que les revers essuyés par les Hellènes doivent avoir été bien graves pour nécessiter l'emploi d'une pareille allégorie. Les dieux en fuite, l'Olympe envahi, Zeus pris et garrotté, que restait-il aux vaincus, sinon la patience et la ruse? La mission d'Hermès en est la preuve, et cette fois encore l'adresse et l'éloquence surent réparer les échecs subis par la force.

Iliade, VI, 396. = Strabon, 572. = Lycophron, 1352. = Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 6.

CHAPITRE XXXII.

Continuation du même sujet. Observations géographiques.

Un nouveau combat se livre en Thrace, auprès du mont Hæmus. Typhée est vaincu par Zeus.

L'invraisemblance de cette partie de la légende frappe au premier abord.

Comment Zeus aurait-il pu combattre Typhée près du mont Hæmus, au fond de la Thrace ?

Pour éclaircir cette question je vais entrer dans quelques détails géographiques.

L'armée Teucro-Mysienne passe les détroits qui séparent l'Asie de l'Europe et se dirige vers l'Adriatique.

Elle doit donc traverser de l'est à l'ouest le pays situé entre l'Hæmus et l'Olympe. Or, la partie méridionale, celle qui longe l'Olympe, est beaucoup plus fertile, mieux arrosée et de plus facile accès que la partie septentrionale, qui est coupée dans tous les sens par les chaînes secondaires de l'Hæmus, aujourd'hui le Balkan.

L'armée avait à choisir entre deux routes, et l'invasion de la Thessalie démontre qu'elle suivit la première.

Cette invasion, qu'elle fit tout en longeant le versant septentrional de l'Olympe, fut sans doute effectuée par quelques corps détachés; car une expédition aussi considérable et destinée pour l'Adriatique, ne pouvait pas se détourner pour aller piller quelques cantons de la Thessalie.

A son retour, l'armée suivit probablement une direction plus septentrionale, afin de se procurer des vivres. On connaît les ravages que les soldats d'Orient se plaisent à exercer sur leur passage, et l'on sait que leurs cavaliers se vantent que l'herbe ne croît plus où leurs chevaux ont passé.

Il fallut donc prendre au nord et se rapprocher de l'Hæmus, quoique les chemins y soient plus escarpés, les défilés nombreux et profonds.

Une armée chargée de butin et opérant sa retraite à travers une contrée hérissée de montagnes et habitée par une race d'hommes renommés pour leur bravoure, dut être inquiétée continuellement pendant sa marche. L'attaque de Roncevaux n'est pas un fait isolé dans l'histoire.

Quelques Hellènes ont pu se joindre aux bandes illyriennes, macédoniennes et thraces qui harcelaient les Teucro-Mysiens; mais ils ne pouvaient être en grand nombre, étant loin de leurs frontières et dans un pays avec lequel ils avaient été longtemps en guerre.

Si Typhée avait été vaincu, si l'armée asiatique avait été détruite, ce n'eût donc pas été par Zeus, ou du moins il n'aurait pris qu'une faible part à la victoire.

Mais Typhée ne fut pas vaincu; l'armée Teucro-Mysienne ne fut pas détruite, et la légende elle-même le prouve, puisque Typhée retourna en Asie.

D'ailleurs un pareil événement, dont l'importance aurait égalé tout au moins celle de la prise de Troie ou des batailles de Salamine et de Platée, eût été célébré par les Grecs sur tous les tons de l'histoire et de la poé-

sie, au lieu de rester l'objet d'un mythe obscur et mystérieux.

CHAPITRE XXX.

Défaite de Typhée.

Typhée vaincu est précipité dans le Tartare ou dans l'Arima.

Hésiode nous donne la première de ces versions. Mais pour lui le *Tartare* est un terme vague, qui signifie la profondeur, l'abîme, le monde inférieur. Homère est plus explicite. Selon lui Typhée est enseveli sous l'*Arima*.

Strabon nous a conservé plusieurs fragments de Xanthus et de Démétrius de Scepsis, qui jettent un grand jour sur cette question.

Ces fragments prouvent que l'*Arima* était la région volcanique appelée ordinairement *Catacé-kaumèné* ou terre brûlée; que cette région passait pour avoir été le séjour de Typhée; qu'un roi nommé *Arimane* avait jadis régné dans ces lieux.

La *Catacé-kaumèné* faisait partie de l'ancienne Mysie; elle comprenait le terrain volcanique qui s'étend de la chaîne du Messogis jusqu'au golfe d'Adramitty, dont

le rivage septentrional, depuis le promontoire Lectum (aujourd'hui *Cap Baba*) jusqu'à Assos (aujourd'hui *Beiram-kieui*), n'est formé que de laves.

Assos elle-même était bâtie sur un tertre volcanique, et des piliers de basalte s'élèvent au milieu des ruines de son acropole.

Ainsi la *Cilicie*, où naquit Typhée, faisait partie de l'*Arima*, dans laquelle Homère place son tombeau; et cette dernière partie du mythe signifie seulement que l'armée Teucro-Mysienne retourna aux lieux d'où elle était partie.

Le nom d'*Arima* ou région d'Arimane n'est pas d'origine grecque; il appartient à la mythologie de l'Asie centrale et veut dire le séjour du mauvais principe.

Il est tout naturel que les Hellènes, auxquels cette mythologie était inconnue, mais qui se voyaient assaillis par une armée qu'on disait venir d'un pays appartenant au génie du mal, s'emparèrent de cette idée et l'habillèrent à leur mode. Le nom de Typhon ou Typhée, que les colons égyptiens et phéniciens leur avaient appris à regarder comme celui du mauvais génie, de l'ennemi du genre humain, fut employé par eux pour personnifier cet agresseur qui venait attaquer à la fois et leur religion et leur liberté.

La dénomination était d'autant mieux choisie que,

chez les Égyptiens, Typhon et son empire étaient le symbole du désert avec ses sauvages habitants, antagonistes et ennemis éternels de l'Égypte, séjour fortuné d'Osiris.

Quand ensuite la Grèce étendit ses relations avec l'Orient, elle amalgama les deux légendes. Typhée garda son nom sémitique, mais le mythe qu'Hésiode nous a transmis et qui le précipitait dans le Tartare fut modifié; ce monstre odieux, vomi par l'Asie, fut rejeté par les Grecs dans les gouffres brûlants du royaume d'Arimane.

Iliade, II, 783. = Strabon, 579 et 628.

CHAPITRE XXXIV.

Conclusion.

Deux motifs m'ont porté à examiner avec soin l'histoire de la guerre de Typhée.

D'abord l'obscurité de la légende et la difficulté que présente son interprétation.

En second lieu l'importance de cette légende. Typhée forme le premier anneau de la chaîne qui joint l'histoire de l'Europe à celle de l'Asie.

Avant lui l'on avait vu de grandes guerres, des armements formidables; mais la lutte n'avait lieu qu'entre l'Afrique et l'Asie. L'Égypte et l'Assyrie se disputaient alors la suprématie.

Avec l'expédition Teucro-Mysienne commence une ère nouvelle, celle de l'antagonisme entre l'Asie et l'Europe.

Typhée, Agamemnon, Xerxès, Alexandre et Mahomet II sont les acteurs successifs de ce grand drame, qui commence par l'invasion Teucro-Mysienne et se termine, après une lutte de trente siècles, par la prise de Constantinople.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROIQUES

DE

LA GRÈCE

LIVRE IV.

RELATIONS COMMERCIALES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur le commerce des anciens Grecs.

Le commerce des Phéniciens avec l'ancienne Grèce doit avoir été très-étendu. Partout on en retrouve les traces, et Bochart a démontré que les noms de presque toutes les îles de l'Archipel avaient une origine phénicienne.

Dans ses *Recherches sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, Heeren me paraît avoir traité ce sujet d'une manière un peu superficielle.

Il représente le commerce des Phéniciens avec la Grèce et les îles qui l'avoisinent comme s'il s'agissait de celui que l'Europe fait aujourd'hui avec la côte de Guinée ou le Sénégal.

Selon lui, les Phéniciens apportaient aux Grecs des joujoux, des grains de verre et autres bagatelles, qu'ils échangeaient à grand profit; ce marché leur servait en même temps de prétexte pour enlever des jeunes garçons et des jeunes filles, qu'ils allaient vendre en Asie.

Cela pourrait être vrai s'il s'agissait des indigènes. Mais l'illustre historien semble avoir perdu de vue que, dès cette époque, de nombreuses colonies égyptiennes, sémitiques et asiatiques étaient établies en Grèce, et il n'est guère probable que tous ces colons fussent retombés dans une complète barbarie.

Au contraire, les plus anciens documents que nous possédions sur les mœurs et les habitudes des Grecs de cette époque représentent leurs chefs comme déployant un luxe de costumes, d'ornements et d'ameublements qui rappelle d'une manière frappante celui des Assyriens, dont les découvertes de MM. Botta et Layard nous donnent une si haute idée.

Hésiode et Homère surtout contiennent à cet égard de nombreux détails.

Ces deux poëtes vivaient dans le second siècle après la guerre de Troie, et la Grèce était loin d'avoir prospéré depuis la chute du royaume de Priam. Quand Hésiode compare le temps où il vivait à celui de l'époque troyenne, ses plaintes amères ressemblent à celles du prophète Jérémie.

On est en droit d'en inférer que le luxe avait plutôt diminué qu'augmenté depuis la guerre de Troie, et l'état déplorable où tomba la Grèce après la conquête des Héraclides vient fortifier cette opinion.

Le luxe décrit par Homère était donc dans les habitudes des rois et des chefs dont il célèbre les hauts faits. Cette opinion devient presque une certitude si l'on peut prouver que les objets dont parle Homère n'étaient point le produit de son imagination; que ces vêtements, ces armures, ces objets d'ameublement étaient en usage en Orient lors de la guerre de Troie, et même plusieurs siècles auparavant.

Heeren, Phéniciens, ch. III. = *Les travaux et les jours*, v. 174 et suivants.

CHAPITRE II.

Armes et vêtements des hommes.

Voici quelques-uns des détails donnés par Homère :

Agamemnon était vêtu d'une superbe tunique, au-dessus de laquelle il portait un manteau de pourpre;

Nestor portait un manteau semblable;

Agamemnon agitait une bannière de pourpre quand il appelait les guerriers au combat;

Télémaque portait de superbes brodequins;

L'armure de Rhésus étincelait d'or et d'argent;

L'armure d'Agamemnon, qui était un présent de Cyniras, roi de Chypre, serait encore aujourd'hui un modèle de richesse et d'élégance. L'épée avait une poignée d'or, un fourreau d'argent, et des chaînettes d'or l'attachaient au baudrier;

L'épée dont Euryale fit don à Ulysse était d'acier, avec une poignée d'argent et un fourreau du plus bel ivoire;

Bellérophon reçut d'Œneus, aïeul de Diomède, un baudrier brillant d'or et de pourpre; celui qu'Ajax donne à Hector était teint de pourpre;

Le fameux bouclier de Nestor était de l'or le plus pur; celui de Sarpédon était d'airain, doublé de peaux de taureau et embrassé par des cercles d'or;

Enfin les Dieux eux-mêmes ne pouvaient se passer de riches armures · Jupiter se couvre d'une cuirasse d'or.

Les simples soldats sont représentés couverts d'armures de fer, et Diomède était le seul chef qui imitât leur simplicité.

Voilà pour le luxe des guerriers. Voyons maintenant quel était celui de leurs épouses.

Iliade, II, 43. = *Id.*, X, 133. = *Id.*, VIII, 221. = Odyssée, II, 4. = Iliade, X, 438. = *Id.*, XI, 18. = Odyssée, VIII, 404. = Iliade, VI, 219. = *Id.*, VII, 305. = *Id.*, VIII, 193. = *Id.*, XII, 297. = *Id.*, III, 272. = *Id.*, XXIII, 851. = *Id.*, VIII, 43. = *Id.*, VI, 236.

CHAPITRE III.

Luxe des femmes.

Leurs vêtements étaient conservés dans des coffres précieux.

L'appartement d'Hélène était parfumé ainsi que sa garde-robe.

Les poursuivants offrent à Pénélope :

Une robe flottante admirablement brodée et fermée par douze agrafes d'or;

Un collier d'or garni d'ambre;

Des boucles d'oreilles à trois pendeloques;

De rares et précieux bracelets.

Hécube offre à Minerve un voile de pourpre étincelant d'or.

Hélène donne à Télémaque un voile magnifique, ra-

dieux comme un astre, pour en décorer son épouse le jour de ses noces.

Hélène filait de la laine pourpre avec une quenouille d'or. Sa corbeille à ouvrage était d'argent incrusté d'or.

Les Phéniciens avaient apporté à Syra un collier d'or, garni d'ambre.

Odyssée, II, 338. = *Id.*, IV, 121. = *Id.*, XV, 99. = *Id.*, XVIII, 292. = Iliade, IV, 294. = Odyssée, XV, 102. = *Id.*, IV, 128. = *Id.*, XV, 460.

CHAPITRE IIII.

Meubles précieux.

Les objets d'ameublement n'étaient pas moins riches.

Les salles étaient ornées d'airain, d'ambre, d'ivoire, d'argent et d'or.

Les siéges étaient couverts de pourpre.

Des tapis de pourpre étaient étendus dans les tentes.

Priam offre de superbes tapis à Achille.

Dans la tente de Nestor était une table de bois précieux, soutenue par des pieds d'ébène.

Partout l'on offre ou l'on possède des trépieds.

Les esclaves donnent à laver avec des aiguières d'or dans des bassins d'argent.

Les coupes d'or sont mentionnées à chaque instant. Quelquefois elles sont d'un travail remarquable, comme celle de Nestor, qui était entourée de quatre anses, et sur chaque anse deux tourterelles d'or s'inclinaient, comme pour boire dans la coupe.

Les Troyens et les Grecs avaient des urnes ou plutôt des jattes en argent. Celle d'Achille contenait six mesures; elle venait de Sidon.

Minerve, tenant un flambeau d'or, marchait devant Ulysse.

Le lit nuptial d'Ulysse était fait d'un tronc d'olivier. Ulysse l'avait sculpté, orné d'or, d'argent et d'ivoire, et recouvert d'une peau de bœuf teinte en pourpre.

Le lit préparé pour Télémaque se composait de belles peaux, recouvertes de tapis de pourpre. Les couvertures étaient en laine.

Diomède couchait tout armé hors de sa tente, sur la peau d'un bœuf sauvage; mais sa tête reposait sur un superbe tapis.

Les chars étaient richement ornés. Celui de Rhésus étincelait d'or et d'argent.

Le char de Junon était suspendu sur des ressorts formés de lames d'or et d'argent. Les rayons des roues étaient d'airain, enchâssés dans des moyeux d'argent.

Odyssée, IV, 73. = *Id.*, XX, 151. = Iliade, IX, 200. = *Id.*, XXIV, 229. = *Id.*, 628. = Odyssée, IV, 52. = Iliade, XI, 632. = *Id.*, XXIII, 741. = Odyssée, XIX, 34. = *Id.*, XXIII, 200. = Odyssée, IV, 297. Iliade, X, 156. = *Id.*, X, 438. = *Id.*, V, 720.



CHAPITRE V.

Rapprochement avec les habitudes de l'Orient.

Les objets que je viens d'énumérer, armures, vêtements, ornements ou meubles, sont presque tous représentés sur les bas-reliefs des palais de Ninive. Les costumes de plusieurs personnages y conservent même encore des fragments de cette couleur pourpre si chérie des Grecs.

On sait que les sculptures de Ninive et de Babylone étaient peintes en couleurs, comme le sont encore aujourd'hui les statues des saints en Espagne. Les différentes nuances de rouge, appelées *pourpre*, *hyacinthe* et *écarlate*, étaient affectées à l'ornement des temples et aux vêtements des grands.

Pour se former une idée des raffinements de toilette des dames de l'ancienne Asie, il faut lire le troisième chapitre d'Isaïe.

Le prophète menace les filles de Sion de la colère du Seigneur, qui leur enlèvera « leurs chaussures magni-
« fiques, leur beau linge, leurs superbes robes, leurs
« écharpes, rubans de cheveux, croissants d'or, pendants
« d'oreilles et pierreries qui pendent sur le front, leurs
« colliers, filets de perles, chaînes d'or, bracelets, ba-

« gues, poinçons de diamants et ceintures d'or, leurs mi-
« roirs, boîtes à parfums, etc., etc. »

Si l'on compare à ce catalogue les objets de la toilette d'Hélène ou de Pénélope, on devra convenir que, bien loin de s'être livré à son imagination, Homère nous a représenté le luxe des épouses des rois Grecs sous un point de vue très-modeste.

Layard's *Nineveh*. = Exode, XXVII, v. 16. = Paralipomènes, III, 14. = Ezéchiel, XXIII, 5. = Isaïe, III, 18.

CHAPITRE VI.

Origine étrangère des objets de luxe.

Ces armures, ces tapis, ces ornements, ces meubles précieux, tous ces objets d'un luxe oriental n'étaient point fabriqués en Grèce. Chaque fois qu'Homère cite leur origine, ils viennent d'Égypte, de Sidon, ou bien ils sont l'ouvrage de Vulcain, c'est-à-dire d'un artiste étranger dont le nom lui était inconnu.

Je n'ai point mentionné les armures d'Hercule et d'Achille, à cause des boucliers dont l'imagination a dû faire tous les frais.

Admettons la taille gigantesque d'Hercule, et les bas-

reliefs de son bouclier, qui aurait pu avoir cinq pieds de diamètre, eussent encore été invisibles à une petite distance; cette observation s'applique à plus forte raison au bouclier d'Achille.

Mais sous le rapport artistique ces descriptions sont très-intéressantes, comme échantillons du goût de l'époque. La richesse d'ornements, qui est si frappante dans les sculptures de Ninive, était sans doute familière aux Grecs du temps d'Homère et d'Hésiode, sinon ces deux poëtes n'eussent pu imaginer un ensemble aussi complet, des détails aussi élégants et qui montrent une si étroite affinité avec le goût et les monuments de l'Assyrie.

Hésiode, bouclier d'Hercule, 141. = Iliade, XVIII, 478.

CHAPITRE VII.

Objets d'échange. — Ézéchiel.

Relativement au commerce des Phéniciens avec la Grèce, nous avons un témoignage du plus grand poids.

Quand Ézéchiel prophétise la prise de Tyr par Nabuchodonosor et la destruction de son commerce, il fait mention de la Grèce comme fournissant aux Tyriens des esclaves, des vases d'airain et des ouvrages en fer

poli; et un passage d'Homère vient confirmer ces paroles du prophète.

Des bateaux chargés de vin arrivent de Lemnos. Agamemnon et Ménélas reçoivent mille mesures en pur don; mais les autres Grecs doivent acheter leur provision, et ils payent avec de l'airain, du fer, des peaux, des bœufs et des esclaves.

Ce passage me semble d'autant plus intéressant qu'il indique les principaux objets que la Grèce pouvait offrir en échange pour les denrées étrangères, et nous y trouvons déjà le fer, l'airain et les esclaves dont Ézéchiel parla plus tard.

Ézéchiel, XXVII, 12 et 19.=Bochart, v. *Javan*.=Iliade, VII, 167.

CHAPITRE VIII.

Commerce des esclaves.

On pourrait écrire bien des pages sur le commerce des esclaves chez les anciens Grecs.

L'esclavage, qui semble exciter aujourd'hui tant d'horreur, était passé chez les Grecs à l'état d'institution, et formait un des éléments de leur ordre social. Aris-

tote place l'esclavage immédiatement après le mariage, comme une des nécessités de la nature.

Autrefois on vendait comme esclaves les prisonniers de guerre, les criminels et les captifs enlevés par force ou par adresse. Hercule lui-même fut esclave pendant huit ans et un mois, pour expier le meurtre d'Iphitus.

L'esclavage existe encore de nos jours dans les pays les plus civilisés de l'Europe; il n'a fait que changer de nom.

Les prisonniers de guerre Espagnols, que j'ai vus en 1812 et 1813, couverts de haillons et grelottant de froid, travailler aux digues des polders de la Zélande, étaient de véritables esclaves.

Les criminels condamnés aux travaux forcés ne sont-ils pas réduits en esclavage, et croit-on peut-être que les esclaves achetés ou conquis par les anciens Grecs, étaient traités plus durement que ne sont les malfaiteurs dont l'Angleterre se dégorge pour peupler l'Australie.

Mais si l'Europe moderne, malgré ses parades philanthropiques, s'est vue forcée de conserver l'esclavage comme une des sauvegardes de la société, elle peut du moins s'applaudir d'en avoir fait chez elle un monopole au profit de l'État; d'avoir mis fin à l'odieuse pratique de voler des créatures humaines, et d'aller à la chasse de son semblable pour en faire une marchandise.

Les souvenirs de l'antiquité rappellent à chaque instant les calamités produites par ces infâmes enlèvements. Hérodote commence même son histoire par déclarer que les enlèvements successifs d'Io, d'Europe, de Médée et d'Hélène causèrent non-seulement la guerre de Troie, mais encore la guerre Médique.

Il est à regretter que ce grand historien ne prit pas le soin de relire son ouvrage avant de le publier; car il se serait sans doute aperçu qu'ailleurs il donne à la guerre Médique une cause bien différente.

Politique, ch. I. = Hérodote, I, 1. = *Id.*, V, 97.

CHAPITRE IX.

Droit public relativement à l'esclavage. — Histoire d'Eumée.

Il semble qu'il y avait jadis une espèce de droit public, en vertu duquel l'individu enlevé et vendu comme esclave devenait criminel, s'il profitait d'une occasion favorable pour ressaisir sa liberté.

Les aventures d'Eumée nous donnent à cet égard des détails remplis d'intérêt.

Une jeune Phénicienne, fille d'un riche habitant de

Sidon, fut enlevée par des pirates Taphiens, qui la vendirent à un prince de l'île de Syra. Un navire phénicien ayant abordé dans cette île, l'esclave profite de l'occasion pour s'enfuir avec ses compatriotes, et par manière de représailles elle emporte trois coupes d'or et emmène le fils de son maître, qu'elle livre aux matelots phéniciens. Ceux-ci le conduisent à Ithaque et le vendent à Laërte, qui le traite avec douceur et finit par lui confier la garde de ses troupeaux, poste d'une grande importance. Quant à l'esclave fugitive, elle fut jetée à la mer.

De ce simple récit il résulte :

1° Que les actes de piraterie étaient réciproques et que les Phéniciens étaient enlevés et vendus comme esclaves par des voleurs grecs, comme les Grecs étaient enlevés et vendus par des voleurs phéniciens;

2° Que l'on ne s'embarrassait guère de la nation ni de l'origine de l'esclave mis en vente, puisque Laërte, prince Grec, achète sans scrupule le fils d'un autre prince Grec;

3° Qu'Eumée, vivant seul dans les champs, sans garde ni surveillance, aurait pu facilement prendre la fuite et s'embarquer à bord de quelque vaisseau étranger pour retourner à Syra; mais que des motifs à nous inconnus s'opposaient à une action qui nous semblerait si naturelle;

4° Que les communications entre les différentes parties de la Grèce devaient être presque nulles. Eumée, qui racontait ses aventures à un voyageur, n'avait pas fait connaître son sort à sa famille, qui aurait cependant

pu facilement le racheter, puisqu'il y avait abondance d'or dans le palais du prince de Syra.

Pendant les guerres continuelles qui désolèrent la Grèce depuis le temps de Deucalion jusqu'à celui des Atrides, le nombre de prisonniers et par conséquent d'esclaves dut être très-considérable, et l'Asie offrait un débouché certain pour cette espèce de marchandise.

Je crois en avoir dit assez pour faire entrevoir l'étendue et l'importance des relations commerciales de l'ancienne Grèce. J'espère aussi avoir justifié l'opinion émise au commencement de ce livre sur l'erreur de Heeren, quand il parle de ce commerce avec un si grand dédain.

Odyssée, XV, 403.

CHAPITRE X.

Établissements commerciaux des Phéniciens.

Pour faire ce commerce il fallait aux Phéniciens :

1° Des entrepôts dans les principales îles et sur la terre ferme ;

2° Des points de relâche, à cause des dangers de la navigation de la mer Égée ;

3° Des factoreries armées, destinées à protéger les mines qu'ils faisaient exploiter.

J'ai déjà parlé des recherches de Bochart sur les significations des noms des villes, montagnes et îles de la Grèce.

Sans adopter la partie systématique de son travail, dont la tendance me semble trop exclusivement phénicienne, je dois cependant rendre justice à l'universalité de ses connaissances, au jour qu'il répand sur les questions les plus obscures.

Je me range tout à fait de son avis quand il dit que les Phéniciens ont eu des établissements permanents dans les grandes Sporades et dans plusieurs des Cyclades.

CHAPITRE XI.

Stations principales. — Sporades.

Leur principales stations dans les Sporades furent : *Rhodes*, *Cos*, *Samos*, *Chio* et *Lesbos*.

Rhodes, l'île des *Roses*, devait leur être précieuse par son délicieux climat, par l'abondance et la richesse de ses produits. Nous savons qu'ils en conservèrent la pos-

session jusqu'après la guerre de Troie, quand les Cariens s'en emparèrent.

Cos ou Coos, dont le nom phénicien signifie *toile fine*, était effectivement renommée pour la production de cette étoffe.

Samos ou Samé, *la haute Montagne*, s'élève à 4331 pieds au-dessus du niveau de la mer, et le sommet du Cercetius domine toutes les îles de la Carie. Outre sa fertilité et la qualité de ses vins, Samos dut être précieuse aux Phéniciens à cause de ses mines, dont je parlerai tout à l'heure.

Chio, l'île des *lentisques*, ne fut pas moins célèbre dès l'antiquité la plus reculée. Son mont Pelinus, dont le nom signifie en langue sémitique *grand serpent*, nous rappelle à la fois l'ancienne fable du dragon qui désolait cette île et l'origine phénicienne de la tradition. Il est remarquable que le nom actuel de Chio se rapporte aussi au lentisque; elle s'appelle en turc *Sakis*, ce qui signifie gomme ou mastic : or, on sait que le mastic est la gomme du lentisque.

Lesbos, *la Septième*, ainsi appelée parce qu'elle était la septième des grandes îles de la Méditerranée, offrait aux Phéniciens tous les avantages réunis. Son étendue, sa fertilité, l'abondance et la pureté des eaux qui descendent de ses montagnes, ses immenses ports intérieurs, sa position géographique qui commande à la fois

la mer Égée, les golfes d'Adramitty, de Cumée et de Smyrne, en font encore aujourd'hui le plus riche joyau de l'Archipel.

Après Lesbos, la ligne des établissements phéniciens dans les Sporades orientales se termine par Ténédos, appelée aussi *Phœniké*. Située près de l'embouchure des Dardanelles et vis-à-vis de la Troade, elle était un point d'occupation que les navigateurs de Sidon ne pouvaient négliger.

CHAPITRE XII.

Cyclades.

Dans les Cyclades nous trouvons des vestiges non moins nombreux du séjour des Phéniciens.

Ios s'appelait jadis *Phœniké*.

Thora reçut son nom de *Thoras*, navigateur phénicien.

Cea avait pour capitale *Carthæa*, qui signifie *ville* dans la langue phénicienne.

Syra, Myconos, Anaphe, Cythnos, Tenos, Naxos, Siphnos, etc., sont tous des noms phéniciens qui signifient respectivement, *riche*, *pauvre*, *ombragée*, *petite*, *serpent*, *sacrifice*, *trésor caché*, etc. Ces dénominations

se rapportent aux particularités qui distinguent chacune de ces îles.

Même les noms de *Cyclades* et de *Sporades* sont phéniciens : le premier veut dire *cercle,* et le second *dispersées.*

Il n'est cependant guère probable que les Phéniciens aient eu des établissements permanents dans toutes les Cyclades, ni dans toutes les petites Sporades.

La stérilité du sol, le manque d'eau et surtout l'absence de ports et même de rades, qui caractérisent la plupart d'entre elles, devaient en éloigner un peuple commerçant.

Je serais d'opinion que Ios, Théra, Mélos, Syra, Céa, Astypalæa, Paros et Siphnos étaient les points fréquentés habituellement par les vaisseaux de Sidon et de Tyr.

Les autres îles servaient sans doute alors, comme elles le font encore aujourd'hui, de lieu d'abri momentané contre les tempêtes, si fréquentes et si dangereuses dans l'Archipel.

CHAPITRE XIII.

Iles de la Thrace.

Au nord-ouest de Ténédos s'élève un groupe d'îles qui n'appartiennent point aux Sporades et qui forment avec l'extrémité de la péninsule de l'Athos un pentagone presque régulier; les cinq angles sont déterminés par la montagne d'Imbros, le pic de Samothrace, le mont Hélios de Thasos, le promontoire escarpé de l'Athos et l'ancien volcan de Lemnos.

Ce groupe avait été choisi par les Phéniciens comme la métropole de leurs établissements dans la mer Égée. Ils y attachaient une telle importance que, pour contribuer à sa protection, chaque île avait reçu une sorte de consécration et était dédiée à quelque grande divinité.

Les mines de Thasos méritaient sans doute une attention spéciale, et Lemnos possède l'avantage inappréciable dans une mer aussi dangereuse, d'avoir trois ports excellents, où les navires trouvent des mouillages sûrs et abrités contre tout vent.

CHAPITRE XIV.

Établissements continentaux.

Les établissements ou comptoirs des Phéniciens en terre ferme n'étaient pas moins nombreux.

Sur la côte d'Asie ils formaient une ligne continue depuis Issus jusqu'à Sinope, peut-être même jusqu'à l'embouchure du Phase.

En Europe ils semblent avoir été plus clair-semés, et l'on peut l'attribuer à l'insécurité que devait présenter au commerce, un pays déchiré pendant plusieurs siècles par les guerres civiles et l'anarchie.

Cependant, en suivant la côte d'Europe depuis le port Phœnicus en Messénie jusqu'à l'Hellespont, on rencontre de distance en distance des noms d'origine phénicienne.

CHAPITRE XV.

Exploitations de mines. — Samos.

Les historiens sont d'accord, pour attribuer aux Phéniciens la découverte et l'exploitation des principales

mines d'or et d'argent de l'ancienne Grèce et de la Thrace.

Celles dont il est le plus souvent fait mention ou dont il reste le plus de vestiges étaient situées dans les îles de *Samos*, *Siphnos* et *Thasos*, au mont *Pangée*, dans la presqu'île de l'*Athos* et à l'extrémité de l'Attique, près de *Laurium*.

Théophraste nous donne quelques détails intéressants sur le mode d'exploitation des mines d'argent de Samos. Il serait difficile à un auteur moderne de décrire mieux les travaux de nos ouvriers mineurs.

En parlant des Samiens, Hérodote affirme qu'ils construisirent trois des ouvrages les plus importants qu'il y eût dans toute la Grèce, savoir :

« Le plus grand temple qui existât de son temps. »

On voyait encore il y a peu d'années quelques ruines de ce temple fameux; elles ont été démolies par les Grecs, et les matériaux employés à la construction du clocher d'une église; une colonne isolée est tout ce qui reste aujourd'hui.

« Le môle, qui avait vingt orgyies de haut et au moins « deux stades de long. »

Une partie de ce môle subsiste, mais n'offre rien de remarquable.

« Un chemin souterrain, long de sept stades, ayant « huit pieds de haut et autant de large, et qui traverse

« de la base au sommet une montagne dont l'élévation
« est de cent cinquante orgyies.

« Parallèlement à ce tunnel, courait un autre canal « souterrain, ayant vingt coudées de haut sur trois pieds « de large, et qui conduisait vers la ville les eaux d'une « source abondante. »

Ce passage d'Hérodote n'est guère intelligible. L'auteur n'a pas vu les lieux dont il parle et les décrit d'après de vagues rapports, ou bien le texte a été altéré par les copistes.

On voit cependant qu'il s'agit de grandes excavations à proximité de la ville, et qu'une de ces excavations ou galeries formait un aqueduc souterrain.

Voici l'état actuel des lieux.

L'ancienne acropole de Samos existe dans son entier. C'est une enceinte de pierres énormes, superposées sans ciment. Du côté de la mer le rocher a été taillé presque à pic, de manière à former une défense naturelle. La construction de l'enceinte est très-ancienne et appartient à l'époque dite Cyclopéenne.

A l'est sont d'immenses excavations, que les habitants de l'île appellent *les carrières*. Ils disent que ces cavernes conduisent à un lac souterrain; que de là partent des galeries qui s'étendent à plusieurs lieues de distance et forment une espèce de labyrinthe où il est très-dangereux de s'aventurer.

Quand j'écoutais ces discours empreints de l'exagération qui caractérise presque tous les récits grecs, tant anciens que modernes, il me semblait entendre une paraphrase de la relation d'Asclépiodote rapportée par Sénèque.

Les immenses galeries, le lac souterrain, les périls de l'exploration, tout y était, et j'avoue que la dernière partie du récit produisit sur moi le plus d'effet.

Je n'avais pu me procurer ni torches ni flambeaux. A la lueur d'une petite chandelle, empruntée à l'autel voisin de la Panagia, je parvins jusqu'à l'entrée d'une galerie humide et glissante, qui descendait par une pente rapide dans l'intérieur de la montagne, et devait, disait-on, me conduire au bord du lac. L'expédition me parut trop hasardeuse, et je résignai les honneurs de l'exploration aux voyageurs mieux munis de moyens d'éclairage ou plus aventureux que moi.

Cependant, j'en vis assez pour m'assurer que ces excavations n'étaient point des carrières et que les grands blocs dont on a construit le mur d'enceinte de la forteresse n'en ont pas été extraits. Ils ont été détachés de la roche à ciel ouvert, comme ceux qui servirent à élever les pyramides de Memphis.

L'aqueduc est plus facile à explorer.

Près d'une chapelle Grecque, bâtie au pied de la col-

line qui porte l'acropole, une galerie souterraine vient aboutir au sol, et l'eau qu'elle décharge forme sur-le-champ un ruisseau assez considérable. Pour entrer dans la galerie, dont l'embouchure est obstruée par des blocs de rocher, il faut soulever une dalle du pavé de la chapelle, et l'on trouve au-dessous l'aqueduc en parfait état. Sa profondeur en maçonnerie m'a paru d'environ six à sept pieds, ce qui est bien différent des vingt coudées d'Hérodote. Mais j'étais près de l'embouchure, et Hérodote peut avoir parlé du point de la prise d'eau.

Quand j'ai demandé aux Samiotes d'où venait l'eau qui descendait par le canal, ils m'ont répondu que, d'après la tradition, il communique avec le lac souterrain qui est au fond des carrières.

Sa construction n'est pas à beaucoup près aussi ancienne que celle des murs de l'acropole; mais cependant elle porte toutes les marques d'une antiquité reculée, et peut très-bien remonter au temps de Polycrate.

Selon moi, c'est un canal d'écoulement, creusé longtemps après les travaux de mines, avec lesquels on dit qu'il communique, et construit dans le double but de démerger ces travaux pour en faciliter la reprise ou la continuation et d'amener de l'eau vers la partie de la ville qui était au pied de la forteresse.

C'est ainsi que, depuis plusieurs siècles, des *arènes*

ou canaux d'écoulement qui communiquent avec les anciens travaux des houillères situées auprès de Liége, servent à alimenter les fontaines de cette ville.

Quant aux excavations de l'acropole, voici mon opinion : si la galerie inclinée conduit effectivement à un lac souterrain, alors on ne saurait douter qu'elle ne soit le chemin creusé dans le roc dont parle Hérodote et qui traversait la montagne depuis sa base jusqu'à son sommet. J'ajouterai, que la destination de ce chemin fut évidemment de se mettre en communication avec les cavités inondées, et de fournir ainsi de l'eau à la citadelle en temps de siége.

Les excavations qui précèdent cette galerie peuvent avoir été des magasins, ou peut-être servaient-elles pendant la guerre à donner un abri aux habitants de la ville basse qui se réfugiaient dans l'acropole.

Ces grands ouvrages ne sont pas les seuls qui attes tent l'existence d'anciens travaux de mines dans l'île de Samos. Près de la route qui conduit à Vathi, on voit un courant d'eau sortant du rocher par une galerie creusée de main d'homme et qui se termine par des marches taillées dans l'intérieur de la montagne.

Hérodote, III, 60. = Sénèque, Questions naturelles, V, ch. 15. = Strabon, 636.

CHAPITRE XVI.

Siphnos.

L'île de *Siphnos*, dont les mines d'or et d'argent sont vantées par les historiens, conserve encore les vestiges de plusieurs anciennes exploitations. Les travaux par puits et galeries sont éboulés ou cachés par des éboulements partiels; mais les extractions à ciel ouvert demeurent très-reconnaissables et présentent des indices nombreux de plomb sulfuré argentifère.

Des mines d'or il n'apparaît aucune trace; elles descendaient probablement à de grandes profondeurs, comme semble l'indiquer le nom de *Trésor caché* que les Phéniciens donnèrent à cette île.

Les mines de Siphnos furent retrouvées et rouvertes par les Grecs. Le bénéfice qu'elles produisirent alors fut immense, mais de courte durée.

Hérodote, III, 57.

CHAPITRE XVII.

Thasos.

Fidèles au système symbolique, les Grecs ont attribué la découverte des mines de *Thasos*, soit à un héros du même nom, fils du dieu de la mer selon les uns, fils d'Agénor selon les autres, soit à Cadmus.

Mais, pour conserver les apparences de leur influence universelle, ils affirmaient en même temps qu'avant de s'appeler Thasos, l'île était connue sous le nom de *Chryses* (d'or ou dorée).

Ainsi une île de la Thrace aurait porté un nom hellénique, et ce nom eût été dérivé des mines d'or qui n'étaient pas encore découvertes.

Il pourrait cependant y avoir quelque chose de vrai dans cette relation. Les historiens grecs, peu versés en minéralogie, n'ont pas connu la différence entre les minerais d'alluvion ou de lavage et ceux en veines ou filons. L'or de lavage a été recueilli de tout temps et en tout pays, même par les peuplades les plus barbares; il sert encore maintenant d'objet de commerce et de moyen d'échange aux nègres de l'intérieur de l'Afrique.

Je n'ai pas le moindre doute qu'il s'en recueillait jadis

dans une multitude d'endroits tombés aujourd'hui en oubli. Mais quand la civilisation s'étendit, quand les arts et les sciences de l'Asie pénétrèrent en Europe, on ne se borna plus au lavage du sable des ruisseaux.

On remonta à la source de ces richesses, et l'on alla chercher dans l'intérieur des montagnes les veines métalliques, dont quelques parcelles entraînées par les eaux indiquaient le gisement.

Il est donc fort possible, probable même qu'avant l'arrivée des Phéniciens l'île qu'ils appelèrent *Thasos* fournissait déjà de l'or de lavage, et cette circonstance peut lui avoir fait donner par les habitants des pays voisins, un nom dont la signification correspondait au mot grec *chryses*.

Ceci servirait même à expliquer comment les Phéniciens vinrent s'établir dans une île située en dehors de la route du commerce, au fond du golfe le plus reculé et le plus dangereux de la mer Égée.

Attirés par la renommée de cette île, où l'on trouvait de l'or, ils vinrent l'explorer, et leurs connaissances dans l'art d'exploiter les mines leur firent découvrir les filons aurifères d'où provenait le minerai d'alluvion.

L'exploitation des mines de Thasos dut amener en-

suite la recherche et l'exploitation de celles du mont Pangée.

La distance de Thasos au continent est tout au plus d'une lieue et demie. Un îlot assez élevé, l'ancienne *Scapte* d'Hérodote, est situé au milieu du détroit, dont la plus grande profondeur n'excède pas quinze brasses.

Il ne fut pas difficile aux Phéniciens de reconnaître la similitude de formation entre les roches insulaires qui contenaient les filons d'or ou d'argent et les roches de la terre ferme. Nous voyons même dans Strabon que sur les rives du Strymon et jusqu'en Péonie, la terre contenait de l'or et qu'on en trouvait en labourant les champs.

Hérodote avait visité les mines de Thasos, et donne d'utiles renseignements sur leur ancienneté et leur importance. De son temps le produit annuel de la petite île de *Scapte* se montait à quatre-vingts talents d'or. Celui des mines exploitées à Thasos même était variable. Cependant le revenu moyen que les Thasiens retiraient de leurs propres mines et de celles du continent était de deux cents talents. Ainsi la contribution annuelle perçue sur le produit des mines du Pangée, de l'île de Scapte et de Thasos, s'élevait à deux cent quatre-vingts talents, ou environ deux millions deux cent mille francs.

Les Phéniciens fondèrent à Thasos une véritable co-

lonie. Ils y établirent une race nouvelle après en avoir expulsé les Thraces qui l'habitaient avant eux.

Quand les historiens grecs parlent des Thasiens, ils ne les revendiquent point comme appartenant à la race Hellénique et ne disent pas non plus qu'ils sont des Thraces.

Un épisode de la guerre des Mèdes prouve qu'ils n'avaient point oublié leur origine asiatique; non-seulement ils se soumirent à Mardonius sans coup férir, mais ils offrirent à Xerxès et à son armée un repas qui leur coûta quatre cents talents d'argent.

Hérodote, II, 44. = *Id.*, VI, 47. = Strabon, 331. = Hérodote, VI, 46. = Apollodore, II, 5, 9, 13. = Hérodote, VI, 44. = *Id.*, VII, 118.

CHAPITRE XVIII.

Mines d'or de la Thrace.

Il est difficile de dire avec certitude de quelle manière les Thasiens percevaient ce qu'Hérodote appelle *le produit des mines du continent.*

Nous voyons que ces mines furent découvertes par

Cadmus, c'est-à-dire par les Phéniciens; mais on ne nous dit pas s'ils les exploitaient eux-mêmes, et je serais porté à croire que non.

L'or en filons est souvent pénible à extraire à cause de la dureté des roches qui lui servent de gangue, et l'on peut en dire autant de l'argent.

Ces filons ont, en général, peu de puissance, ce qui augmente les difficultés de l'extraction à tel degré, que les gouvernements qui les font exploiter pour leur compte sont presque toujours obligés de recourir aux moyens les plus violents pour se procurer des ouvriers mineurs.

Diodore nous apprend la manière dont s'y prenaient les rois d'Égypte pour faire exploiter les mines d'or de l'Éthiopie; et de nos jours un voyageur français nous a initiés aux procédés adoptés par Méhémet-Ali, pour obtenir l'or de la Nubie.

Nous savons aussi par quelle méthode les Espagnols se procurèrent jadis les métaux précieux du Nouveau Monde.

Mais pour employer ces moyens acerbes il faut être le plus fort, et je doute que les Phéniciens fussent les plus forts en Thrace.

Les peuples de ce pays furent toujours renommés par

leur bravoure et leur amour de la liberté. Alexandre les vainquit sans pouvoir les subjuguer.

On ne peut donc supposer que les Thraces aient été contraints à exploiter les mines du Pangée pour compte des Phéniciens de Thasos ; et il semble non moins difficile d'admettre, qu'un peuple aussi jaloux de son indépendance et qui repoussa avec tant de vigueur les Athéniens quand ils voulurent s'établir à Amphipolis, qu'un tel peuple, dis-je, aurait permis aux Phéniciens de venir exploiter des mines dans le cœur de son pays.

Il est vrai que les Phéniciens possédaient plusieurs villes sur le continent, *Stryme, Galepsus*, *OEsime*. Mais ce devaient être des comptoirs pour le commerce avec les peuplades Thraces, qui se procuraient ainsi des denrées étrangères en échange des métaux précieux de leur pays.

Quand, après la guerre de Troie, le commerce de la Phénicie se détourna de la mer Égée, pour se diriger de préférence vers la Méditerranée et l'Atlantique, les Thasiens héritèrent du monopole exercé jadis par leur mère patrie ; c'est ainsi que j'explique le revenu qu'ils tiraient du continent. Hérodote établit une distinction entre ce revenu et le produit des mines ; c'était donc probablement une part dans les bénéfices du commerce que le gouvernement thasien se réservait.

En résumé, je crois pouvoir émettre les opinions suivantes:

Les mines du mont Pangée furent découvertes par les Phéniciens après leur établissement à Thasos; ils enseignèrent aux Thraces la manière de les exploiter;

Ils établirent des comptoirs, où les Thraces échangeaient l'or et l'argent contre d'autres denrées;

Cette branche de commerce était très-lucrative.

Diodore, III, 12. = Cailliaud, *Voyage à Méroé*. = Thucydide, I. 100. = Hérodote VII, 108. = Thucydide, IV, 107.

CHAPITRE XIX.

Acanthos.

Un ingénieur Autrichien au service de la Turquie découvrit, il y a quelques années, des vestiges d'anciens travaux de mines près de l'isthme qui joint le mont Athos au continent. Les filons, jadis exploités, contiennent du plomb sulfuré, très-riche en argent.

Le gisement de ces mines, dont je n'ai trouvé aucune mention dans les auteurs grecs, est à proximité de l'eu-

droit où fut jadis *Acanthos*. Il y aurait donc lieu à examiner si Acanthos ne fut pas une ville phénicienne.

Cette question n'est pas sans difficultés. D'une part, l'ancienne histoire de la Thrace et de la Macédoine ne nous est connue que très-imparfaitement; et d'un autre côté, la partie du VIIe livre de Strabon qui contenait la description de ce pays est malheureusement perdue. Cette lacune est d'autant plus regrettable que les extraits qui nous en ont été conservés par l'abréviateur de Strabon, font entrevoir combien ce savant géographe y avait rassemblé de renseignements sur les traditions, le commerce et les mines de la Macédoine, de la Thrace et des îles qui l'avoisinent.

J'essayerai cependant de présenter quelques considérations à ce sujet.

1° Le nom d'Acanthos semble indiquer une origine orientale. Il y avait deux autres villes de ce nom, l'une en Carie, près de Gnide, l'autre en Égypte, près de Memphis.

2° Dans le voisinage d'Acanthos, existait une ville d'*Héraclée*. Cette dénomination indique presque toujours un établissement phénicien.

3° Les Acanthiens montrèrent une grande sympathie pour la cause des Perses pendant la guerre Médique, et les aidèrent de tous leurs moyens. Xerxès leur donna de

11

grandes louanges, leur fit présent d'un habit à la façon des Mèdes et les appela ses amis.

4° Tous ceux qui s'occupent de la numismatique grecque ont dû remarquer les médailles d'Acanthos, qui représentent un Lion dévorant un Taureau. Ce symbole oriental ne se retrouve que sur des médailles de Tarsus et sur celles appelées ordinairement *incertaines de Cilicie*, dont les inscriptions en caractères phéniciens accusent suffisamment l'origine.

Si l'on demandait pourquoi les Acanthiens adoptèrent cet emblème, je répondrais que je l'ignore; mais le fait existe, et il prouve une étroite liaison entre Acanthos et les pays dont les médailles portent la même effigie.

5° Les Pélasges de Lemnos, expulsés par Miltiade, allèrent s'établir aux environs d'Acanthos et sur le mont Athos.

De tous ces faits je crois pouvoir inférer qu'Acanthos était un comptoir ou établissement phénicien, qui avait pour but le monopole du produit des mines exploitées dans son voisinage.

Strabon, 329 et suiv. = Pline, V, ch. 8, = Strabon, 809. = Pline, V, 32. = *Id.*, IV, 10. = Hérodote, VII, 116. = Mionnet, vol. 1, p. 460, n°s 83 et suiv. = *Id.*, vol. III, p. 625 et 667. = Hérodote, IV, 140. = Thucydide, IV, 109.

CHAPITRE XX.

Laurium.

La découverte des mines d'argent de l'Attique est enveloppée d'une profonde obscurité.

Xénophon nous apprend qu'elles étaient exploitées *de temps immémorial*, ce qui veut dire qu'on n'en connaissait pas l'inventeur : donc cet inventeur ne fut pas un Grec ; car sa renommée eût été dans toutes les bouches, et les Athéniens eussent comblé d'honneurs la mémoire de celui auquel leur république devait une branche importante de ses revenus.

Loin de là, Xénophon ajoute que de son temps, personne ne songeait même à s'enquérir depuis quand ces mines étaient exploitées.

Le minerai d'argent de Laurium est combiné avec le plomb, et Pline mentionne la litharge de l'Attique comme étant d'une qualité supérieure.

Les mines de Laurium étaient protégées au midi par la forteresse d'*Anaphlystos*, dont le port, qui s'appelle aujourd'hui *port Saint-Nicolas*, offre encore maintenant un abord facile et un bon ancrage. L'île d'Éleusa l'abrite contre les raffales de l'ouest, si dangereuses dans ces parages. Les vestiges des anciens travaux sont à très-peu de distance du port.

Ce nom d'Anaphlystos, qui dérive de la même racine sémitique qu'*Anaphe*, indique l'origine phénicienne de cette ville. *Eleusa* ou *Elisa* est également une dénomination Syrienne qui désigne les îles de l'Archipel.

Les médailles d'Anaphlystos représentent un Sphinx; or, les médailles de la Hellade n'offrent jamais ce symbole oriental, qui se trouve sur celles de plusieurs villes ou colonies phéniciennes, telles que Chios, Asta, Illibéris, Osca et Urso en Bétique, Castulo dans la Tarragonaise, Gabala en Syrie, etc.

A quatre lieues à l'est de la rade d'Anaphlystos s'élève l'île de Céa, où les Phéniciens avaient un grand établissement commercial, qui était placé relativement aux mines de Laurium comme celui de Thasos pour les mines du mont Pangée.

Céa était probablement le chef-lieu des Phéniciens dans le midi de la mer Égée; le nom de *Cartha* (cité), que portait sa ville principale, indique une espèce d'égalité avec les grandes colonies phéniciennes en Afrique et en Espagne.

Je ne terminerai point ces recherches sur les mines phéniciennes de l'ancienne Grèce sans faire observer que, dans les temps moins reculés, elles exercèrent à deux reprises une influence décisive sur le sort de la Hellade.

Quand la guerre des Mèdes était sur le point d'éclater, il y avait dans le trésor d'Athènes des sommes considérables provenant des mines de Laurium, et il était question de les distribuer, par tête, aux citoyens qui avaient atteint l'âge viril. Thémistocle persuada aux Athéniens de renoncer à cette distribution et d'employer cet argent à construire deux cents vaisseaux armés; Hérodote affirme que cette mesure fut le salut de la Grèce.

Les cent quatre-vingts vaisseaux athéniens qui combattirent à Salamine avaient été construits avec le produit des mines de Laurium; sans eux toute résistance eût été impossible et la Grèce était subjuguée par Xerxès.

Environ cent vingt ans plus tard, Philippe de Macédoine recommença l'exploitation des mines d'or de Crénidès, situées dans le mont Pangée, et poussa les travaux avec une telle activité que ces mines, qui avant lui étaient de peu de rapport ou presque oubliées, lui donnèrent bientôt un revenu annuel de mille talents.

On sait de quelle manière Philippe sut employer ces richesses, et comment ce fut l'or tout autant que le fer qui gagna la bataille de Chéronée.

Xénophon, revenus de l'Attique, ch. IV, 2. = Thucydide, VI, 91. = Pline, XXXIII, ch. 6. = Xénophon, *ib.*, ch. 4. 43. = Mionnet, suppl., t. III, p. 504. = Hérodote, VII, 144. = Diodore, XVI, 8, 6.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE V.

ATHÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

Ogygès.

L'histoire ancienne de l'Attique est riche d'enseignements. Dans un cadre étroit elle présente une foule d'épisodes, propres à nous éclairer sur l'état des mœurs et de la civilisation, pendant les temps primitifs de la Grèce.

Le nom d'Ogygès nous a été conservé, comme celui

du chef de la plus ancienne colonie qui soit venue s'établir dans l'Attique.

Son arrivée remonte, dit-on, à dix-huit siècles avant notre ère. Mais je ferai observer encore une fois que ces supputations chronologiques pèchent par leur base, puisque nous ignorons ce qu'à cette époque les peuples de la Grèce et de l'Asie entendaient par *une année*.

Que le temps d'Ogygès fut très-reculé, nous en trouvons la preuve dans l'expression de *temps ogygiens*, qui signifiait chez les Grecs l'époque de leurs plus anciennes traditions, comme nous disons aujourd'hui *les temps bibliques*. Ils disaient même, en parlant des habitants de l'Égypte sous les premières dynasties des Pharaons, les *Égyptiens ogygiens*.

Laissons les dissertations chronologiques, qui trop souvent ne reposent sur rien. L'époque d'Ogygès représentait pour les Grecs un temps très-éloigné, très-antérieur à leurs documents historiques, et il semble que cela peut nous suffire.

Le nom d'Ogygès paraît être d'origine sémitique et dériver d'*Og*, ancien mot qui désignait l'Océan; de sorte que le mot *Ogygès* pourrait avoir eu primitivement la même signification que celui de *Pelasgus*.

Si nous considérons Ogygès non pas comme un individu, mais comme la personnification, le symbole d'une

ancienne invasion, dont les habitants de la Grèce conservaient le souvenir, nous verrons disparaître l'obscurité et les contradictions que présente la légende de ce personnage.

Ogygès pouvait alors être roi dans l'Attique et dans la Béotie; il pouvait fonder Éleusis et Thèbes, car les emplacements de ces deux villes, dont l'une est située au fond d'une vaste rade munie d'un bon ancrage, tandis que l'autre présente une forteresse naturelle, devaient convenir à des étrangers venus d'au delà des mers et qui s'établissaient par force dans le pays.

Hérodote pouvait alors affirmer qu'avant l'arrivée de Cécrops l'Attique était déjà habitée par des Pélasges; et quand il ajoute que c'étaient des *Cranaens*, Hérodote nous donne un nom de clan ou de tribu, par lequel les Ogygiens établis à Éleusis se distinguaient de ceux établis en Béotie, qui s'appelaient *Aoniens*.

Au reste, les Cranaens n'étaient pas les seuls habitants de l'Attique.

Il s'y trouvait encore une population indigène nommée *Actéens*, dont j'aurai bientôt l'occasion de m'occuper.

La légende d'Ogygès, comme celle de Deucalion, nous parle d'un déluge; mais cette fois la calamité est

locale et se borne à la Béotie, dont une partie aurait été inondée par un débordement du lac Copaïs.

En retrouvant encore ici la tradition d'un déluge accolée à celle d'une invasion, je ne puis qu'être affermi dans l'opinion que j'ai déjà émise sur la signification de ces sortes de légendes.

Volney, *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, ch. X. = Bochart, 638. = Eusèbe, p. 263. = Pausanias, IX, 5. = Hérodote, VIII, 4. = Raoul-Rochette, I, p. 193.

CHAPITRE II.

Cécrops.

Après Ogygès, l'histoire de l'Attique retombe dans une profonde obscurité jusqu'au règne de Cécrops.

Celui-ci arrive par mer, épouse Agraule, fille d'Actus ou Actéus, prince du pays, et fonde un nouveau royaume.

Il était assez généralement admis que la colonie amenée par Cécrops se composait de Phéniciens; mais M. Raoul-Rochette est d'un autre avis. Il pense qu'ils

étaient plutôt des Hycksos ou Pasteurs venant d'Égypte, et plusieurs circonstances locales viennent appuyer son opinion.

Ils ne s'établirent point près de la côte, comme faisaient toujours les Phéniciens. Au lieu de se fortifier dans la presqu'île qui s'avance entre les ports du Pirée et de Munychie, position qui eût été si éminemment conforme aux habitudes phéniciennes, ils placèrent leur principal établissement à deux lieues dans l'intérieur des terres. Cécrops ne bâtit pas même une bourgade au Pirée, et ce beau port resta non-seulement inutile, mais presque ignoré jusqu'au temps de Thémistocle. Cécrops et ses successeurs s'occupèrent si peu de marine que Thésée dut faire équiper à Trézène une partie de la flotte qu'il conduisit en Crète.

Tout cela n'a nullement l'air phénicien et s'appliquerait bien mieux à une colonie de pasteurs ou d'agriculteurs.

Philochorus nous dit qu'avant l'arrivée de Cécrops les Béotiens et les Cariens ravageaient l'Attique, dont ils emmenaient les habitants en esclavage.

Mais la Béotie limitrophe de l'Attique était occupée par les Ogygiens Aoniens, comme l'Attique limitrophe de la Béotie appartenait aux Ogygiens Cranaens.

Descendant de la même souche, étrangères toutes

deux sur la terre d'Europe, ces colonies ne cherchaient certainement pas à s'entre-détruire en se vendant réciproquement en esclavage.

Et quant aux Cariens, comment supposer qu'ils fussent allés à la chasse aux esclaves sur des terres habitées par des Phéniciens. Ils venaient peut-être en acheter à Éleusis, le grand port de mer des Ogygiens.

Les ravages dont parle Philochorus s'exerçaient probablement sur la partie de l'Attique encore habitée par les peuplades indigènes ou actéennes, qui étaient en proie aux incursions des Ogygiens par terre et des Cariens par mer.

L'arrivée de Cécrops mit fin à ces ravages. Au lieu de faire cause commune avec les Cranaens, il épousa une fille d'Actéus, c'est-à-dire qu'il fit alliance avec les Actéens, avec la race vaincue et opprimée.

Avant lui les indigènes vivaient dispersés et ne pouvaient se défendre mutuellement. Cécrops fit le dénombrement de la population et la répartit en douze districts, dont Philochorus a donné les noms, savoir : *Cécropia*, *Tétrapolis*, *Épacria*, *Decelea*, *Éleusis*, *Aphidna*, *Thoricos*, *Brauron*, *Cytheros*, *Sphettos*, *Cephissia* et *Phaleros*.

Cette nomenclature, tout ancienne qu'elle soit, pré-

sente cependant des marques évidentes d'interpolations et de changements opérés depuis Cécrops.

Par exemple : le district de Tétrapolis se composait de quatre bourgades fondées sous le règne d'Érechtée; Plutarque mentionne le district de Thymétades, où Thésée fit construire une partie de sa flotte, et ce nom ne se trouve point dans la liste de Philochorus; enfin Éleusis, la grande ville Cranaënne, qui était encore indépendante au temps d'Érechtée, ne pouvait pas être un bourg cécropien.

Chaque district contenait sans doute un ou même plusieurs postes fortifiés, pour servir de défense et de lieu de refuge; car sinon la nouvelle organisation n'aurait guère protégé la population des campagnes contre les incursions ennemies.

Ces districts avaient leurs administrations séparées, comme nous le verrons dans l'histoire de Thésée. L'Attique de Cécrops formait donc une confédération de douze petits États avec un roi pour chef supérieur. On reconnaît ici le système oriental.

Apollodore, III, 14, 1, 2. = Marbres d'Arundel, l. I. = Raoul-Rochette, I, 114. = Raoul-Rochette, I, 118. = Pausanias, I, 1, 2, = Plutarque, Thésée, 17. = Philochorus, fr. 11. = Strabon, p. 183. = Plutarque, Thésée, 17.

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

Plusieurs historiens attribuent à Cécrops l'institution du mariage. Cela ne peut se prendre dans un sens absolu; car sinon comment pourrait-on dire qu'Actéus avait une fille. On se mariait certainement en Attique avant Cécrops; mais il consacra peut-être cette union par des cérémonies nouvelles.

Des écrivains modernes ont émis l'opinion que Cécrops abolit la polygamie, et qu'il faut entendre dans ce sens son institution du mariage; mais cela me semble peu probable. Que Cécrops fût venu d'Égypte, de Phénicie ou d'Arabie, la polygamie existait dans tous ces pays, et longtemps après lui les Grecs étaient encore polygames.

La monogamie vient des pays du nord, où il naît plus d'hommes que de femmes. Elle fut sans doute introduite en Grèce par les tribus Helléniques.

Cécrops est représenté par Apollodore comme moitié homme, moitié serpent. C'est une allusion évidente à l'ophiolatrie.

Apollodore dit aussi que, sous le règne de Cécrops, les dieux habitèrent les villes de l'Attique et s'y firent

rendre les honneurs divins. La nouvelle colonie introduisit un nouveau culte, et les sauvages Actéens apprirent à adorer des divinités qui jusqu'alors leur étaient inconnues.

De Cécrops et d'Agraule naquit un fils nommé Érysichton, qui mourut avant son père et fut enterré à Prasies. Les Athéniens disaient qu'il était allé chercher à Délos une statue de *Lucine* et qu'il mourut au retour, pendant la traversée de Délos à Athènes.

Ce voyage à Délos pour y chercher une statue, quand Délos était encore un rocher désert où il n'y avait ni temples ni statues, et la mort subite d'Erysichton sont des détails qui semblent inventés après coup, pour déguiser quelque fait que les Athéniens désiraient cacher.

Je croirais plutôt qu'Erysichton fut blessé mortellement dans une expédition de pillage ou de piraterie, et que ses compagnons rapportèrent son corps en Attique, pour lui rendre les honneurs funèbres.

Quelle que fût d'ailleurs la cause de ce décès prématuré, il eut une grande influence sur le sort de l'Attique. Si la colonie de Cécrops n'avait pas été privée de chef à la mort de son fondateur, il est probable que l'Attique eût échappé à de grands désastres.

Pausanias, I, 26, = *Id.*, I, 18, 5 = *Id.*, I, 31, 2. = Apollodore, III, 14, 2, 1.

CHAPITRE IV.

Cranaüs, Amphictyon et Érichtonius.

Après la mort de Cécrops un indigène nommé Cranaüs lui succéda. Il y eut donc réaction des Cranaens contre les Cécropiens. La colonie égyptienne perdit la suprématie, et celle d'Ogygès revint au pouvoir.

Ce changement ne s'opéra point sans des troubles, peut-être même sans une guerre civile. Il dut en résulter un affaiblissement de la puissance des colonies pélasges, tandis que les tribus helléniques, désignées par l'éponyme d'Amphictyon, s'avançaient vers l'Attique, comme nous l'avons vu en parlant des Deucalionides.

Cranaüs donna sa fille en mariage à Amphictyon; en d'autres termes, les Cranaens firent alliance avec les conquérants du Nord.

Amphictyon détrôna son beau-père et régna en sa place pendant douze ans. Il fut détrôné à son tour et chassé de l'Attique par Érichtonius. Ainsi les Cranaens, qui avaient prévalu sur les Cécropiens, furent subjugués eux-mêmes par les Hellènes, qui restèrent maîtres de l'Attique pendant plusieurs années. Alors un soulèvement général eut lieu; les peuples conquis se réunirent

pour secouer le joug, et un chef pélasge, nommé Érichtonius, devint roi de l'Attique.

J'ai déjà fait observer, à l'occasion de Typhée, que les anciens Grecs s'appliquaient à cacher l'histoire de leurs revers sous des formes allégoriques peu intelligibles. Cette remarque est applicable à la légende d'Amphictyon et d'Érichtonius.

Les Athéniens étaient fiers de la noblesse de leur origine, et se vantaient, dit Hérodote, de n'avoir jamais été subjugués par des étrangers; mais le règne d'Amphictyon détruisait cette prétention.

Ne pouvant passer Amphictyon entièrement sous silence et voulant cependant donner le change sur cette partie de leur histoire, ils imaginèrent une légende dans laquelle ils firent entrer les dieux et les hommes, Amphictyon et Érichtonius.

Voici comment Apollodore raconte ces événements :

« Minerve ayant besoin d'armes en demande à Vul-« cain.

« Celui-ci veut faire violence à la déesse.

« Minerve se défend et le repousse.

« Des efforts de Vulcain naît cependant un fils nommé « Érichtonius.

« Minerve adopte cet enfant, et, voulant le rendre « semblable aux immortels, elle l'élève à l'insu des au-

« tres dieux, et l'enferme dans un panier qu'elle confie « à la garde de Pandrose, fille de Cécrops, avec défense « de l'ouvrir.

« Les sœurs de Pandrose, cédant à leur curiosité, « désobéissent à la déesse, et trouvent dans le panier un « enfant entouré d'un serpent.

« Le serpent les tue.

« L'éducation d'Érichtonius est continuée dans le « temple de Minerve par la déesse elle-même.

« Devenu homme fait, Érichtonius chasse Am- « phictyon, monte sur le trône à sa place et con- « sacre une statue à Minerve dans l'enceinte de la cita- « delle.

Pour compléter ce récit, Pausanias dit qu'au-dessus du Céramique il y avait un temple de Vulcain dans lequel était placée une statue de Minerve; il ajoute que cette circonstance ne l'étonne pas, quand il se rappelle ce qu'on raconte sur la naissance d'Érichtonius.

L'obscurité de ce mythe résulte du double rôle qu'y jouent les divinités; elles y représentent et leur propre culte et leurs adorateurs.

Ainsi Minerve (Athina) est en même temps le symbole de la déesse égyptienne Neitha et de la colonie amenée d'Égypte par Cécrops.

Vulcain (Éphestos) représente à la fois le culte de Baal Melek, dieu du feu, chef des Cabires, et les colons phéniciens dont il était protecteur.

Considérée sous ce point de vue, la légende devient facile à interpréter.

Pausanias, I, 2, 6. = Apollodore, I, 7, 3, 1. = *Id.*, III, 14, 6, 1. = M. d'Arundel, I. 5. = Apollodore, III, 14, 6, 2. = Pausanias, I, 2, 6. = Hérodote, I, 56. = *Id.*, VII, 161. = Apollodore, III, 14, 6, 3. = Pausanias, I, 14, 6.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. — Victoire d'Érichtonius sur Amphictyon.

Les conquérants du Nord adoraient d'autres divinités que les colons venus de Phénicie ou d'Égypte. Le culte des anciens dieux de l'Attique dut en souffrir pendant que l'oppression pesait sur la race conquise.

La colonie Cécropienne, représentée par sa déesse tutélaire, s'adresse donc aux colons Ogygiens, représentés par leur dieu Éphestos, et demande du secours contre l'ennemi commun.

Ainsi Minerve vient demander des armes à Vulcain.

Mais Vulcain veut lui faire violence, c'est-à-dire que

les Ogygiens demandent pour prix de leur concours que le culte d'Éphestos remplace celui d'Athina.

Résistance de Minerve, ou refus des Cécropiens.

Cependant on parvient à s'entendre, et une alliance secrète unit les intérêts des deux colonies pélasges.

C'est l'enfant mystérieux couché avec un serpent dans le panier sacré et adopté par Minerve, malgré certaines circonstances qui auraient dû le lui faire prendre en horreur.

Ce panier sacré, ou la conspiration dont il est le symbole, est confié aux filles de Cécrops qui habitaient l'acropole, c'est-à-dire aux prêtresses de la déesse. Quelques-unes deviennent suspectes de trahison; on les punit de mort.

Malgré cet incident, la conspiration contre l'étranger continue à s'étendre et assume un caractère religieux; ainsi Érichtonius est élevé dans le temple de Minerve par la déesse elle-même.

Enfin la catastrophe éclate. L'étranger est chassé de l'Attique, dont Érichtonius devient roi.

L'origine de ce personnage est incertaine. Les mythographes en font tantôt un fils de Vulcain et de Minerve,

tantôt de Vulcain et d'Atthis, fille de Cranaüs, tantôt de Vulcain et de la Terre.

Dans chacun de ces mythes figure en première ligne le dieu du feu, symbole de l'Orient. Les femmes sont ou Minerve Athina, qui représente la colonie Cécropienne, ou Atthis, fille de Cranaüs, c'est-à-dire la colonie Ogygienne, ou la terre, type mythique de la race indigène. C'est toujours la même légende sous trois formes différentes.

Quelques écrivains sont d'opinion qu'Érichtonius était fils naturel de Pandrose. Cela semble d'autant plus probable que Pandrose avait un temple sur l'acropole et qu'on lui rendait des honneurs divins.

Ainsi Érichtonius, vainqueur d'Amphictyon et petit-fils de Cécrops, aurait régné sur l'Attique non-seulement par droit de conquête, mais aussi par droit de naissance; car on sait que les anciens n'étaient pas très-scrupuleux sur l'article de la légitimité.

Érichtonius fut enterré dans le temple de Minerve, dernière marque de faveur de la déesse.

Apollodore, III, 14, 6, 2. = Pausanias, I, 2, 6. = Clavier, I, 48. = Pausanias, I, 27, 2. = *Id.*, IX. 35, 2. = Apollodore, III, 14, 7, 1.

CHAPITRE VI.

Pandion. — Guerre avec les Thébains.

Pandion, fils d'Érichtonius, lui succéda. Il eut une guerre avec Labdacus, roi de Thèbes, au sujet des frontières de leurs États.

Ces querelles de frontières se renouvelèrent ensuite fréquemment entre la Béotie et l'Attique. Les recherches d'Ot. Müller prouvent que les Béotiens ont possédé plusieurs cantons de l'Attique, au midi de la chaîne du Cithéron, tels que Melœna, Oënoé, Éleuthera, Panakton, Oropos, qui leur furent enlevés successivement par les Athéniens.

Je vais essayer de remonter à la source de ces dissensions.

Nous voyons dans les marbres d'Arundel que pendant le règne d'Amphictyon, Cadmus arriva de Phénicie et s'établit en Béotie.

On a longuement disserté sur l'histoire de Cadmus sans parvenir à l'éclaircir, parce qu'on a toujours considéré le mot de *Cadmus* comme un nom propre, tandis que c'était un titre.

En effet, *cadm* est un mot sémitique, qui signifie encore aujourd'hui *chef*, *prince* ou *vieillard*. C'est le synonyme de *géron* en grec, de *senior* en latin, de *seigneur* en français.

Apollodore, III, 14, 8, 2. = Orchomenos, ch. XX.

CHAPITRE VII.

Origine du mythe de Cadmus.

Cadmus a donc pu venir soit d'Égypte, soit de Phénicie; faire le tour de l'Europe; établir des colonies à Rhodes, à Calliste, à Thasos; séjourner en Thrace; aller à Delphes, et finir par s'établir dans la Béotie. Il a pu introduire chez les Grecs l'écriture, l'art de tailler les pierres et celui d'exploiter les métaux.

Il s'agit de plusieurs chefs qui tous portaient le titre de *cadm*, et les habitudes de l'Orient expliquent pourquoi leurs véritables noms sont restés inconnus.

Les Orientaux s'inquiètent fort peu du nom d'un fonctionnaire ni même de celui d'un souverain. Chez eux le rang fait tout, car il donne la mesure du pouvoir.

Dans mes voyages en Asie Mineure, il m'est arrivé

vingt fois qu'un gouverneur de province ou un commandant de ville m'ait demandé quel titre portait mon souverain. Quand je répondais que les Belges étaient gouvernés par un Roi (Kraal), on s'inclinait en disant que la Belgique devait donc être un grand pays; mais jamais personne ne s'est enquis du nom de ce Roi.

Voilà pourquoi les souverains de l'Orient ont toujours tant recherché les titres de Grand Roi, de Roi des Rois.

Ainsi, quand les anciens auteurs asiatiques, auxquels les historiens grecs doivent leurs traditions sur ces temps reculés, disaient que Cadmus avait fait tel voyage, fondé telle colonie, cela voulait dire qu'il ne s'agissait point d'une entreprise tentée par un ramas d'aventuriers ou par des gens sans aveu. Loin de là, l'expédition avait été dirigée par un Cadm, un chef légal, qui lui donnait un caractère légal partout où elle s'établissait.

Le Cadmus phénicien qui s'établit en Béotie eut le bonheur de fonder une colonie dont la gloire balança celle de Sparte ou d'Athènes. Il fallait donc en faire un héros du premier ordre, et les mythologues lui fabriquèrent une généalogie qui le faisait beau-frère de Jupiter, lui attribuant d'ailleurs les hauts faits des autres chefs qui avaient porté le même titre.

Eusèbe, vol. II, p. 3. = Conon, fr. 37. = Hérodote, IV, 147. = Diodore, V, 58, 2. = Pline, VII, 56. = Apollodore, III, 4, 1, 1.

CHAPITRE VIII.

Querelles de frontières entre l'Attique et la Béotie.

Ce Cadmus thébain trouva la Béotie occupée par deux nations, les Hyantes et les Aoniens. Il subjugua ou expulsa les premiers, et reçut à composition les Aoniens, qui furent incorporés dans sa colonie. Voici le motif de cette mesure.

Nous avons vu plus haut que le nom d'*Aoniens* correspondait en Béotie à celui de *Cranaens* dans l'Attique, et que tous deux s'appliquaient à des fractions de l'ancienne colonie Ogygienne.

Or, l'arrivée de Cadmus en Béotie était contemporaine du règne d'Amphictyon dans l'Attique.

Les Aoniens devaient donc s'empresser de se réunir à la nouvelle colonie pélasge, afin d'échapper au joug qui pesait sur leurs voisins, et leur accession augmentait d'autant les forces de Cadmus, pour résister à une invasion des Hellènes.

Mais aussi, en vertu de cette réunion, les droits des Aoniens sur des enclaves ou des villages au midi de la chaîne du Cithéron, furent dévolus aux rois de Thèbes, successeurs de Cadmus, et il en résulta plus tard des

querelles avec l'Attique pour le règlement des frontières.

Pausanias, IX, 5, 1. = *Id.*, X, 35, 5. = Marbres d'Arundel, § 7.

CHAPITRE IX.

Alliance de Pandion avec les Thraces. — Culte de Bacchus.

La guerre entre Pandion et Labdacus présente un fait digne de remarque, savoir l'alliance de Pandion avec Térée, roi des Thraces de la Phocide.

Aidé par ce peuple belliqueux, Pandion fut vainqueur de Labdacus, et pour s'unir plus étroitement à Térée, il lui donna sa fille Philomèle en mariage. Nous verrons plus loin comment des événements imprévus déjouèrent cette politique.

Apollodore affirme que le culte de Bacchus fut introduit en Attique sous le règne de Pandion. Cette circonstance prouve les relations intimes qui subsistaient alors entre l'Attique et la Thrace, dont les habitants étaient depuis longtemps adorateurs de Bacchus.

D'ailleurs le surnom grec de *Dionysos,* dieu de Nysa, donné à Bacchus, s'appliquait, me semble-t-il, à la ville Thrace de Nysa, qui était consacrée au culte de ce dieu.

Longtemps après, quand les tribus Thraces étaient expulsées de la Béotie et de la Phocide, les Athéniens rougirent d'avoir reçu d'un peuple barbare, le culte d'une des divinités qui leur étaient le plus chères.

Afin d'expliquer ce fâcheux nom de Dionysos, ils allèrent chercher des villes de Nysa dans l'Arabie et dans l'Inde, pays avec lesquels les Athéniens de Pandion avaient autant de relations qu'avec la Corée ou le Japon.

L'usage du vin et les excès qui peuvent en résulter étaient connus à Athènes bien avant Pandion, car une loi d'Amphictyon ordonnait aux Athéniens de boire leur vin trempé.

Pandion laissa deux fils jumeaux, qui se partagèrent sa succession. Érechtée eut la royauté; Butès reçut la grande prêtrise héréditaire de Minerve et de Neptune. C'est l'arrangement entre Moïse et Aaron.

Apollodore, III, 14, 8. = Apollodore, ibid. = *Id.*, III, 14, 7. = Müller, Orchomenos, ch. VII. = Philochorus, fr. 18. = Apollodore, III, 15, 1.

CHAPITRE X.

Érechtée. — Guerre d'Éleusis.

Pendant le règne d'Érechtée éclata la guerre d'Éleusis, où les Thraces jouèrent un grand rôle. Les causes de cette guerre ne sont pas indiquées par les historiens; mais il ne semble pas difficile de les découvrir.

On a vu qu'Éleusis avait été fondée par Ogygès longtemps avant l'arrivée de la colonie de Cécrops. C'était l'antique capitale, la résidence des anciennes divinités, et le territoire d'Éleusis formait un État indépendant et distinct du reste de l'Attique.

On conçoit qu'Érechtée ait cherché à s'en emparer, pour compenser la perte que le pouvoir royal avait essuyée, par sa séparation d'avec la grande prêtrise. Peut-être aussi son frère, le nouveau grand prêtre, était-il jaloux d'un culte qui prétendait l'emporter en ancienneté sur celui dont Butès était devenu le pontife.

Les Éleusiniens, inférieurs en force, appelèrent les Thraces à leur aide, et ceux-ci, qui avaient naguère secouru l'Attique contre la Béotie, devinrent maintenant les alliés d'Éleusis contre l'Attique.

Pausanias, I, 38, 1. = *V*. Prométhée et les Euménides, *passim*.

CHAPITRE XI.

Les Thraces. — Térée et Philomèle.

Ce revirement de politique peut avoir eu différents motifs. Je citerai en première ligne la funeste aventure de Philomèle et de Progné, aventure que je ne regarde point comme une fable. Une tradition racontée en détail par tous les mythographes et confirmée par le témoignage de Thucydide doit avoir un fondement réel.

D'ailleurs le mariage d'une des filles de Pandion avec Térée, la passion effrénée de celui-ci pour sa belle-sœur, les violences qu'il commet sur sa personne, la vengeance des deux sœurs, qui massacrent le fils de Térée, la rage du père, qui les poursuit la hache à la main, toute cette narration n'a rien qui ne soit conforme aux mœurs de l'époque.

Mais aussi la catastrophe était de nature à changer en haine les relations amicales de l'Attique avec la Thrace. C'est ainsi que les malheurs de la reine Mathilde ont détruit l'intimité qui régnait jadis entre l'Angleterre et le Danemark.

L'intervention des Thraces semble aussi avoir eu des

motifs religieux. J'examinerai ce point en parlant du traité de paix qui mit fin aux hostilités.

Thucydide, II, 29, 3.

CHAPITRE XII.

Fin de la guerre. — Partage d'Éleusis.

La durée de cette guerre nous est inconnue, et les événements qui la signalèrent nous sont racontés avec des variantes.

D'après Apollodore on aurait livré une bataille décisive, où Érechtée tua Eumolpe, roi des Thraces. Erechtée périt ensuite par la colère de Neptune, dont Eumolpe était le fils.

Pausanias commence par dire qu'Érechtée gagna une bataille contre les Éleusiniens, et tua de sa propre main Immaradus, leur chef, qui était fils d'Eumolpe. Ailleurs il raconte qu'Érechtée et Immaradus périrent tous deux dans le même combat.

Il semble évident qu'Apollodore a confondu Eumolpe avec Immaradus, son fils. Les deux versions de Pausa-

nias peuvent aussi se concilier; car Erechtée, vainqueur d'Immaradus, a peut-être péri dans la même bataille.

Le traité qui termina cette guerre est un document fort curieux. Il prouve l'ancienneté de la doctrine, en vertu de laquelle les plus forts s'arrangent ensemble aux dépens du plus faible, même après être venus à son secours.

Les deux rois se partagèrent Éleusis. Celui de l'Attique s'empara du pouvoir civil, sur les personnes et les biens. Eumolpe, en se réservant les fonctions héréditaires de grand hiérophante et la surintendance des initiations, garda pour lui et ses descendants la suprématie religieuse.

Apollodore, III, 15, 4, 10. = *Id.*, 5, 1. = Pausanias, I, 5, 2. = Pausanias, I, 38, 3. = *Id.*. I, 38, 3.

CHAPITRE XIII.

Sacerdoce des Eumolpides.

Cet arrangement n'est pas aussi singulier qu'on pourrait le croire.

Les mystères d'Éleusis avaient été fondés par Orphée.

C'est-à-dire qu'ils étaient d'origine thrace, et l'intervention d'Eumolpe dans les affaires des Éleusiniens, ses coreligionnaires, reposait à peu près sur les mêmes principes que celle du gouvernement russe en faveur des Grecs de la Turquie.

Il faut aussi observer qu'Eumolpe revendiquait des droits sur l'Attique, du chef d'Orithye, sa grand'mère. Mais sa généalogie, que nous donne Apollodore, est tellement embrouillée que pour la rendre intelligible il faut adopter l'explication de Clavier, qui pense qu'il y eut deux Orithyes.

Quoi qu'il en soit, la transaction consentie par Eumolpe, qui échangeait ses prétentions sur l'Attique pour la grande prêtrise héréditaire d'Éleusis, était de même nature que celle qui venait d'avoir lieu entre Butès et Érechtée.

Il était sans doute avantageux aux Thraces de posséder en Attique l'influence d'un sacerdoce qui se prétendait supérieur à ceux de Minerve et de Neptune. Mais aussi le souverain de l'Attique ne devait pas regretter de maintenir un pouvoir religieux, capable de tenir en échec Butès et ses descendants.

Chose remarquable, les Eumolpides se perpétuèrent pendant douze siècles, et mille ans après Érechtée on vit les Athéniens recourir à ces prêtres de

race étrangère, pour dévouer Alcibiade aux dieux infernaux.

Diodore, V, 64, 4. = *Id.*, 77. 3. = Apollodore, III, 15. = Clavier, I, p. 155. = Diodore, XIII, 69, 2. = Istrus, pr. 21.

CHAPITRE XIV.

Cécrops II. — Querelle pour la succession d'Érechtée.

Cécrops II, fils aîné d'Érechtée, lui succéda, mais non sans opposition de la part de ses frères, Pandarus, Métion, Orneus et Alcon.

Voici ce que Pausanias raconte à ce sujet :

« Érechtée laissa plusieurs fils, qui se disputèrent sa « succession. Ils choisirent pour arbitre leur beau-frère « Xuthus, qui, ayant été expulsé de Thessalie à la mort « de son père Hellen, s'était réfugié en Attique, où il « épousa Créuse, fille d'Érechtée, et devint père d'Ion et « d'Achæus.

« L'arbitre donna gain de cause à Cécrops, et les au- « tres frères, indignés de cette décision, chassèrent « Xuthus de l'Attique. »

Ce récit est tout à fait absurde. Le personnage mythique appelé Xuthus était censé avoir vécu plus d'un

demi-siècle avant Érechtée, puisque son père Hellen était le père d'Amphictyon.

Le Xuthus de la légende hellénique fut contemporain d'Érichtonius, et non pas d'Érechtée.

D'ailleurs, comment supposer que l'arbitre qui venait de décerner la couronne à l'un des frères, ait pu être chassé de l'Attique à cause de cette décision par ceux qu'elle réduisait à la condition de simples sujets. Que serait donc devenu le pouvoir royal que les frères se disputaient ?

La narration de Pausanias pouvait cependant avoir un fonds de vérité.

Xuthus est le symbole de l'invasion du Péloponnèse par les Deucalionides. Les conquérants se divisèrent en Ioniens et Achéens; mais le nom de Xuthus resta l'éponyme de la conquête.

Or, il n'est pas improbable qu'Érechtée ait fait alliance avec quelque chef péloponnésien, pour obtenir son secours soit contre les Thraces, soit contre les Chalcidiens de l'Eubée, comme le prétend Euripide, et qu'il lui ait donné sa fille en mariage, de même que Pandion avait donné la sienne à Térée.

Il est possible aussi que cet étranger soit intervenu dans les affaires de l'Attique à l'occasion des démêlés

entre Cécrops II et ses frères; qu'il ait profité de la circonstance pour saisir momentanément le pouvoir; enfin que les fils d'Érechtée, après s'être arrangés à l'amiable, se soient réunis pour chasser l'étranger.

Je hasarde cette explication, parce qu'elle me semble concilier les traditions si contradictoires qui nous sont parvenues sur Xuthus et Ion. On dirait qu'Hérodote et Euripide, Strabon et Paùsanias, Conon et Apollodore, historiens, poëtes, géographes, se sont donné le mot pour obscurcir cette légende; et voilà ce qui me porte à croire qu'il s'agissait encore une fois de sauver l'amour-propre national des Athéniens.

Le règne de Cécrops II dura quarante ans sans offrir aucun événement digne de remarque. Mais celui de Pandion II, son fils et successeur, vit commencer des troubles civils qui agitèrent l'Attique pendant plus d'un siècle.

Pausanias, VII, 1, 2. = Apollodore, I, 7, 3. = Pausanias, I, 31, 3. *Id.*, VII, 1, 5. = Strabon, p. 383. = Ion, v. 59 et suiv. = *Id.*, v. 294. Eusèbe, II, p. 119 et suiv. = Hérodote, VII, 44.

CHAPITRE XV.

Pandion II, détrôné par les Métionides, devient roi de Mégare.

Nous avons vu que Cécrops II avait quatre frères. *Pandarus* et *Alcon* s'établirent en Eubée; *Ornéus* fonda une colonie en Argolide; il resta donc *Métion*, qui reçut probablement un apanage dans l'Attique. En effet sa famille y devint assez puissante pour pouvoir se révolter contre Pandion II et le chasser du royaume, dont les Métionides restèrent les maîtres.

Aucun auteur n'indique les causes de cette révolution. On ne sait ni comment les Métionides gouvernèrent l'Attique, ni pendant combien d'années dura leur usurpation.

Pandion se réfugia chez Pylas, roi de Mégare, dont il avait épousé la fille. Quelque temps après, Pylas, ayant tué son oncle Bias, dut s'exiler de Mégare pour expier ce meurtre. Il émigra avec une partie de ses sujets, et alla fonder une colonie dans le Péloponnèse, laissant la Mégaride à Pandion, son gendre.

On pourra demander quelle puissance contraignait le roi de Mégare à s'exiler de ses États pour expier un homicide.

Le système d'expiation pratiqué par les Grecs était effectivement très-remarquable. Quand on lit les détails donnés à ce sujet par Ot. Müller, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître des usages d'origine sémitique.

La distinction entre l'homicide et le meurtre, la fuite et l'exil du coupable, le rachat du sang versé, rachat qui ne peut s'accomplir sans le consentement de la famille du défunt, toute cette législation existe encore chez les tribus arabes.

Pour mieux inculquer l'horreur du meurtre, la mythologie grecque faisait subir des expiations aux divinités elles-mêmes. Apollon ni Hercule ne purent s'y soustraire, et le roi de Mégare devait donc se soumettre à une règle aussi inflexible.

La chronique de Paros fait apparemment allusion à cet événement, quand elle dit que sous le règne de Pandion, fils de Cécrops, l'expiation des homicides fut introduite à Athènes.

Pandion devint donc roi de Mégare. Il mourut de mort naturelle et laissa plusieurs fils : Pallas, Nisus, Lycus et Égée. Selon quelques auteurs, ce dernier était un enfant adoptif, dont le véritable père s'appelait soit Skyros, soit Phémius, et la suite de l'histoire donne de la vraisemblance à ces traditions.

Au reste, quelle que fût l'origine d'Égée, les quatre

princes se réunirent pour reconquérir l'Attique. Ils y parvinrent et chassèrent ou firent périr les Métionides, dont il n'est plus parlé depuis lors.

Scymmis de Chio (*v.* Raoul-Rochette, II, p. 100). = Scoliaste d'Apollonius, I, v. 97. = Pausanias, II, 25, 6. = *Id.*, I, 5, 3. = Apollodore, III, 15, 5, 3. = Pausanias, IV, 36, 1. = Apollodore, III, 15, 5, 4. = Müller, *Tribus doriques*, II, 8, § 6. = *Chronique de Paros*, lignes 29 et 30. = Pausanias, I, 5, 3. = Plutarque, Thésée, XIII, 1. = Apollodore, III, 15, 5, 5. = Lycophron, v. 1324. = Apollodore, III, 15, 6, 1. = Pausanias, 1, 5, 4.

CHAPITRE XVI.

Égée.

Les vainqueurs firent entre eux le partage suivant :

Égée reçut la partie centrale et septentrionale de l'Attique;

Lycus eut la partie orientale qui est vis-à-vis de l'Eubée;

Pallas la pointe méridionale et la côte maritime qui fait face à l'île d'Égine;

Nisus fut roi de Mégare.

Il paraît aussi qu'Égée fut revêtu d'une autorité supérieure à celle des trois autres.

Deux choses sont à remarquer.

En premier lieu la division de l'Attique entre Égée, Lycus et Pallas. Ce système de partage par tête rappelle l'histoire des Mérovingiens et celle de Russie après Rurik; système funeste, qui amène toujours la guerre civile.

En second lieu le rôle subordonné que l'on assigne à la Mégaride, dont les fils de Pandion auraient disposé à leur gré.

Clavier fait observer qu'il est impossible de concilier le récit des Athéniens avec les traditions des Mégaréens, qui n'admettaient pas le règne de Nisus. Ce n'est pas la seule obscurité que présente cette partie de l'histoire d'Athènes.

Egée se maria deux fois sans avoir d'enfants. Son frère Pallas était père d'une famille nombreuse, et les Pallantides comptaient sur l'héritage de leur oncle.

Égée craignit que ses neveux n'imitassent l'exemple des Métionides. Pour se fortifier contre eux, il adopta un jeune guerrier déjà célèbre par ses hauts faits, et le déclara son successeur. C'était Thésée.

Les Pallantides, qui regardaient Égée lui-même comme un usurpateur, furent indignés de cette adoption. Ils marchèrent sur Athènes; mais Thésée les défit si complétement que depuis ce combat il n'est plus fait mention d'eux par aucun historien.

Maintenant la légende d'Égée devient comme absorbée par celle de Thésée, qui reste seul en évidence. On voit seulement que le vieux roi mourut par accident ou de mort violente, pendant une absence de son fils adoptif, qui lui succéda sans opposition.

Apollodore, l. c. = Strabon, p. 392. = Pausanias, l. c. = Clavier, I, p. 160. = Pausanias, I, 39. 6. = Plutarque, Thésée, XIII. = Sophocle, fr. 539.

CHAPITRE XVII.

Thésée.

Cette grande figure héroïque de Thésée nous apparaît toute resplendissante de gloire et réunissant les attributs de l'histoire et du mythe.

Ici Thésée se présente comme le vengeur de son père adoptif et de sa patrie, comme le législateur de l'Attique et le fondateur de la monarchie constitutionnelle d'Athènes.

Ailleurs nous le voyons émule d'Alcide, dont il imite les travaux, compagnon des Argonautes, ami de Pirithoüs, avec lequel il pénètre jusqu'aux enfers.

Avant lui l'histoire de l'Attique offre une suite d'événements faciles à comprendre et à coordonner. Il n'en

est plus de même depuis la défaite des Pallantides jusqu'à la mort de Thésée. Cette période est enveloppée d'une obscurité factice. On s'aperçoit qu'Athènes veut dissimuler la véritable histoire de Thésée, tout en affectant de se parer de son nom et de sa gloire.

Voici ce que dit à ce sujet un écrivain très-sage :

« L'histoire de Thésée est un tissu d'invraisemblances,
« et son existence même me paraîtrait douteuse si Nes-
« tor n'en parlait pas dans l'Iliade comme de l'un des
« Héros qu'il avait connus dans sa jeunesse.

« Son nom était même peu connu à Athènes avant
« que Cimon eût découvert ou feint de découvrir son
« tombeau dans l'île de Scyros; car, s'il avait eu quel-
« que célébrité, Clisthènes aurait donné son nom à une
« des tribus.

« Il est même à remarquer que le poëte Eschyle, qui
« quitta Athènes peu de temps après la translation des
« restes de Thésée, n'en avait fait le héros d'aucune de
« ses tragédies. »

En y réfléchissant, il ne me paraît cependant pas impossible d'expliquer ces invraisemblances; mais il faut commencer par écarter la partie fabuleuse de la légende, sauf à y revenir plus tard; il faut aussi considérer non-seulement la vie de Thésée, mais encore quelques événements qui la précédèrent et d'autres qui la suivirent.

Clavier, 1, p. 166.

CHAPITRE XVIII.

Légende historique. — Parallèle entre Thésée et Servius Tullius.

Plutarque a fait un parallèle entre Thésée et Romulus, parallèle qui n'a rien de sérieux ; car ces deux personnages ne se ressemblaient d'aucune façon.

La carrière de Thésée rappelle bien plutôt l'histoire d'un autre roi de Rome, sur lequel Niebühr nous a laissé des recherches si précieuses.

Je vais mettre le lecteur à même d'en juger.

Tarquin l'Ancien devient roi de Rome au préjudice des enfants d'Ancus Martius.	**Égée devient roi de l'Attique au préjudice des enfants de Pandion.**
Il adopte pour fils et successeur un étranger nommé Servius Tullius.	**Il adopte pour fils et successeur un étranger nommé Thésée.**
Servius Tullius succède à Tarquin, qui périt de mort violente.	**Thésée succède à Égée, qui périt de mort violente ou par accident.**
Servius donne aux Romains une nouvelle constitution.	**Thésée donne à l'Attique une nouvelle constitution.**
Tarquin, parent du feu roi, soulève le sénat romain contre Servius.	**Ménesthée, parent des Érechtides, soulève l'aristocratie de l'Attique contre Thésée.**

Servius est détrôné, puis massacré. Tarquin lui succède.

Thésée est détrôné, exilé, et puis assassiné. Ménesthée lui succède.

Au bout de quelque temps, la royauté est abolie à Rome et remplacée par des consuls.

Au bout de quelque temps, la royauté est abolie à Athènes et remplacée par des archontes.

La mémoire de Servius est réhabilitée. On invente des prodiges surnaturels qui auraient accompagné sa naissance.

La mémoire de Thésée est remise en honneur. On invente toute espèce de prodiges et d'exploits surnaturels qu'on lui attribue.

CHAPITRE XIX.

Suite de la légende historique.

Thucydide, Xénophon et Diodore s'accordent sur les éloges de Thésée.

« C'était un roi également sage et vaillant, qui aug-
« menta beaucoup la puissance d'Athènes. Avant lui
« l'Attique était divisée en douze districts qui se gou-
« vernaient et s'administraient eux-mêmes. Thésée sup-
« prima ces juridictions locales, et concentra dans
« Athènes, sa capitale, tous les pouvoirs judiciaires et
« administratifs. Cette mesure salutaire permit à Athènes
« d'aspirer à la suprématie de la Grèce. »

Pour apprécier toute l'importance de la centralisation opérée par Thésée, il faut se représenter sa position relativement à ses sujets et relativement aux Puissances

étrangères; en d'autres termes, quelles étaient les questions de politique intérieure et de politique extérieure dont Thésée devait chercher la solution.

D'abord Thésée était un usurpateur. Nous avons vu que la naissance d'Égée lui-même était sujette à controverse et qu'il passait pour être un fils de Skyros ou de Phémius, adopté par Pandion; une circonstance mentionnée par Plutarque, rend cette opinion plus que probable.

Thésée, exilé d'Athènes, se réfugia à Scyros, et demanda au roi Lycomède de lui rendre ses biens paternels, puisqu'il avait l'intention de s'établir dans l'île. Donc il descendait d'un Scyrote, dont les biens avaient été séquestrés pour cause d'absence, et l'on conçoit l'indignation des Pallantides quand ils virent Égée, fils adoptif de leur oncle Pandion adopter à son tour un autre étranger, et les frustrer ainsi de l'héritage auquel ils avaient droit.

Il est vrai que les Pallantides furent vaincus, peut-être même entièrement exterminés; mais la haine de l'étranger n'en subsistait pas moins. Quand Ménesthée souleva le peuple de l'Attique contre Thésée, que lui reprochait-il, sinon *d'être un étranger?* C'est ce même sentiment exclusif qui faisait donner aux étrangers le nom de *barbares* et qui divise encore aujourd'hui les Grecs en autochtones et hétérochtones, au grand détriment de la Grèce moderne.

Si Thésée avait laissé subsister l'ancienne organisation municipale de l'Attique, chaque chef-lieu de district serait devenu un foyer d'opposition, et le roi n'eût pas tardé à se trouver isolé et entouré d'ennemis.

En supprimant les juridictions locales, Thésée donna un exemple suivi par les rois de France, quand ils voulaient que tout leur royaume relevât du parlement de Paris. En forçant les grands propriétaires de venir s'établir dans sa capitale, Thésée faisait pour Athènes ce que Louis XIV fit pour Paris et Versailles.

La centralisation gouvernementale et administrative était donc une mesure éminemment utile sous le point de vue de la tranquillité intérieure; et les révolutions dont la Grèce était alors agitée la rendaient d'ailleurs indispensable pour la sécurité de l'Attique.

A l'occasion des Pélopides j'ai parlé de la confusion où tombèrent les royautés de la péninsule, à une époque qui correspond au règne de Thésée. La Béotie n'était pas dans un état plus tranquille. Tout en faisant une large part aux exagérations poétiques, on est cependant forcé d'admettre que Thèbes était déchirée par des factions, qui se disputaient le pouvoir à main armée et appelaient les étrangers à leur aide.

Les deux guerres de Thèbes eurent lieu pendant le règne de Thésée. A deux reprises, les armées du Pélo-

ponnèse traversèrent la Mégaride pour attaquer la Béotie; mais elles respectèrent le territoire de l'Attique.

Thésée resta neutre et d'après les traditions athéniennes il fit plus encore; il intervint comme médiateur armé pour forcer les Thébains à laisser rendre les derniers devoirs aux restes de leurs ennemis vaincus.

Si l'Attique fût demeurée divisée en douze petits districts, presque indépendants du pouvoir royal et qui se faisaient même la guerre entre eux, comme nous le voyons dans Thucydide, aurait-elle pu conserver sa neutralité dans des circonstances aussi majeures? Il est évident que cette haute position ne pouvait être assumée que par un gouvernement fort et concentré.

Thucydide, II, 15. = Xénophon, *de Venatione*, I, 10. = Diodore, IV, 61. = Chorax, fr. 28. = Plutarque, Thésée, 35. = *Id.*, XIII. = Apollodore, III, 15, 6. = Plutarque, Thésée, XXXII. = Hérodote, IX, 27, 3.

CHAPITRE XX.

Théorie de Plutarque sur Thésée.

Plutarque a voulu renchérir sur Thucydide; mais Plutarque n'était pas un homme d'État, et n'entendait pas grand'chose aux théories gouvernementales, ni à la pondération des pouvoirs.

Il représente Thésée comme un sage législateur, qui introduisit à Athènes une espèce de régime constitutionnel, où la nation aurait été divisée en trois classes, les nobles, les laboureurs et les artisans. La première classe, dit-il, fut chargé seule du culte des dieux, de la magistrature et de l'interprétation des lois. Puis il ajoute que les nobles (c'est-à-dire les propriétaires fonciers) l'emportaient par les honneurs, les laboureurs par l'utilité de leur profession et les artisans par leur nombre.

Voilà un singulier système de compensation.

A quoi servait aux artisans leur nombre, aux laboureurs l'utilité de leur profession, si le pouvoir religieux et civil était en d'autres mains?

Selon Plutarque, Thésée aurait renoncé au pouvoir, ne conservant comme prérogative royale, que la surveillance de l'exécution des lois et le commandement de l'armée. Mais les souverains les plus absolus n'en ont jamais demandé davantage. Le droit de faire exécuter les lois à sa guise et la force pour faire valoir ce droit, voilà plus qu'il n'en faut pour légitimer et accomplir les actes les plus arbitraires. Si Thésée se réservait cette prérogative, il pouvait facilement renoncer au reste du pouvoir royal.

Plutarque, Thésée, XXV.

CHAPITRE XXI.

Observation du docteur Thirlwall.

Un écrivain très-judicieux fait remarquer que les anciens ont, en quelque sorte, attribué un double caractère à Thésée, et le représentent, tantôt comme le fondateur d'un gouvernement aristocratique qui subsista pendant plusieurs siècles, tantôt comme le père de la démocratie athénienne.

Cette observation est parfaitement fondée; mais, selon moi, le savant docteur aurait pu ajouter que les deux versions étaient également fausses; que Thésée établit un pouvoir purement monarchique, fondé sur les débris d'une espèce de système fédéral, où les chefs des districts de l'Attique jouaient le rôle des grands vassaux dans le moyen âge.

Longtemps après l'abolition de la royauté, quand les deux partis, oligarchique et populaire, s'arrachaient à Athènes les lambeaux du pouvoir, chacun voulait s'appuyer des institutions fondées, disait-il, par Thésée.

Pour les oligarques, il avait abdiqué l'autorité et l'avait remise entre les mains de l'ancienne aristocratie. Pour les démocrates, il avait affranchi le peuple en le soustrayant à la tyrannie des grands propriétaires, qui opprimaient les districts. Ainsi le nom de Thésée était

invoqué par tous ceux qui voulaient l'exploiter à leur profit, et l'on se gardait bien de faire allusion aux vrais titres de gloire de ce grand roi.

Thirlwall, *History of Greece*, ch. XI.

CHAPITRE XXII.

Légende héroïque.

La légende héroïque ou fabuleuse de Thésée se compose de deux parties distinctes.

L'une qui remonte à une haute antiquité et qui est probablement contemporaine du héros. L'expédition de Crète en forme le point le plus saillant, et je la regarde comme de l'histoire déguisée par les poëtes.

En effet, que Thésée ait équipé quelques navires pour faire une descente sur les côtes de l'île de Crète; qu'il y ait pillé ou détruit un temple dédié à l'une de ces divinités orientales que l'on représentait avec une tête de taureau, divinités dont le culte était odieux aux Hellènes, qui l'avaient personnifié dans la fable d'Io, changée en vache et poursuivie par Junon; que la délivrance de quelques esclaves athéniens attachés au service du temple ait été le résultat peut-être même le but de l'en-

treprise; que de belles prisonnières, telles qu'Ariane et Phèdre, aient fait partie du butin, je ne vois dans tout cela rien d'extraordinaire.

Quand les corsaires barbaresques venaient piller des villages ou brûler des couvents sur les côtes d'Espagne ou de Sicile, ils faisaient des expéditions dans le genre de celle de Thésée. Mais celle-ci n'en était pas moins un beau sujet de poëme pour les rhapsodes.

L'autre partie de la légende héroïque, où les exploits de Thésée sont calqués sur les travaux d'Hercule, est évidemment beaucoup plus moderne. Je pense qu'elle fut composée vers le temps des Pisistratides, lorsqu'Athènes devint assez puissante pour attirer sur son histoire l'attention de la Grèce.

Les Athéniens rougirent alors de n'avoir pas un héros national pour mettre en parallèle avec Persée, Hercule, Bellérophon, Jason, Achille, et tant d'autres illustres guerriers, dont les anciens poëtes avaient célébré les exploits.

On fabriqua donc pour Thésée une magnifique légende, pleine, il est vrai, d'anachronismes et de contradictions; mais les Grecs n'y regardaient pas de si près.

Quand ensuite des soldats athéniens déclarèrent avoir vu l'ombre de Thésée combattant pour eux à Marathon; quand Cimon retrouva les ossements du héros et les rapporta à Athènes, où un temple superbe s'éleva

en leur honneur, alors l'œuvre fut accomplie, et Thésée resta définitivement installé comme le compagnon d'Hercule et presque son égal.

Sanchoniaton (Cory, p. 14). = Plutarque, Thésée, XXXV. = *Id.*, XXXVI. = Pausanias, I, 17 2.

CHAPITRE XXIII.

Opinion de M. Grote.

Un historien moderne, homme du plus grand poids, est d'opinion que la légende chevaleresque et amoureuse de Thésée, est plus ancienne que les souvenirs historiques, rapportés par Thucydide. Il pense que ces détails historiques, qui nous représentent Thésée comme un grand politique et un grand roi, ont été imaginés par des hommes d'un esprit supérieur, auxquels il fallait un motif rationnel pour s'associer à la vénération des Athéniens envers leur héros national.

Il est à regretter que l'auteur ne s'explique pas sur ceux des actes politiques attribués à Thésée, qui lui paraissent apocryphes. Car enfin, on ne peut supposer que M. Grote veuille révoquer en doute toute la partie historique du règne de Thésée.

S'il avait dit que la légende chevaleresque et amou-

reuse du héros était plus anciennement répandue que la partie historique des traditions qui le concernent, j'aurais été loin de combattre cette opinion.

Les souvenirs des anciens Grecs ont dû ressembler à ceux de tous les peuples à demi civilisés, qui s'occupent beaucoup plus d'un combat singulier, d'une intrigue amoureuse ou d'une partie de chasse que de mesures politiques et administratives.

Avant son adoption par Égée, les aventures de Thésée furent celles des vaillants hommes de son temps, dont la vie se partageait entre la guerre, l'amour, la chasse et parfois un peu de brigandage ou de piraterie.

C'étaient là, pour les anciens poëtes grecs, des sujets de chansons ou de ballade qui restaient gravées dans la mémoire des peuples. Mais ces poëtes n'auraient composé ballades ni chansons, sur la réunion des bourgades de l'Attique ou la centralisation du système de gouvernement.

Si l'imprimerie n'existait pas, Henri IV n'en aurait pas moins la réputation d'avoir eu

. . Le triple talent
De bien boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Mais combien peu de personnes sauraient qu'il fut un

politique du premier ordre et qu'il améliora le régime administratif de la France. Le petit nombre des hommes d'État dépositaires de ces hautes traditions ne serait cependant pas, me semble-t-il, un motif pour récuser leur témoignage.

Après Thésée Athènes tomba dans une telle décadence qu'il est rarement fait mention des Athéniens dans l'*Iliade*. Leur rôle y est tout à fait secondaire.

Grote, *History of Greece*, vol. I, p. 283.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE VI.

SAMOTHRACE.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect de l'île de Samothrace.

Parmi les nombreux écrivains qui se sont occupés de Samothrace, de ses dieux et de ses mystères, je n'en connais aucun qui ait cherché à donner une description de cette île célèbre ; et cependant la connaissance des lieux est souvent indispensable pour comprendre les traditions locales. Je vais essayer de remplir cette lacune.

Des milliers de voyageurs se rendent chaque année à Constantinople par la Méditerranée et les Dardanelles. Ils voient Samothrace sans le savoir. On dirait que l'île sacrée cherche encore à se dérober aux regards des profanes.

Arrivés à la hauteur de Ténédos, les vaisseaux qui se dirigent vers l'entrée des Dardanelles sont en vue d'Imbros, qui gît à dix lieues au nord-ouest.

Au-dessus d'Imbros s'élève une haute montagne, souvent couronnée de nuages. Par un temps clair, son sommet apparaît couvert de neige.

C'est le pic de Samothrace. Vu à cette distance, il semble faire partie d'Imbros, dont il est cependant éloigné de huit lieues.

Quand Homère nous montre Neptune, debout au sommet de la montagne de Samothrace et promenant ses regards sur la chaîne de l'Ida, la ville de Priam et les vaisseaux des Grecs, Homère prouve qu'il connaissait parfaitement les parages qu'il décrit.

L'aspect de Samothrace n'est pas toujours le même. Vue de l'ouest, elle semble un assemblage de montagnes accumulées étage sur étage; vient-on du nord, le pic se présente comme isolé et cache tout le reste de l'île; mais si l'on se place au sud-est, sur les hauteurs d'Imbros, l'aspect de Samothrace est d'une beauté saisissante.

On connaît la transparence de l'atmosphère dans la mer Égée et cette teinte rosée qu'elle donne aux hautes montagnes. Nulle part ces accidents de lumière ne sont aussi frappants qu'à Imbros, quand on voit Samothrace au lever du soleil. On dirait alors un vase d'or et de porphyre sortant du milieu des flots.

En approchant, l'île paraît inaccessible. Pas de rivage, aucun endroit où l'on puisse aborder. Les rochers descendent jusque dans la mer; au-dessus l'on aperçoit des terrasses garnies de forêts et pour couronnement le pic couvert de neige.

Pline appelle Samothrace *insula importuosissima;* cette épithète est d'une vérité incontestable, car l'île ne possède aucun port naturel, et la seule rade qu'on y trouve est considérée par les marins du Levant comme la plus dangereuse de l'archipel.

Voyons maintenant l'intérieur de l'île.

Iliade, XIII, 13. = Pline, IV, ch. 12.

CHAPITRE II.

Aspect des ruines.

Les ruines de l'ancienne ville, dont le véritable nom nous est probablement inconnu, quoique Ptolémée et Étienne de Byzance l'appellent aussi *Samothrace*, ces ruines, dis-je, sont très-étendues et se composent de deux parties essentiellement distinctes, savoir :

Le mur d'enceinte ;

Les ruines au dehors du mur.

L'enceinte est une construction cyclopéenne en pierres énormes. Son épaisseur est d'environ dix pieds. Elle a été restaurée en quelques endroits; mais ces travaux de restauration portent eux-mêmes toutes les marques d'une extrême vétusté.

Le mur est percé de plusieurs grandes portes carrées qui conduisent vers la plaine. D'autres plus petites, d'une forme différente et semblables à des poternes, n'aboutissent qu'à des rochers ou des précipices.

Ce vaste enclos, qui n'a pas moins d'une lieue de développement, ne contient aucun vestige quelconque de constructions anciennes. On n'y voit rien que deux tours byzantines qui ont servi de vigies pendant le moyen

âge. Le terrain n'a même jamais été nivelé, et ceux qui l'ont habité devaient sans doute se servir de tentes.

A défaut de restes de bâtiments, on y trouve des oliviers, dont l'âge est difficile à évaluer. Toutefois, si l'on juge par comparaison avec les plantations les plus anciennes de la Grèce, de l'Asie Mineure et des îles, les oliviers de Samothrace sont au moins contemporains de la guerre de Troie.

Hors de l'enceinte, les ruines de temples et de monuments sont éparses de tous côtés.

Cependant il est à remarquer qu'un ruisseau divise le terrain en deux parties. Entre le ruisseau et l'enceinte on trouve les débris des monuments publics ou dédiés aux dieux. Au delà du ruisseau sont les restes des habitations des hommes. L'emplacement de celles-ci est très-reconnaissable par les morceaux de tuiles et de poterie qu'on y rencontre en abondance. C'était sans doute la ville des prêtres. Pour mieux me faire comprendre, je donne un plan des ruines, esquissé grossièrement et à la hâte, mais qui possède au moins le mérite de la fidélité.

Ces ruines présentent donc un caractère exceptionnel : le mur d'enceinte enserrait un espace vide, et la ville proprement dite consistait en deux faubourgs, l'un pour les temples, l'autre pour ceux qui les desservaient.

CHAPITRE III.

Traditions historiques sur Samothrace. — Déluge.

D'après Diodore, les premiers habitants de l'île auraient été aborigènes. J'ai déjà dit ailleurs que cette expression n'a aucun sens.

Strabon affirme que l'île fut occupée d'abord par une peuplade thrace, appelée les *Saii*, et que *Saos*, nom primitif de l'île, lui venait de cette peuplade. Il eût été étrange en effet que les Thraces, peuple navigateur, ne fussent pas allés s'établir dans une île d'un aspect aussi remarquable, située en face de leur pays et qui était visible de tous les points de la côte qu'ils habitaient.

Samothrace, disent les mythographes, souffrit beaucoup par un déluge, qui submergea la partie basse de l'île et força les habitants à se retirer vers le sommet de la montagne. D'après Diodore, « cette masse d'eau des« cendit du Pont-Euxin par suite de la rupture des « roches Cyanées ; elle traversa la Propontide, se préci« pita dans l'Hellespont et vint se ruer sur Samothrace. »

Mais quelle que soit la masse d'eau qui descende par le canal de l'Hellespont, le courant ne se dirige point vers Samothrace. Il se porte sur Lemnos et Neæ, à plus de douze lieues au sud.

D'ailleurs, pour forcer les habitants de Samothrace à se réfugier dans la montagne, la mer Égée aurait dû s'élever à plusieurs centaines de pieds au-dessus de son niveau ordinaire, ce qui aurait submergé la Chersonèse, la Thrace, le littoral de l'Asie Mineure et les pays adjacents. L'histoire ne conserve aucun souvenir d'une pareille inondation.

Diodore, V, 47. = Strabon. IV, '57. = Diodore, V, 47, 3, 4. = *Voy.* la carte marine des Dardanelles, publiée par l'amirauté d'Angleterre.

CHAPITRE IV.

Amazones.

Après le déluge vient la légende des Amazones. Dégagée des fables dont les poëtes se plurent à l'embellir, cette légende se présente sous la forme suivante :

« A une époque antérieure aux temps historiques, un « peuple appelé *Amazons, Amsouns* ou quelque nom « approchant habitait aux environs du fleuve Halys.

« Des singularités de culte, de costume ou de gouver- « nement, peut-être aussi le nom qui ressemblait à un « mot grec, donnèrent l'idée de représenter cette nation « comme une confédération de femmes guerrières.

« Ce peuple, s'étant emparé de Samothrace, y éleva

« des autels et dédia l'île à une divinité qu'il révérait « sous le titre de *Mère des Dieux*. Les prêtres de cette « déesse portaient le nom de *Corybantes*.

« Ils introduisirent des cérémonies qu'ils nommaient « *orgies*, et consacrèrent à leur déesse un terrain boisé « dont ils firent un asile inviolable. »

Disons d'abord que ces lieux d'asile étaient connus en Orient de temps immémorial. Il en est déjà fait mention dans les livres de Moïse.

Diodore donne deux versions de l'histoire de Samothrace, qui proviennent de sources différentes, car elles n'ont aucune ressemblance apparente. Dans l'une il parle de l'invasion des Amazones et ne dit rien du Déluge; dans l'autre il parle du déluge et ne dit mot sur les Amazones.

Ce silence alternatif m'engage à considérer le déluge de Samothrace et la conquête de cette île par les Amazones comme le même événement, représenté sous deux formes différentes. L'interprétation du déluge de deucalion et de celui d'Ogygès me paraît applicable à celui de Samothrace, et je pense qu'il s'agit encore ici d'une invasion étrangère.

Diodore, III, 55, 8. = Exode, 21, 13. — Nombres, 35, 6. = Diodore, V, 47, 3.

CHAPITRE V.

Suite du récit de Diodore.

« Après l'écoulement des eaux du déluge, un person-
« nage nommé *Saon*, né dans l'île et qui s'appelait d'a-
« près elle, rassembla les habitants dispersés et leur donna
« de nouvelles lois. De son temps, Orphée introduisit des
« *mystères*.

« Plus tard Iasion, frère de Dardanus, rétablit certains
« autres *mystères* tombés en désuétude; vers la même
« époque Cadmus vint à Samothrace, s'y fit initier aux
« mystères, et épousa Hermione, sœur d'Iasion. »

Diodore nous entretient ici de plusieurs événements très-distincts :

1° Le retour des anciens habitants, qui se constituent derechef en corps de nation et se gouvernent à leur guise;

2° L'introduction de certains rites religieux par Orphée;

3° Le rétablissement d'autres rites par Iasion, frère de Dardanus.

Or, Athénicon nous apprend que Dardanus et Iasion étaient deux *Cabires*, qui vinrent ensemble à Samothrace. Mais si le culte des Cabires fut rétabli dans l'île sainte après le départ des Amazones, il y avait donc existé auparavant.

Nous trouvons ici l'indice certain d'une colonie phénicienne, antérieure à l'arrivée des Amazones et qui revint prendre possession de son ancien établissement quand les Amazones l'eurent quitté.

Diodore, V, 77, 3. = *Id.*, V, 48, 5. = Athénicon, fr. 1.

CHAPITRE VI.

Co-existence de plusieurs cultes à Samothrace.

Le retour des Phéniciens n'amena point l'abolition des mystères Orphiques, introduits par les Thraces. L'intérêt commun des deux peuples explique cette tolérance.

Mais il est remarquable de voir les rites sacrés établis par les Amazones, rester en vigueur malgré la réaction qui s'opéra contre ces conquérants.

En effet l'île continua d'être consacrée à une divinité asiatique nommée *la mère des dieux*, et l'asile conserva son inviolabilité.

Pour avoir confondu ces trois religions d'origines différentes, thrace, sémitique et asiatique, les écrivains grecs se sont fourvoyés et nous ont entraînés à leur suite dans un dédale d'opinions contradictoires.

CHAPITRE VII.

Explication de l'état des ruines.

Je viens de donner tout ce que j'ai pu trouver sur l'histoire ancienne de Samothrace; et le terrain historique étant ainsi déblayé, il sera moins difficile de se rendre compte de l'aspect étrange que présentent les ruines.

D'abord il me semble évident que l'enceinte formée par le mur cyclopéen renfermait l'asile et le bois sacré, qui étaient ainsi complétement séparés des temples et des lieux habités.

La nécessité d'une pareille séparation est facile à comprendre. L'île sainte ne devait pas être souillée par les criminels qui venaient s'y réfugier; voilà pourquoi la déesse avait déterminé le lieu destiné à leur servir d'asile, ce lazaret moral, qui était à la fois leur sauvegarde et leur lieu de détention.

On pourrait objecter que l'épaisseur du mur d'enceinte convenait à une forteresse, tandis qu'une simple clôture aurait suffi pour garantir la sécurité d'un endroit aussi révéré.

L'objection serait fondée si je disais que ce mur a

été construit *après* la consécration de l'asile. Mais je pense, au contraire, que l'enceinte existait *avant* cette époque, et qu'elle indique l'emplacement de l'ancienne capitale, soit thrace, soit phénicienne, soit commune aux deux peuples, dont les habitants avaient été expulsés ou détruits par les Amazones.

Si l'on admet cette hypothèse, toutes les difficultés s'évanouissent. L'extrême antiquité du mur cyclopéen, les poternes qui vont aboutir à des rochers ou à des précipices, les restes de temples et les vestiges d'habitations dispersés autour d'une enceinte dont l'intérieur est demeuré entièrement vide, même l'âge extraordinaire du bosquet d'oliviers, tout s'explique, et chaque circonstance vient appuyer mon opinion.

CHAPITRE VIII.

Mur Cyclopéen.

J'ajouterai cependant encore quelques considérations.

La construction du mur cyclopéen fut sûrement antérieure à la guerre de Troie; car avant cette époque la sainteté de l'île était déjà reconnue. Aussi fut-elle respectée par les corsaires décorés du nom d'Argonautes et par l'armée d'Agamemnon, qui n'avait l'habitude de rien respecter.

Il aurait donc été fort inutile d'élever une bâtisse aussi énorme pour défendre un lieu que personne n'osait attaquer.

L'inégalité du sol dans la plus grande partie de l'enclos muré, les rochers et les escarpements qu'on y rencontre rendaient impossible la construction d'une *ville* dans l'acception actuelle de ce mot, d'une ville composée de rues et de maisons. Mais il fut un temps où l'on appelait *villes* des camps retranchés, destinés à mettre à couvert les hommes et les troupeaux en temps de guerre ou en cas d'invasion.

Les familles s'abritaient alors dans des huttes ou sous des tentes, trop heureuses, quelles que fussent leurs privations, d'échapper aux rigueurs du droit de la guerre de ce temps-là, à l'exercice de ce droit illimité du plus fort, qui mettait à la merci du vainqueur non-seulement les biens et la vie du vaincu, mais aussi la liberté et l'honneur de sa famille.

C'est évidemment à cette période de transition qui sépare la vie nomade d'un ordre social plus élevé qu'appartiennent les fortifications de Samothrace. On en trouve de semblables en Chypre, en Cilicie, en Carie; partout elles enclosent des espaces inhabités et inhabitables.

Mais la protection des dieux valait mieux que de fortes murailles, et depuis l'occupation des Amazones l'île avait comme changé de nature. Entourée d'une auréole

de sainteté, Samothrace n'eut plus rien à redouter de la part des hommes. Ses habitants purent désormais s'établir en dehors de murs devenus inutiles.

Volney, t. VI, ch. 7.

CHAPITRE IX.

Culte des Cabires.

Le culte des Cabires vint encore ajouter à la terreur superstitieuse qu'inspiraient ces lieux. Samothrace n'était pas consacrée seulement à la mère des dieux; elle devint aussi la terre chérie de ces divinités mystérieuses qu'on invoquait en tremblant, sans oser prononcer leurs noms, sans avoir vu leurs images.

Je n'ai point l'intention de chercher à éclaircir ce qu'on est généralement convenu d'appeler *les mystères de Samothrace;* mais je ferai observer que de la manière dont on l'entend, cette expression est trop générale pour être exacte, et qu'elle confond les dogmes secrets d'une religion avec les cérémonies ostensibles d'une ou de plusieurs autres.

Je pense qu'il faut distinguer entre les doctrines mys-

térieuses que l'on enseignait à Samothrace et les cérémonies ou orgies des Corybantes, des Dactyles et autres prêtres de Cybèle ou des Cabires.

Apollodore comprenait cette différence, et il a voulu l'expliquer. Malheureusement ses étymologies des mots de *mystères* et d'*orgies* ressemblent à celles d'Hérodote quand il parle des Perses et des Mèdes.

Apollodore, fr. 11.

CHAPITRE X.

Orgies et mystères.

D'après Bochart, *orgie* serait un mot chaldéen dont la signification était analogue à *mystérieux*. J'adopte volontiers cette explication, car le mot d'*orgies* fut employé par les Grecs pour désigner certains rites étranges, appartenant à des cultes d'origine orientale.

Mais il ne s'ensuit pas que les mots d'*orgies* et de *mystères* soient synonymes, et que l'on puisse appliquer le mot d'*orgies* à l'ancienne religion thrace, ou celui de *mystères* aux cultes introduits par les Phéniciens et les Amazones.

La distinction que j'établis ici n'est pas tout à fait nouvelle.

Quand Hérodote parle des *orgies* des Cabires, il ne les confond pas avec les *mystères*.

Diodore, qui ne mentionne point les Cabires, emploie toujours l'expression de *mystères* et jamais celle d'*orgies*.

Strabon fait usage du mot d'*orgie* et de ses dérivés quand il raconte les cérémonies du culte des Corybantes, des Dactyles Idéens et des Cabires de Samothrace, tandis qu'il se sert de celui de *mystères*, lorsqu'il s'agit des dogmes secrets apportés dans la Troade par Dardanus.

Lucien cite les *orgies* de Rhéa qui se célébraient à Samothrace.

Quand les Argonautes abordent à Samothrace, ils se font initier aux *orgies* afin d'obtenir des vents favorables.

Or, nous savons que, s'il rentrait dans les attributions des Cabires de protéger les marins, l'initiation aux mystères avait un but moral, celui de rendre les hommes meilleurs.

Bochart, 445. = Hérodote, II, 51. = Diodore, III, 50, 9, et *passim*. = Strabon, p. 466. = *Id.*, 331. = Lucien, LXXII, 15. = Apollodore, I, 920. = Diodore, V, 49, 6.

CHAPITRE XI.

Sainteté de Samothrace.

J'ai cru devoir appuyer sur cette différence entre les mystères et les orgies, pour faire mieux ressortir la diversité des religions qui coexistaient à Samothrace, diversité à laquelle cette île était redevable de sa sécurité.

Protégée par la mère des dieux et par les Cabires contre les peuples de l'Orient et du Midi, Samothrace opposait encore les terreurs de l'ancienne religion à tout agresseur venu d'Europe.

Il est effectivement à remarquer que les Grecs, ennemis héréditaires des Thraces, ont cependant montré beaucoup de respect pour les divinités de cette nation et surtout pour le culte mystérieux dont nous parlons.

Autant les dieux sont au-dessus des héros, dit Pausanias, *autant les anciens Grecs regardaient les rites d'Éleusis comme plus sacrés que tous les autres*. Or, les mystères d'Éleusis, ceux de Samothrace et ceux des Ciconiens avaient une origine commune. Orphée, ce personnage mythique venu de la Thrace, était regardé comme leur fondateur.

En effet, l'identité des dogmes professés par Orphée avec ceux qu'on enseignait à Éleusis, paraît incontestable.

Apulée nous a conservé neuf vers d'Orphée, où la doctrine du panthéisme est développée avec beaucoup de clarté.

Cette même doctrine est condensée dans deux vers d'Eschyle, cités par Clément d'Alexandrie. Or, l'on sait qu'Eschyle était initié aux mystères d'Éleusis, dont il fut un ardent défenseur.

Pausanias, X, 31, 10. = Diodore, V. 77, 3. = Apulée, *de Mundo*. = Eschyle, fr. 345.

CHAPITRE XII.

Observation géographique. — Tombeau de Hellé.

On demandera pourquoi les Phéniciens, peuple positif et calculateur, donnaient-ils leur appui à cette superstition? Quel avantage pouvait-il leur en revenir, si l'île la plus éloignée, la plus inabordable de la mer Égée, devenait une île sainte, un asile inviolable?

Pour répondre à ces questions je dois entamer une dissertation géographique relative à l'Hellespont.

Dans les temps anciens, le nom d'*Hellespont* ne s'appliquait pas seulement au détroit qui joint la Propontide à la mer Égée.

Cette signification restreinte appartient aux temps modernes. A l'époque d'Homère et longtemps après lui, le nom d'Hellespont comprenait aussi toute la Propontide.

La tradition de Hellé qui se noie dans cette mer, à laquelle elle donne son nom, me semble absurde. Les navigateurs thraces, phéniciens, tyrrhéniens et autres qui fréquentaient ces parages, n'auraient pas attendu l'arrivée d'une barque grecque pour donner un nom à ce beau lac, qui a près de soixante lieues de long sur vingt lieues de large, et qui baigne les pays les plus fertiles de l'Asie Mineure.

Hérodote dit que l'armée de Xerxès, après avoir passé d'Asie en Europe, longea la Chersonèse, laissant à sa droite le tombeau de Hellé et à sa gauche la ville de Cardie.

Cette relation est très-exacte. L'armée persane, venant de Sestos et se dirigeant vers la Thrace, devait remonter la presqu'île jusqu'à sa jonction avec le continent; et, arrivée à ce point, elle avait effectivement à sa gauche la ville de Cardie, et à sa droite un tumulus placé à l'extrémité de la chaîne qui forme l'épine dorsale de la Chersonèse.

Ce tumulus subsiste encore. Il est à quelque distance

au nord de Gallipoli; de l'endroit élevé où il est placé, on domine toute la Propontide.

Hérodote nous dit que ce tumulus s'appelait le tombeau de *Hellé;* en véritable historien grec, il ajoute qu'il s'agissait de la fille d'Athamas. Ainsi Phryxus, fuyant la Grèce pour se réfugier en Asie, aurait pu s'arrêter dans la Chersonèse, y rassembler des matériaux et des ouvriers pour élever un tumulus, et ce tumulus aurait été placé au sommet d'une colline, tandis que, selon la fable, Hellé s'était noyée dans la mer.

Je penserais plutôt que le nom d'Hellespont ou *mer de Hellé* dérive de quelque circonstance locale, dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir et que le tumulus ne fut pas un tombeau, mais un repère ou point de reconnaissance pour les navires qui voulaient passer directement de la Propontide dans la mer Égée.

Cette opinion a besoin d'être développée.

Raoul-Rochette, I, 292. = Hérodote, VII, 58. = Iliade, 545.

CHAPITRE XIV.

Ancienne communication de la Propontide avec la mer Égée.

Qu'on examine la carte de la Propontide ou ancien Hellespont, et l'on verra que ce lac s'allonge d'Orient en Occident.

Le courant qui le traverse et qui descend du Bosphore se porte d'abord vers le sud-ouest, tourne ensuite droit à l'ouest, en passant entre l'île de Cyzique et celle de Proconnèse, et vient se jeter contre la langue de terre qui est au nord de Gallipoli, où elle sépare l'Hellespont d'avec le golfe Mélas.

Les recherches de Rennell sur la géographie de l'Asie occidentale sont connues de tous les érudits. Mais je ne pense pas qu'on ait fait assez d'attention à une observation qui termine ce savant ouvrage. Rennell y déclare qu'il a la conviction que le golfe de Saros (autrefois golfe Mélas) fut jadis un déversoir de la Propontide.

La vérité de cette conjecture ne peut, me semble-t-il, être révoquée en doute.

L'isthme qui joint la Chersonèse au continent est une plage sablonneuse, tellement basse qu'elle s'élève

à peine de quelques pieds au-dessus du niveau des deux mers adjacentes.

J'ai examiné cet isthme avec la plus grande attention, et je puis certifier qu'il présente toutes les apparences d'une formation récente, produite par l'accumulation successive du sable et du gravier.

C'est ainsi que se sont formés les isthmes du mont Athos et de Cyzique. C'est encore ainsi que presque toutes les rivières qui se jettent dans la Méditerranée ou la mer Noire voient leurs embouchures s'engorger, se remplir de sable et se déplacer insensiblement.

Ce phénomène est surtout occasionné par l'absence des marées, qui agissent comme écluses de chasse sur les fleuves de l'Océan.

Le tumulus qu'Hérodote appelle le *tombeau de Hellé, fille d'Athamas*, me semble donc avoir été élevé pour servir de poteau indicateur aux vaisseaux venant de l'Hellespont et qui devaient entrer dans la passe conduisant à la mer Égée. Le peu d'élévation du terrain traversé par le chenal et la division du courant, dont une partie tournait brusquement vers le sud pour s'engouffrer dans le détroit qu'on appelle aujourd'hui *les Dardanelles*, expliquent l'utilité et même la nécessité de cette précaution.

Si l'on ne peut adopter l'assertion d'Hérodote sur

l'origine du tumulus qui s'élève au-dessus de l'extrémité septentrionale de la Chersonèse, la tradition qu'il nous transmet n'en est pas moins précieuse.

Elle nous reporte aux temps fabuleux de Phryxus, qui le premier des navigateurs Grecs avait osé pénétrer dans les mers intérieures, inconnues jusqu'alors aux Hellènes.

En plaçant le tombeau de Hellé, sœur et compagne de Phryxus, dans le voisinage immédiat de l'endroit où l'on trouve les vestiges de l'ancien déversoir de la Propontide, Hérodote semble révéler quelque vague souvenir de la route suivie par les voyageurs, dont Phryxus était le symbole. Le détroit par lequel Phryxus était entré dans l'Hellespont n'existait plus; mais une tradition devenue obscure rattachait néanmoins à son expédition, cette langue de sable dont les Grecs avaient perdu de vue la récente accumulation.

Un navire qui descendait par cette bouche de l'Hellespont dans le golfe Mélas se trouvait en face de l'île sacrée. Les voyageurs qui se rendent par mer de Glasgow à Liverpool et voient le rocher d'*Ailsa* surgir à l'horizon peuvent se faire une idée du coup d'œil; seulement le pic de Samothrace est cinq fois plus élevé que ne l'est *Ailsa-Craig*.

Rennell, t. II, p. 408.

CHAPITRE XIV.

Motifs des Phéniciens pour consacrer Samothrace aux dieux Cabires.

Nous avons vu que les Phéniciens avaient de grands établissements dans ces parages ; que Thasos, Acanthos étaient pour eux de précieuses colonies.

Une attaque venant du sud était facile à repousser, car les stations militaires de la mère patrie, étaient échelonnées dans cette direction.

Mais il fallait d'autres moyens de défense du côté de ces mers intérieures, qui pouvaient vomir à l'improviste des essaims de barbares, comme la guerre des Amazones l'avait prouvé.

Une île sainte et inviolable, située à l'entrée du golfe Mélas, vis-à-vis de l'ancienne bouche de la Propontide, devenait un avant-poste de la plus haute importance.

Du haut de Samothrace, les prêtres des Cabires pouvaient reconnaître toute force ennemie qui viendrait de la Propontide, et la signaler à leurs compatriotes de Thasos, Imbros et Lemnos par des feux allumés sur la montagne, comme ceux qui annoncèrent la prise de Troie.

D'ailleurs une nation commerçante avait besoin d'un terrain neutre, d'un refuge pour y mettre ses biens à couvert dans des temps malheureux. Ce motif continua de subsister après que la bouche occidentale de l'Hellespont fut obstruée par les sables et que les Phéniciens n'eurent plus rien à craindre de ce côté.

Le prestige qui entourait Samothrace doit avoir été bien grand pour que Rome, au milieu de ses triomphes, se soit inclinée devant lui.

L'asile où s'était réfugié Persée fut respecté par Paul-Émile. Les temples de Delphes et d'Olympie étaient négligés, dédaignés par les Romains, quand Germanicus s'embarquait pour se faire initier à Samothrace.

Eschyle, *Agamemnon*. = Plutarque, *Paul-Émile*, XXVI. = Tite-Live, XLV, 5. = Tacite, *Ann.*, II, 54.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE VII.

ARGONAUTES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Commerce de la Propontide et du Pont-Euxin.

J'ai tâché de faire apprécier l'importance du commerce des Phéniciens avec la Grèce. Mais ce n'était qu'une partie de leur navigation dans les mers du Levant. La Propontide et le Pont-Euxin leur offraient encore bien d'autres débouchés.

Afin de pouvoir en donner une évaluation plus ou

moins approximative, il est nécessaire de juger par comparaison.

Tout le rivage méridional de la mer Noire, depuis le Balkan jusqu'au Phase, est aujourd'hui dans le même état qu'avant la guerre de Troie.

Cette assertion peut sembler un paradoxe; mais l'examen du voyage des Argonautes prouvera que je ne parle point à la légère.

Et cependant le commerce avec ces contrées est très-important. Le nombre des vaisseaux marchands qui remontent et descendent le Bosphore s'élève annuellement à la moyenne de douze mille.

En portant à un chiffre exorbitant, c'est-à-dire aux *dix-neuf vingtièmes* le nombre de ces navires employés pour Constantinople, le Danube, Odessa et la Crimée, nous avons encore pour la mer Noire un mouvement annuel de *six cents* vaisseaux, presque tous grosses sacolèves, bricks ou trois-mâts, et qui représentent un nombre au moins triple des navires marchands de l'antiquité.

Réduisons maintenant ce dernier nombre à la moitié, au tiers, au quart, et il nous reste quatre cent cinquante navires pour l'ancien commerce du Pont-Euxin, sans compter celui de la Propontide.

Un pareil commerce n'était-il pas digne de convoitise?

Les Grecs ne devaient-ils pas chercher à connaître les régions d'où venaient toutes ces richesses?

CHAPITRE II.

Voyages d'exploration.

Mais leur pays étant divisé en une multitude de petits États, chacun devait agir pour son compte; un grand nombre de voyages d'exploration furent donc entrepris, simultanément ou successivement.

La renommée de ces expéditions se conserva dans les districts d'où elles étaient parties, et il dut en résulter une foule de légendes rimées, chansons ou rhapsodies, comme on voudra les appeler.

Enfin un poëte s'empara de ce sujet, réunit en un faisceau ces matériaux épars et en fit un vrai poëme.

Pouvait-il conserver l'individualité de chacun des chefs, célébrés avant lui par les rhapsodes? Non sans doute. Il fallait sacrifier ces héros secondaires, et les subordonner à un seul personnage, qui devenait le héros prédominant.

CHAPITRE III.

Les Portugais et le Camoëns.

Je vais appuyer mon opinion d'un rapprochement tiré de la littérature moderne.

Les voyages des Portugais pour reconnaître la côte occidentale de l'Afrique commencèrent en 1341. Soixante-quinze ans plus tard, l'infant de Portugal Don Henri, comprit qu'en faisant le tour de l'Afrique on pourrait arriver à l'Inde, et depuis l'année 1416 les Portugais firent des efforts continuels pour atteindre et doubler l'extrémité méridionale de ce continent. Barthélemi Diaz y parvint en 1486; mais sa découverte resta stérile jusqu'à l'expédition de Vasco de Gama en 1497.

La gloire de Gama fut célébrée par le Camoëns; mais, je le demande à tous ceux qui ont lu la Lusiade, si nous n'avions pas les chroniques du quinzième siècle; si les relations des navigateurs Portugais de ce temps étaient perdues; si nous n'avions d'autre guide que le Camoëns, pourrions-nous supposer que bien avant Vasco de Gama la route qu'il suivit, depuis Lisbonne jusqu'au cap des Tempêtes, avait été reconnue, explorée, jalonnée par ses hardis compatriotes? Ne devrions-nous pas supposer que l'honneur de la découverte appartient tout entier au héros de la Lusiade?

Voilà l'histoire ou plutôt la fable des Argonautes. Mais si le temps a mutilé les relations des voyages de l'ancienne Grèce, nous n'avons pas tout perdu. Les fragments qui nous en restent suffisent encore pour faire les parts de Jason et des véritables navigateurs, du poëte et de l'historien.

CHAPITRE IV.

Auteurs Argonautiques.

Beaucoup d'auteurs anciens ont parlé des voyages des Argonautes. Quatre surtout, Diodore de Sicile, Apollodore, Apollonius de Rhodes et Hyginus, nous ont donné des relations plus ou moins étendues de ces expéditions. Les deux premiers ne pouvaient s'étendre longuement sur un sujet qui n'occupe qu'une place minime dans le cadre de leurs ouvrages, et cependant on s'aperçoit déjà qu'ils ont puisé leurs renseignements à des sources différentes. Apollonius, ayant pris les Argonautes pour sujet de son poëme, devait entrer dans des détails bien plus étendus, et Hyginus, qui le suit presque pas à pas, contient cependant des variantes dont il importe aussi de tenir compte.

Je m'attacherai donc de préférence à la version d'A-

pollonius, tout en faisant ressortir les différences qu'elle présente avec celles des autres auteurs.

CHAPITRE XV.

Navire Argo.

Tout le monde connaît le navire *Argo*, mais on est loin d'être d'accord sur le vrai sens de cette appellation.

Selon les uns, le vaisseau portait le nom de son constructeur *Argos*, fils de Phryxus.

Selon les autres, ce constructeur était un *Argien*, fils d'Alector.

D'après Hégésandre, le nom du navire venait de la ville d'*Argos*, où il aurait été construit.

Ptolémée Chennus affirme d'autre part, qu'Hercule construisit l'*Argo* au pied de l'Ossa et l'appela ainsi d'après *Argos*, fils de Jason et l'un de ses favoris.

Quelques-uns pensent que l'*Argo* devait son nom à la rapidité de ses mouvements.

Voilà cinq versions différentes sur ce navire, et aucune ne me paraît plausible. Je vais donner celle de Bochart, laquelle me semble préférable sous tous les rapports.

Les Phéniciens avaient deux sortes de vaisseaux, les

longs et les ronds; les premiers étaient pour la guerre, les seconds pour le commerce.

En phénicien *Arco* signifie *long;* un vaisseau *Arco* veut dire un vaisseau long, par opposition au vaisseau *golin* ou vaisseau rond.

Le navire dont nous parlons était un vaisseau long, comme l'affirme Hérodote.

Pline et le scoliaste d'Apollonius ajoutent que le navire des Argonautes fut le premier vaisseau long dont on se servit en Grèce, et Théocrite lui donne soixante coudées de longueur.

Ainsi le navire *Arco*, ou *Argo* par hellénisme, signifie le vaisseau long, le grand vaisseau, le vaisseau armé en guerre; et l'on peut concilier les différentes traditions sur l'endroit où il fut construit.

Les corsaires ou pirates grecs, aussi longtemps qu'ils bornèrent leurs courses à la mer Égée, purent, comme ceux d'aujourd'hui, exercer leur métier dans de petites embarcations, des espèces de chaloupes; mais quand le champ de ces courses s'agrandit, quand il s'agit d'affronter les dangers de la Propontide et du Pont-Euxin, il leur fallut des vaisseaux longs, des navires *Argo*.

Il y eut donc plusieurs navires *Argo,* parce qu'il y eut plusieurs bandes d'aventuriers qui se servirent de vaisseaux longs ou armés en guerre pour faire la course. Ces vaisseaux furent construits en divers endroits : à

Argos, dans le Péloponnèse; au pied de l'Ossa, près de l'embouchure du Pénée; à Iolcos en Thessalie et ailleurs encore.

Hérodote, I, 2. = Pline, VII, 56. = Athénée, l. VII.

CHAPITRE VI.

Points de départ des expéditions. — Iolcos.

Il en est de même du point de départ de l'expédition.

Comme il y eut plusieurs navires *Argo*, il y eut plusieurs endroits d'où ils mirent à la voile. On ne peut guère supposer qu'un vaisseau construit à Argos, le port le plus fréquenté du Péloponnèse, aurait dû être armé et équipé à Iolcos, petite ville appartenant aux Minyens de Thessalie.

Je saisis cette occasion pour prémunir mes lecteurs contre la magie des noms anciens. Ces noms si harmonieux et qui nous semblent représenter de si grandes choses, sont parfois prodigués à des objets à peine dignes d'attention. Les Minyens, auxquels un des hommes les plus savants de l'Allemagne a consacré tant de veil-

les, occupaient en Thessalie un territoire qui n'a pas quatre lieues carrées.

Reste à expliquer pourquoi Iolcos a été choisie par les poëtes comme rendez-vous des Argonautes.

Iolcos était située au fond du golfe Pagasétique, qui séparait la Magnésie de la Phthiotide; la terre héroïque l'entourait de tous côtés; aucune partie de la Grèce ne conservait autant de souvenirs de l'histoire primitive des Hellènes et des luttes qu'ils eurent à soutenir. Cette partie de la Thessalie était véritablement le berceau de la Grèce.

A ces souvenirs nationaux venaient se joindre des considérations d'intérêt actuel.

Iolcos était admirablement placée pour y préparer des expéditions navales ou pour s'y réfugier en cas de poursuite. Le golfe de Pagasé, qui s'appelle aujourd'hui golfe de Volo, est un bassin circulaire d'environ six lieues de diamètre, situé vis-à-vis de l'Eubée et communiquant avec la mer Egée par un canal de deux milles de largeur.

Au fond du bassin s'enfonce vers le nord une baie profonde, à l'extrémité de laquelle était Iolcos.

Pour ajouter aux avantages de cette position, une ligne d'îles, qui commence près de l'ouverture du canal, s'étend à l'est, dans la direction de Lemnos.

On sait combien les Grecs ont toujours été enclins au métier de corsaires, et l'arrivée des Pélopides vint encore stimuler cet esprit. Les facilités qu'offrait le golfe Pagasétique étaient trop grandes pour être négligées; Iolcos dut être un des repaires favoris des flibustiers de ces temps-là.

L'auteur des premières Argonautiques avait donc un double motif pour choisir Iolcos. Mais son choix ne prouve nullement, que des expéditions dirigées vers le même but ne partirent pas d'autres ports de la Grèce; et s'il fallait encore démontrer cette vérité, il suffirait de comparer les listes des Argonautes.

CHAPITRE VII.

Noms des Argonautes.

Nous trouvons dans Apollonius, Apollodore et Hyginus :

Jason.	Pollux.
Orphée.	Lyncée.
Astérion.	Idas.
Polyphème.	Péréclymène.
Iphiclus.	Céphée.
Admète.	Augée.

Éritus.
Ménœtius.
Iphitus.
Télamon.
Pélée.
Butès.
Tiphys.
Hercule.
Castor.

Euphémus.
Erginus.
Ancée.
Méléagre.
Palémon.
Calaïs.
Zéthès.
Acastos.
Argus.

Dans Apollonius et Hyginus :

Echion.
Ethalide.
Mopsus.
Oïlée.
Clytius.
Phalère.
Phlias.
Hylas.
Nauplius.
Idmon.

Eurydamas.
Eurytion,
Eribotes.
Amphidamas.
Ancée.
Astérius.
Amphion.
Laocoon.
Iphiclus.
Iphitus.

Dans Apollonius seul :

Talaüs.
Arcius.
Léodocus.

Coronus.
Canthus.

Dans Apollodore seul :

Amphiaraüs.
Laerte.
Autolycus.
Atalante.
Pœas.
Phanus.
Staphylus.
Euryalus.
Pénélée.
Leitus.
Ascalaphe.
Ialmène.

Dans Hyginus seul :

Pirithoüs.
Amponitus.
Améléon.
Ixition.
Phocus.
Priasus.
Eurymédon.
Thersanon.
Hippalcimos.
Asclépius.
Milezus.
Iolaüs.
Deucalion.
Philoctète.
Cénée.

Dans Apollodore et Hyginus :

Cénée.
Thésée.
Actor.

On voit au premier coup d'œil les différences que présentent ces listes.

Celle d'Apollonius contient cinquante-cinq noms, Apollodore en donne quarante-cinq et Hyginus quarante-huit.

Sur les cinquante-cinq noms donnés par Apollonius,

trente sont également sur les deux autres listes, et vingt sont mentionnés par Hyginus seulement. Apollodore et Hyginus nous donnent en outre *trente* noms entièrement différents.

Il y a plus; Apollonius dit expressément que ni Thésée ni Pirithoüs ne firent partie de l'expédition d'Iolcos; cependant Apollodore et Hyginus comptent ces deux héros parmi les Argonautes.

Si l'on examine les listes sous le rapport chronologique, on trouvera d'autres anomalies. Des noms sont juxtaposés qui n'étaient point contemporains, Méléagre avec les Dioscures, Atalante avec Philoctète.

D'après ces listes, les Argonautes d'Iolcos auraient été des guerriers venus de toutes les parties de la Grèce et même des pays voisins : Thessaliens, Thraces, Phocéens, Locriens, Béotiens, Athéniens, Éginètes, Péloponnésiens, Étoliens, Crétois, Milésiens, Samiens. Les ennemis les plus invétérés, les Lapithes et les Centaures, seraient venus se placer côte à côte sur les bancs du navire *Argo*.

Ainsi, dans un temps où les communications étaient très-difficiles, souvent impossibles, où les querelles des familles et des tribus devenaient une espèce de religion, des chefs de tous les cantons de la Hellade, oubliant leurs inimitiés, seraient venus simultanément à Iolcos pour faire le métier de rameurs, exposer leur vie et

compromettre leur gloire en faveur du neveu d'un chef Minyen.

L'absurdité d'une pareille supposition vient à l'appui de ma théorie sur la pluralité des expéditions argonautiques.

Apollonius, I, v. 101.

CHAPITRE VIII.

Mise à flot de l'Argo. Description du navire.

Quand la construction du grand navire, du navire *Argo*, fut terminée, il s'agissait de le mettre à flot. Les détails de cette opération donnés par Apollonius sont d'une vérité incontestable; car dans les mêmes pays on s'y prend encore aujourd'hui de la même façon.

Le câble dont les Argonautes étreignent le vaisseau, le fossé qu'ils creusent depuis sa proue jusqu'à la mer, leurs efforts simultanés dirigés par la voix de Tiphys, tout est tellement graphique qu'il semble assister à la manœuvre. On lance même ainsi de grands navires, des bricks de deux cents et deux cent cinquante tonneaux, auprès desquels une embarcation comme celle de Jason paraîtrait fort insignifiante.

En effet, voyons ce que pouvait être l'*Argo*.

Il avait cinquante rameurs, vingt-cinq à chaque bord, deux sur chaque banc, ce qu'on appelle en termes de marine *montés à couple*.

En donnant un espace de trente pouces pour le jeu de chaque rame, nous avons une longueur de soixante-deux pieds et demi ; ajoutons six pieds pour l'avant et huit pour l'arrière, nous aurons une longueur totale d'environ soixante-dix-sept pieds.

Quant à la forme du navire, il est probable que les Grecs ne se bornèrent pas à emprunter le nom phénicien pour un *vaisseau long*, mais qu'ils en prirent aussi le modèle.

Les anciennes Dariques nous ont conservé celui des galères phéniciennes et parmi ces Dariques il n'est pas rare d'en trouver où la galère porte vingt-cinq rames à chaque bord, exactement comme l'*Argo*.

L'*Argo* avait aussi un mât qu'on pouvait relever ou coucher à volonté. Cela se pratique encore maintenant pour les grandes caïques et les bateaux pêcheurs de la mer Noire.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE IX.

Départ de l'expédition de Jason.

Le commencement de la navigation des Argonautes ou Minyens (car, à l'exemple d'Apollonius, je me servirai indifféremment de l'un et de l'autre nom) semble difficile à comprendre.

Depuis le golfe Pagasétique, jusqu'à l'embouchure de l'Hellespont, la route la plus directe était en même temps la plus sûre; aller d'île en île par Sciathos, Scopélos, Ios et Neæ jusqu'à Lemnos, et de là gagner la pointe de la Chersonèse.

Au lieu de cela, que font les Minyens. Tournant presque le dos au point qu'ils doivent atteindre, ils se dirigent vers le nord-ouest, longent la côte de Magnésie jusque près de l'embouchure du Pénée, et puis, tournant à l'est, ils naviguent de cap en cap, de Pallène à Sithonia jusqu'en vue du mont Athos; gagnent Lemnos à force de rames; s'y arrêtent pendant longtemps; vont ensuite à Samothrace, et de là retournant vers

lé sud par le détroit qui sépare Imbros de la Chersonèse, ils se trouvent enfin à l'entrée de l'Hellespont.

Ainsi dès leur entrée dans la mer Égée, dont la navigation devait cependant leur être familière, les Argonautes font un détour complétement inutile; au lieu de prendre la route directe, ils vont se jeter dans les courants si dangereux qui entourent Samothrace, pour revenir ensuite vers le point dont ils s'étaient éloignés.

On trouve ici un souvenir du temps où les navires entraient dans la Propontide par l'ancienne bouche, dont j'ai parlé dans mes observations sur Samothrace. La direction que prirent les Argonautes conduisait au golfe Mélas; c'était la route suivie jadis par Phrixus.

Apollonius, I.

CHAPITRE X.

Séjour à Lemnos.

Le séjour à Lemnos est un hors-d'œuvre qui n'a aucune liaison avec le reste du poëme.

Cependant le massacre ou l'expulsion d'une partie de la population Lemnienne et l'établissement d'une colonie Hellénique ne sauraient être révoqués en doute.

Le témoignage d'Hérodote est positif. Il y avait à Lemnos une colonie Hellénique qui prétendait descendre des Argonautes, et cette prétention fut reconnue par les Lacédémoniens.

L'établissement de cette colonie fut antérieur à la guerre de Troie, car les Lemniens de ce temps-là étaient alliés des Grecs, leur envoyaient des vivres et achetaient des prisonniers Troyens.

Mais, tout en admettant le fait mentionné par Apollonius, on peut douter de la vérité des circonstances accessoires.

« Une expédition grecque s'empara de Lemnos; » la chose semble prouvée.

« Ces Grecs étaient des Argonautes; » rien de plus probable, car pour conquérir une île comme Lemnos, qui contient encore aujourd'hui plus de trente mille habitants, il fallait des forces nombreuses, et par conséquent des navires *Argo* pour les y transporter.

Lemnos était habitée par deux peuples : les *Sintes*, Thraces d'origine et anciens possesseurs de l'île ; les *Phéniciens*, étrangers colonisés. Une expédition grecque contre les Sintes de Lemnos peut avoir été favorisée par les Phéniciens, hommes aux vêtements longs et flottants, adorateurs de *Sandan*, du Héros céleste habillé en femme.

Mais cette simple histoire ne pouvait convenir aux mythographes. Ils inventèrent la colère de Vénus contre les Lemniennes, le châtiment qu'elle leur inflige, le dégoût de leurs époux, le massacre des hommes par les femmes qu'ils avaient abandonnées, et pour compléter le tableau l'intervention des compagnons de Jason.

L'affaire de Lemnos est un hors-d'œuvre relativement à l'expédition de Jason; mais elle peut se rapporter à quelque autre expédition antérieure ou même contemporaine.

Hérodote, IV, 145. = *Voy.*, sur le culte de Sandan, *Movers die Phœnizier*.

CHAPITRE XI.

Arrivée dans la Troade. — Départ subit.

Les Argonautes doublent la pointe de la Chersonèse. Surpris par une tempête, ils se réfugient dans le port du Simoïs.

Diodore place ici la fable d'Hélène exposée à un monstre marin et délivrée par Hercule. C'est la légende de Persée et d'Andromède, légèrement modifiée. J'aurai

l'occasion de faire remarquer encore d'autres emprunts faits au même mythe.

Darès de Phrygie nous donne une narration qui porte un tout autre caractère de vérité :

« Jason, étant arrivé sur la côte de Phrygie, fit entrer « son navire dans le port du Simoïs. Tous les Grecs dé- « barquèrent sur le rivage. Laomédon, roi des Troyens, « reçut la nouvelle qu'un navire extraordinaire était « entré dans le port du Simoïs, et qu'il amenait un grand « nombre de jeunes gens venus de Grèce. Cette nouvelle « inquiéta Laomédon, qui considérait comme très-dan- « gereux que les Grecs prissent l'habitude de fréquenter « les ports de son royaume. Il envoya donc signifier aux « Grecs de quitter son territoire ; s'ils refusaient d'obéir, « il les expulserait de vive force.

« Jason et ses compagnons furent indignés de la du- « reté de Laomédon, qui les traitait ainsi quoiqu'ils ne « lui eussent donné aucun sujet de plainte. D'un autre « côté, ils craignaient la multitude des barbares qui « viendraient les attaquer s'ils essayaient de rester « malgré les ordres du roi. N'étant d'ailleurs point pré- « parés au combat, ils remontèrent à bord, quittèrent le « rivage et continuèrent leur route vers Colchos. »

On voit qu'il n'y a rien ici de merveilleux. Il n'est question ni d'Hésione et du monstre qui doit la dévorer, ni des chevaux divins promis à Hercule par Laomédon, ni de la mauvaise foi de ce prince. Les circonstan-

ces sont narrées avec simplicité et s'enchaînent parfaitement.

Je sais que depuis Me Dacier il est d'usage de dénigrer Darès. Mais quand on a vu la Troade et que l'on connaît les habitudes de l'Orient, on trouve dans Darès des détails topographiques et des peintures de mœurs d'une frappante vérité.

Si le fait en question n'est guère héroïque, et si Laomédon traite les Argonautes comme une troupe d'aventuriers, ce n'est pas la faute de Darès.

Au reste je parlerai de lui plus au long à propos de la guerre de Troie.

Diodore, IV, 42. = Darès, ch. 2.

CHAPITRE XII.

Les Argonautes remontent l'Hellespont; leur arrivée à Artacé.

Repoussés de la Troade, les Minyens entrent dans l'Hellespont, le remontent à la voile et passent sans s'arrêter devant Dardanie, Abydos, Percote et Lampsaque, toutes villes appartenant à Laomédon.

Entrés dans la Propontide, ils suivent la côte d'Asie et arrivent à Artacé, dans l'île qui reçut plus tard le nom de Cyzique.

Ici le récit s'anime et forme l'épisode le plus intéressant de tous les voyages argonautiques. Mais pour le faire apprécier, il conviendra de donner d'abord une description sommaire de l'endroit où fut Artacé.

A l'extrémité sud-ouest de l'île, un ruisseau descend de la montagne et se jette dans la Propontide. Près de son embouchure, mais dans la direction de l'est, s'étend le long du rivage un gros bourg nommé *Erdek*, dont le nom indique l'emplacement d'*Artacé*.

Cette ville était située en partie sur la grande île et en partie sur un îlot qui l'avoisine. Le cap Melænos s'élève à très-peu de distance. Deux lieues au delà du cap, une pointe longue et basse se dirige vers le sud. Dans les anciens temps, un détroit séparait cette pointe de la terre ferme; mais Alexandre le Grand construisit deux ponts pour réunir l'île au continent, et l'accumulation du sable contre les piles des arches, produisit à la longue l'isthme bas et marécageux qui subsiste aujourd'hui.

Les mots phéniciens *Ar-Dag* signifient *lieu* ou *ville du poisson*. Quand la ville de Cyzique absorba pour ainsi dire celle d'Artacé, l'origine de cette dernière ne fut pas

oubliée par les Cyzicéniens. Le poisson que nous voyons sur presque toutes leurs médailles d'or ou d'argent et spécialement sur leurs doubles statères en est une preuve évidente.

Strabon, 120, note 3. = Mionnet, *Médailles grecques*, t. II, p. 527 et Suppl., t. V, p. 300 et suiv.

CHAPITRE XIII.

Observation sur quelques noms d'origine orientale.

Par un grand revers de fortune, la célèbre Cyzique, cette *Rome de l'Orient*, comme l'appelle Florus, n'est pas seulement détruite de fond en comble, mais ses ruines même ont oublié son nom.

Quand aujourd'hui l'habitant d'Erdek, de la vieille colonie phénicienne, a besoin d'un bloc de marbre pour en faire un banc ou un seuil de porte, il va le chercher dans ce qu'il appelle les ruines de *Baaltis*. Le souvenir d'une divinité assyrienne survit à celui de la métropole commerciale de la Grèce.

Ce n'est pas seulement ici qu'on a l'occasion de remarquer cette espèce de résurrection des anciennes dé-

nominations orientales, tandis que celles qui les avaient remplacées momentanément sont tombées en oubli. *Palmyre* et *Héliopolis* ne sont connues dans le désert que sous leurs vieux noms de *Tadmor* et de *Baal-bek*. Les pasteurs nomades campés parmi les ruines de *Pambouk-Kalessi*, l'ancienne *Baam-bek*, ignorent que les tombeaux et les monuments qui les environnent s'appelèrent quelque temps *Hiérapolis*. Depuis vingt siècles l'Occident a beau s'occuper de l'*Égypte*, ce nom gréco-romain n'a pu subsister en Afrique ni en Asie; pour les peuples de ces pays, la vallée du Nil s'appelle encore *Misr*, comme au temps d'Abraham.

Florus, l. III, ch. 5.

CHAPITRE XIV.

Détails sur Artacé.

Suivons maintenant les Argonautes depuis le moment où ils touchent terre.

Poussés par les vents de Thrace, c'est-à-dire par un vent d'ouest, ils abordent dans la grande île. La pierre qui leur servait d'ancre étant trop légère, ils en prennent

une plus pesante et laissent l'autre auprès du ruisseau d'Artacé.

Cette circonstance prouve que leur navire n'était point une galère *Argo* à cinquante rameurs ; car dans une mer comme la Propontide, où les tempêtes sont si violentes que des bateaux à vapeur du premier rang y font quelquefois naufrage, il faut autre chose qu'une pierre pour retenir au mouillage une embarcation de soixante-dix-sept pieds de long.

Le vaisseau grec qui aborda à Artacé et ceux que nous verrons plus tard naviguer dans le Pont-Euxin étaient donc des bâtiments qui n'avaient point le même tonnage et qui appartenaient à des expéditions différentes.

Au reste, ces ancres primitives sont encore en usage pour les bateaux plats dans la mer de Marmara et les lacs du voisinage.

Strabon, 576. = *Id.*, 575. = Pline, V, 32.

CHAPITRE XV.

Accueil hospitalier des habitants.

Les Dolions, qui habitaient la partie basse de l'île et dont le chef s'appelait *Cyzique*, ayant appris l'arrivée des Minyens, viennent leur offrir l'hospitalité. D'après l'avis de ce chef, les Argonautes quittent l'endroit où ils avaient abordé, et, allant à la rame, conduisent leur navire dans un port voisin, où on l'amarre au rivage.

Ce port existe encore.

En face d'Erdek est une petite île, qui fut autrefois jointe à la grande par une jetée construite en gros blocs de rochers dont la majeure partie est encore visible. Dans l'îlot on trouve des grottes et des terrasses, taillées dans le roc, à la manière asiatique. Ce port, couvert au nord par la grande île, au sud par l'îlot, à l'ouest par la jetée, à l'est par le promontoire Melænos, était parfaitement sûr et à l'abri de tout coup de vent.

Les Dolions apportent aux Argonautes des vivres et d'excellent vin. On se livre aux plaisirs de la table, et *Cyzique*, délaissant *Clytée*, sa jeune et belle épouse, passe la nuit entière avec ses nouveaux amis.

CHAPITRE XVI.

Combat avec les Géants. — Départ des Argonautes. — Leur retour nocturne.

Le lendemain Jason, désirant reconnaître par lui-même l'étendue et les golfes de la Propontide, veut monter au sommet du Dindyme. Il laisse Hercule avec quelques autres pour garder le vaisseau et commence l'ascension.

Profitant de son absence, une troupe d'indigènes, qu'Apollonius nomme des Géants et qu'il représente comme des êtres formidables, veut s'emparer de l'Argo. Hercule tue à coups de flèches plusieurs des assaillants; Jason et ses compagnons descendent précipitamment de la montagne et exterminent tous les autres.

Immédiatement après ce combat, les Argonautes profitent d'un vent favorable pour remettre à la voile, et, passant par le détroit qui sépare la grande île de la terre ferme, ils se dirigent vers l'est. Au coucher du soleil le vent devient contraire et les repousse vers leur point de départ.

Ils abordent au milieu de la nuit sans reconnaître l'île qu'ils avaient quittée peu d'heures auparavant. Les Dolions, trompés par l'obscurité, les prennent pour des

Pélasges Macriens, leurs ennemis. Un combat nocturne s'engage; les Dolions sont vaincus avec un grand carnage, et leur chef Cyzique périt de la main de Jason.

Au retour de la lumière du jour, les deux partis reconnaissent leur déplorable erreur. On célèbre les funérailles de Cyzique; sa veuve refuse de lui survivre et se donne la mort.

CHAPITRE XVII.

Ascension du mont Dindyme. — Départ.

La tempête continue pendant douze jours consécutifs. Quand elle s'apaise, Jason tente derechef l'ascension du Dindyme et parvient au sommet, d'où il découvre les retraites cachées des Macriens, le pays des Thraces, la noire embouchure du Bosphore et les plaines de la Mysie; en se retournant, il voit le fleuve d'Ésèpe et les champs d'Adrastée.

Les Argonautes entassent des pierres pour servir d'autel, et offrent un sacrifice à Rhéa, la mère des dieux et des Titans; ils l'invoquent comme la plus vénérable des déesses, l'habitante de la Phrygie. Satisfaite de cet hommage, Rhéa fait jaillir une fontaine du sommet de la montagne.

Les Minyens se rembarquent enfin, laissant les malheureux Dolions inconsolables des maux que ces étrangers leur avaient causés.

CHAPITRE XVIII.

Observations sur ce récit.

Telle est, en abrégé, la relation d'Apollonius du séjour des Argonautes dans l'île de Cyzique. Le talent du poëte y donne de l'intérêt à des aventures qui nous sembleraient fort ordinaires si nous les lisions dans un voyageur moderne.

En effet, il est peu de voyages dans l'océan Pacifique ou dans la mer des Indes qui ne contiennent quelque récit conçu à peu près en ces termes :

« Le ....., nous découvrîmes une île très-élevée. Nos « matelots descendirent à terre et furent accueillis fort « amicalement par les naturels, dont le chef leur indi« qua un bon ancrage et leur fit apporter des vivres en « abondance. Le reste de la journée et toute la nuit sui« vante furent passés en danses et festins. Le lendemain « nos gens voulurent pénétrer dans l'intérieur de l'île;

« mais les naturels s'y opposèrent, et voulurent même « s'emparer de nos chaloupes.

« Il s'ensuivit un combat où plusieurs naturels furent « tués. Nos gens crurent prudent de se rembarquer et « de retourner à bord; mais il ne fallait cependant pas « laisser impunie une pareille insolence.

« J'envoyai pendant la nuit quelques chaloupes bien « armées, qui débarquèrent sans bruit.

« Les naturels, surpris dans leur sommeil, ne purent « faire aucune résistance. Un grand nombre fut massa- « cré et le village réduit en cendres. Parmi les morts, se « trouva le chef qui nous avait si bien reçus la veille. « Après cette leçon, les naturels n'essayèrent plus de « vouloir nous empêcher de parcourir leur île, et je mon- « tai moi-même jusqu'au sommet de la montagne qui la « domine. »

Que les choses ont dû se passer ainsi à Artacé n'est pas une supposition ; certains passages d'Apollonius le prouvent à l'évidence.

Il représente Cyzique assistant au repas des Argonautes malgré lui et *cherchant à cacher ses appréhensions*.

Quand ensuite le poëte s'attendrit sur le trépas prématuré de ce prince, trépas qu'il attribue à l'inflexibilité du destin, il ajoute que Cyzique tomba sous les coups des Argonautes *quand il croyait n'avoir plus rien à craindre de leur part*.

Je me trompe peut-être ; mais si la terreur et la pitié sont l'essence de la tragédie, rien de plus tragique, selon moi, que la destinée de ce jeune chef *dont la barbe était encore soyeuse* et qui venait d'obtenir sa belle épouse, *Clytée aux cheveux ondoyants*.

Une bande d'étrangers aborde dans son pays et vient troubler les joies de son hyménée. Il les accueille, leur prodigue les dons de l'hospitalité ; pour récompense ils l'égorgent et Clytée le suit dans la tombe.

Apollonius, I, 979. = *Id.*, I, 1087.

CHAPITRE XIX.

Exactitude des détails topographiques.

L'ascension du mont Dindyme est racontée avec des détails d'une parfaite exactitude.

Deux pitons, qui s'élèvent à trois mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, forment le sommet de la montagne qui constitue le noyau de l'île. Au haut du plus élevé des deux on trouve effectivement un amas de pierres, fait de main d'homme et qui a pu servir d'autel, quoique je pense qu'il fut destiné primitivement

à faire partie d'une chaîne de signaux, qui commençait au Bosphore et allait rejoindre Samothrace.

A deux cents pieds environ au-dessous du sommet, une source jaillit de la montagne. Un pâtre *hourouk*, dont les troupeaux paissaient dans le voisinage, nous dit que cette source, peu abondante en été, vomissait des masses d'eau à la fin du printemps. La fonte des neiges qui recouvrent les pitons pendant les mois d'hiver explique ce phénomène; mais du temps des Argonautes, une fontaine jaillissant à trois mille pieds d'élévation et près du sommet de la montagne pouvait paraître un prodige.

Le panorama dont on jouit du haut du Dindyme est très-bien décrit par le poëte. On domine effectivement toute la Propontide. Le groupe d'îles éparses au sud de Proconnèse et dans lesquelles Apollonius place les Pélasges Macriens, se distingue jusque dans ses moindres détails. L'entrée du Bosphore n'est pas visible à l'œil nu; aussi le poëte a-t-il soin de la couvrir de nuages.

Apollonius, I, 1114.

CHAPITRE XX.

Arrivée à Cius.

En quittant l'île de Cyzique les Argonautes prennent une route qui les éloigne du but de leur voyage. Au lieu de se diriger vers le Bosphore, dont ils viennent de reconnaître la position, ils tirent droit à l'est, et, laissant à leur gauche la presqu'île de l'Arganthonium, ils pénètrent jusqu'au fond du golfe de Cius, comme s'il s'agissait d'aller vers le lac Ascagne. Suivons-les dans cette nouvelle navigation.

Ayant mis en mer par un temps calme, leurs rames semblent faire voler le vaisseau sur la surface des flots. Déjà ils ont dépassé l'embouchure du Ryndacus et le monument d'Égéon, quand la rame d'Hercule se brise sous les efforts du héros, qui voulait seul résister aux vagues soulevées par la brise du soir. Cependant, vers le coucher du soleil, ils arrivent à Cius. Les Minyens sont reçus amicalement, les habitants leur apportent des vivres et du vin, et l'on s'occupe des préparatifs du festin.

Nous trouvons ici la répétition de l'accueil hospitalier que les Argonautes avaient reçu dans l'île de Cyzique,

et la seule circonstance remarquable de la traversée, c'est le tombeau d'Égéon.

Apollonius, I, 1154 et suiv.

CHAPITRE XXI.

Tombeau d'Égéon.

Ce personnage joue un rôle mystérieux dans la mythologie grecque. Comme il avait cinquante têtes et cent bras, on le confond parfois avec Briarée. Mais Briarée était immortel et veillait aux portes du Tartare avec les autres Hécatonchires; les Argonautes ne pouvaient donc pas avoir vu son tombeau près de l'embouchure du Ryndacus.

Le scoliaste d'Apollonius en fait un géant, fils de Ghée (la terre) et de Pontos (la grande mer). D'après Eumélus, il habitait la mer. Lucius Tarrhœus nous dit qu'Égéon était un géant sorti de l'Eubée et qui vint en Phrygie, où il mourut; les Argonautes étaient effectivement près de la Phrygie quand ils virent son tombeau.

Traduites en prose, ces légendes poétiques signifient qu'avant l'arrivée des Grecs dans la Propontide un navigateur étranger s'y était rendu célèbre; qu'on le disait

venu de l'Eubée, ce qui était possible, puisque son nom semble indiquer qu'il venait de la mer Égée ; qu'après sa mort on lui éleva un monument, probablement un *tumulus,* qui était en vue des Argonautes quand ils dépassèrent le Ryndacus.

Pline confirme cette interprétation en disant que, selon Archimaque, le premier *vaisseau long* fut employé par Égéon; voilà donc les cinquantes têtes et les cent bras qu'on lui attribue.

Je n'ai pu trouver aucune trace d'un tombeau près du Ryndacus, ce qui me fait soupçonner qu'il était dans l'île de Besbicus, qui fait face à l'embouchure de ce fleuve.

Cette île, si peu connue aux modernes, ne laisse pas d'être intéressante sous plusieurs rapports. Elle possède une rade qui offre un sûr abri contre les rafales du nord et de l'ouest; le vin y est excellent et la mer très-poissonneuse.

La tradition affirme que cette île fut habitée par les Géants; son nom prouve qu'elle fut occupée par une colonie sémitique, car *Bes-bek* dérive de la même racine que *Baal-bek*, *Bam-bek*, et signifie *monument détruit*.

Selon Pline, une convulsion du globe arracha cette île de la terre ferme, dont jadis elle faisait partie. Le promontoire qui la termine au sud conserve encore des vestiges d'anciennes constructions. Un couvent

grec, situé à peu de distance, a été bâti avec des matériaux qui en proviennent.

Besbicus fut sans doute visitée par Égéon, et si ses compagnons lui élevèrent un tombeau au sommet du cap, ils n'auraient pu choisir une position plus pittoresque, plus convenable pour le dernier séjour d'un *Roi de la mer*, d'un Harald ou Thorolf de l'ancien monde.

Iliade, I, v. 404. = Scoliaste d'Apollonius, I, v. 1165. = Gyrald, p.168. = Apollonius, I, 1166. = Pline, VII, 56. = Stephanus, *de Urbibus*. = Pline, II, 88.

CHAPITRE XXII.

Mort de Hylas. — Hercule quitte les Argonautes.

Le séjour des Argonautes à Cius fut marqué par un singulier événement.

« Pendant que les Argonautes préparent leur repas,
« le jeune Hylas va puiser de l'eau à une fontaine voi-
« sine ; il y tombe et se noie. Hercule, ne sachant ce
« qu'était devenu son ami, entre en fureur, et, accom-
« pagné de Polyphème, son beau-frère, il parcourt tous
« les environs, appelant Hylas à grands cris.

« Au point du jour les Argonautes remettent à la

« voile sans s'apercevoir de l'absence de leurs trois
« compagnons. Une violente querelle s'engage à bord de
« l'Argo; Télamon veut retourner à Cius pour chercher
« Hercule; les fils de Borée s'y opposent. Une divinité
« met fin au débat en ordonnant aux Minyens de pour-
« suivre leur route. Hercule et Polyphème, restés seuls,
« ne tardent pas à se séparer. Hercule retourne à Argos;
« Polyphème bâtit la ville de Cius, dont les habitants
« instituent des fêtes annuelles en mémoire de Hylas. »

On a voulu expliquer cet épisode en supposant qu'il s'éleva une dissension parmi les Argonautes, relativement au commandement de l'expédition; que les partisans de Jason se séparèrent de ceux d'Hercule et continuèrent leur voyage, tandis que les autres retournèrent en Grèce. Je ne saurais partager cette opinion.

Il est fort possible que l'Alcide grec ait pris part à quelque entreprise maritime dans le genre de celle des Minyens. C'était une occupation héroïque; elle procurait du butin et des esclaves. J'admettrai même que dans une de ses courses il ait pu venir jusqu'à Cius et en ramener quelques prisonniers; mais je ne puis croire qu'il ait été du nombre des navigateurs qui allèrent à la recherche de la Toison d'or, comme je suis convaincu que ceux-ci n'allèrent jamais à Cius.

Apollonius, I, 1207 et s.

CHAPITRE XXIII.

Suite du même sujet.

Il me semble évident que le nom d'Hercule a été porté sur les listes argonautiques, à cause du relief qu'un nom si illustre devait donner à toute expédition dont il serait censé avoir fait partie; mais aussi on s'aperçoit dès le début, de l'embarras qu'occasionne une trop grande renommée.

Depuis le départ d'Iolcos, Hercule joue un rôle indigne de lui et contraire à tous ses antécédents.

Réduit aux fonctions d'un simple rameur, il reste à bord quand Jason et ses compagnons vont consoler les Lemniennes; au port du Simoïs, il est comme les autres éconduit et presque chassé par Laomédon; dans l'île de Cyzique, lorsque les Minyens veulent tenter l'ascension du Dyndime, on le laisse pour la garde du navire; dans la mêlée nocturne ses exploits sont des plus ordinaires. On ne reconnaît point là ce héros invincible qui ne craignait pas de se mesurer avec les dieux.

Phérécyde nous dit qu'à peine sortis du golfe Pagaséen les Argonautes durent débarquer Hercule, dont le poids faisait pencher leur navire et gênait la manœuvre. Telle est exactement mon idée. Apollonius et les autres

mythographes le laissent à terre à Cius, parce qu'il gênait la marche du mythe, parce que le nom d'Hercule était pour eux un fardeau trop lourd à supporter.

L'espèce de culte que les Cianiens rendaient au jeune Hylas et la fête annuelle célébrée en son honneur, quand on faisait retentir du nom de Hylas les gorges de l'Argantonium, me semblent des cérémonies orientales, dont l'origine remontait à une époque bien autrement reculée que celle des Argonautes. Peut-être était-ce un reste du culte d'Atys.

Phérécyde, fr. 67.

CHAPITRE XXIV.

Combat des Argonautes contre les Tyrrhéniens.

Avant de quitter la Propontide et de suivre les Argonautes dans le Bosphore, je voudrais tâcher d'éclaircir une tradition fort obscure conservée par Athénée, celle du combat qu'ils eurent à soutenir contre les Tyrrhéniens et dans lequel tous les Argonautes furent blessés, à l'exception de Glaucus, leur pilote.

Je pense que cet engagement eut lieu dans la Propon-

tide. Pour motiver mon opinion je vais examiner quels étaient les Tyrrhéniens, et s'il est probable qu'ils se soient trouvés en collision avec les Argonautes avant l'entrée de ceux-ci dans le Pont-Euxin.

Athénée, VII, ch. 12.

CHAPITRE XXV.

Détails sur les Tyrrhéniens.

Les Tyrrhéniens, peuple établi en Méonie et qui émigra plus tard en Italie, avaient beaucoup d'analogie avec leurs voisins les Cariens.

Ils étaient, comme les Cariens, une nation belliqueuse et adonnée à la piraterie ; mais leurs déprédations s'exerçaient sur une plus grande échelle.

Tandis que les Cariens écumaient la mer Égée, les Tyrrhéniens poussaient leurs courses d'un côté jusque dans la Propontide, de l'autre jusqu'en Sicile. Après leur établissement en Italie, ils conservaient encore les mêmes penchants.

Un fragment de Ménodote de Samos prouve que les

Tyrrhéniens ne se faisaient pas scrupule de commettre des sacriléges, pourvu qu'on voulût les payer. Ce passage d'un auteur peu connu me semble assez intéressant pour être donné en entier :

« Admète, fille d'Eurystée, se sauva d'Argos et vint « à Samos, où Junon lui apparut. Afin de témoigner sa « reconnaissance pour la protection que la déesse lui « avait accordée en la faisant parvenir en sûreté dans « ces lieux, Admète résolut de se consacrer au service « du temple, bâti jadis par les Léléges et les Nymphes, « et qui existe encore.

« Cependant les Argiens, furieux de cette fuite, ga- « gnèrent à prix d'argent des pirates Tyrrhéniens, et « leur persuadèrent d'aller à Samos enlever furtivement « la statue de la déesse. Ils espéraient que cet enlève- « ment porterait les Samiens à maltraiter Admète.

« Les Tyrrhéniens débarquèrent la nuit au port de Ju- « non, et montèrent au temple, qui n'était fermé par « aucune porte. Ils se dépêchèrent d'enlever la statue « et de la transporter à bord de leur navire. Levant en- « suite l'ancre et lâchant les amarres, ils voulurent s'é- « loigner à force de rames; mais le vaisseau demeura « immobile.

« Atterrés par cette marque de la colère divine, les « Tyrrhéniens débarquèrent la statue, la déposèrent sur « le rivage, lui présentèrent des gâteaux comme of- « frande expiatoire, et partirent à la hâte, tout saisis de « frayeur. »

Nous avons vu les Cariens confondus avec les Lélé-

ges; de même les Tyrrhéniens sont représentés comme des Pélasges.

D'après Hérodote, ils sont originaires de la Lydie. D'après Plutarque, ils sortirent de la Thessalie pour aller s'établir en Asie. Ces traditions ne diffèrent qu'en apparence, et peuvent très-bien se concilier.

Une colonie Tyrrhénienne quitte la Méonie pour s'établir en Thessalie, où elle est considérée comme pélasge; chassés de la Thessalie par les Deucalionides, ces Tyrrhéniens-Pélasges retournent dans le pays de leurs ancêtres, et les Hellènes continuent à les désigner par le surnom qu'on leur appliquait avant leur expulsion.

Les Tyrrhéniens d'Asie ne sont point connus comme nation commerçante. En effet, la piraterie et le commerce ne peuvent guère marcher de front.

Apollodore, III, 5, 3. = Conon, apud Photium, 41. = Strabon, 267. = *Id.*, 219. = Ménodote, fr. 1. = Hellanicus, fr. 1. = Hérodote, I, 94. = Plutarque, Romulus, 2.

CHAPITRE XXVI.

Leur colonie à Lesbos.

Le seul établissement des Tyrrhéniens dans les îles de l'archipel était Métaüm, à Lesbos. Ce renseignement, donné par Hellanicus, est tout ce qui nous reste sur Métaüm, dont aucun autre historien ni géographe n'a fait mention. Nous ne savons pas même où cette ville était située.

Je serais porté à croire que Métaüm était l'ancien nom de Méthymna, et voici mes raisons :

Methymna devait être une ville très-ancienne, puisqu'elle était florissante avant que la mer se fût retirée du détroit qui la séparait de l'île d'Antissa.

Son nom s'écrit de plusieurs manières, *Midumna*, *Medumna*, *Mathumna*, *Mathymna* et *Méthymna ;* mais la racine reste toujours la même, et cette racine est identique à celle de Métaüm.

Théopompe nous donne des détails sur le luxe et les mœurs des Méthymniens : on croirait qu'il s'agit des mœurs étrusques, décrites par le même Théopompe et par Timée. Or, on sait que les Étrusques se confondirent avec les Tyrrhéniens.

Methymna était un port de mer dont la position con-

venait parfaitement aux Tyrrhéniens, comme point de relâche, pour attendre le vent du sud, qui devait les conduire dans la Propontide.

Il y eut aussi des Tyrrhéniens à Lemnos, à Imbros et à Scyros; mais il est évident que, si des Tyrrhéniens habitèrent ces îles, ce fut longtemps après la guerre de Troie.

Hellanicus, fr. 121. = Strabon, 60. ≐ Pline, V, ch. 31. = Strabon, 618. = Thucydide, *passim*. = Scylax, périple. = Mionnet, médailles grecques, III, p. 38 et s. = Théopompe, fr. 252. = *Id.*, fr. 222. = Timée, fr. 18. = Apollonius, l. IV, v. 1760. = Plutarque, *Quæstiones gr.*, 21 = Porphyre, *in vita Pythagoræ*.

CHAPITRE XXVII.

Leur établissement dans la Propontide.

Quant aux stations maritimes des Tyrrhéniens dans la Propontide, revenons à Apollonius.

Il parle d'abord de Pélasges-Macriens, dont les habitants d'Artacé craignaient les attaques subites et nocturnes; ce poëte nous montre ensuite les Argonautes parvenus au sommet du mont Dindyme, d'où ils aper-

çoivent les repaires de ces Macriens et les endroits *où ils se tenaient en embuscade*.

Quiconque a visité cette mer, doit reconnaître à ces indications un groupe d'îles situé à l'ouest de Cyzique, dont il est séparé par un bras de mer qui n'a pas une lieue de largeur. Ce petit archipel est presque inconnu aux Européens. Les navires qui vont à Constantinople ou qui en reviennent l'aperçoivent de loin, sans jamais y toucher.

Il y a quatre îles principales, nommées par les Grecs *Physia, Ophioessa, Phœniké* et *Halone*, outre plusieurs petites, qui n'ont point de noms dans la géographie.

Ces îles pourraient devenir une station navale de premier ordre. Elles possèdent des ports admirables, surtout celui de Halone, qui s'appelle aujourd'hui *Pacha Liman*. Elles sont d'ailleurs très-fertiles, et l'eau y est excellente.

Au temps des Argonautes ces îles étaient occupées par des Pélasges-Macriens. Mais *Macris* était l'ancien nom de *Chio* et d'*Icaria*, situées en face de la Méonie et habitées par les Tyrrhéniens avant la guerre de Troie. Le nom de Macris est d'origine tyrrhénienne. Chez les Étrusques ou Tyrrhéniens d'Italie on trouve la ville de Macra et la plaine Macrienne.

Les embuscades des Macriens, que Jason et ses compagnons voyaient du haut du mont Dindyme, étaient des

vigies placées par les Tyrrhéniens sur les points les plus élevés de ces îles, afin de surveiller l'entrée de l'Hellespont et peut-être aussi celle de l'ancien canal de la Chersonèse. Les Tyrrhéniens pouvaient de là découvrir, épier et intercepter les navires qui entraient dans la Propontide.

Apollonius, I, 1024. = *Id.*, 1112. = Pline, V, 31. = *Id.*, IV, 12. = Strabon, 216 et 222.

CHAPITRE XXVIII.

Comment ils pouvaient s'y maintenir.

Mais comment les Phéniciens pouvaient-ils tolérer des établissements de pirates dans les mers que leurs vaisseaux fréquentaient?

Je répondrai en demandant comment l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Hollande ont si longtemps fermé les yeux sur les déprédations des Barbaresques.

Un combat entre les Tyrrhéniens et les Argonautes, ces premiers navigateurs grecs, était donc fort probable. Que ce combat ait eu lieu dans la Propontide, non loin des îles qui servaient aux Tyrrhéniens de point d'observation et de refuge, me paraît également plausible.

Mais ces Argonautes n'étaient pas les compagnons de Jason.

En effet la relation de Posis de Magnésie, conservée par Athénée, affirme que Glaucus avait construit l'*Argo* et qu'il en était le pilote.

Ce n'était donc pas le navire construit par Argus et dirigé par Tiphys, conformément aux ordres de Minerve. Glaucus ne faisait pas même partie des compagnons de Jason, d'après la liste d'Apollonius.

Nouvelle preuve de la multiplicité des expéditions argonautiques.

Apollonius, I, 18. = *Id.*, 105 et s.

CHAPITRE XXIX.

Défaut de connaissances géographiques sur la Propontide.

A l'occasion de l'archipel presque inconnu des Pélasges-Macriens, je me permettrai de me récrier sur l'extrême ignorance où l'on est resté relativement à la Propontide. Ce vaste lac, placé entre l'Europe et l'Asie, traversé chaque année par des milliers de navires européens, est moins connu que les mers australes.

En 1845 j'y fis, avec M. Layard un voyage d'exploration. Le hasard nous fit retrouver les ruines de l'ancienne *Mégaricé*, à l'extrémité de la péninsule de l'Arganthonium.

Les deux jetées qui formaient l'entrée du port, le port lui-même devenu un marais, le chemin pavé qui conduisait à la ville, l'enceinte de celle-ci avec les bases de ses tours, les débris de poteries et de briques indiquant l'emplacement des habitations, tout y est encore. La forme du rivage, décrite par Pline, n'a pas changé.

Ces ruines si intéressantes d'une ville déjà presque oubliée du temps des Romains, sont à quelques lieues de Constantinople. Les bateaux à vapeur qui vont chaque jour à Gemlik passent à leur pied; et personne ne les connaît, personne ne se doute de leur existence.

Pline, II, ch. 23.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXX.

Les Argonautes entrent dans le Bosphore.—Amycus.

Les expéditions que nous avons suivies jusqu'ici semblent avoir été de peu d'importance. C'étaient de timides reconnaissances des côtes, pour lesquelles on pouvait se servir de légers navires. Les voyages dont nous allons maintenant examiner la relation sont d'une autre nature et nécessitaient l'emploi de grands bâtiments, de véritables navires *Argo*.

Cette fois les Argonautes se dirigent vers l'embouchure du Bosphore, laissant par conséquent à leur droite l'archipel de Cyzique, à leur gauche le tombeau de Hellé.

Dans cette partie de la Propontide on trouve les traces de plusieurs établissements phéniciens, tels que Bysanthe, Héraclée, Byzance, Drepane, Libyssa, Mégaricé, Coryphante; mais les Minyens semblent les avoir soigneusement évitées.

Leur première aventure fut le combat avec les Bé-

bryces et la mort du roi *Amycus*. Cet événement forme un intéressant épisode de l'histoire des temps héroïques. Les écrivains grecs et latins y font souvent allusion. Il ne sera donc pas inutile d'y consacrer quelques lignes.

Voici la relation d'Apollonius et des autres mythographes.

« Les Argonautes arrivèrent à une baie spacieuse, en-
« tourée d'un rivage élevé et située près de l'entrée du
« Bosphore. Ce pays appartenait aux Bébryces, dont le
« roi Amycus défia les Argonautes au combat du ceste.
« Pollux accepta le défi et tua son adversaire.

« Les Bébryces, voulant venger la mort de leur roi, at-
« taquent les Argonautes ; ils furent repoussés avec un
« grand carnage, et dans leur fuite ils rencontrèrent les
« Maryandiniens, qui ravagèrent leurs champs et leurs
« vignobles, tandis que les Argonautes s'emparaient de
« leurs troupeaux. »

Ce récit n'est pas entièrement imaginaire et se rapporte à des faits historiques.

Voy. la carte de la Propontide.

CHAPITRE XXXI.

Les Bébryciens.

Les Bébryciens ou Bébryces étaient une tribu Thrace passée d'Europe en Asie et qui occupait une partie de la Bithynie. Mariandynus, prince Paphlagonien, leur fit la guerre et s'empara de leur pays. .

Une autre peuplade bébrycienne habitait le territoire de Lampsaque. Elle en fut expulsée par Lycus, fils de Dascylus, prince Mysien.

Les deux guerres furent probablement simultanées, puisqu'elles avaient pour but l'expulsion de ces étrangers, qui était venus s'établir en Asie.

Il est fort possible que des Grecs naviguant dans ces parages aient profité de la détresse des Bébryciens pour leur enlever quelques troupeaux, et qu'ils aient tué le chef qui voulait s'opposer à cette agression.

Aussi voyons-nous les Minyens se rembarquer dès le lendemain du combat. Dans la suite de leur expédition, ils n'abordent plus sur les côtes de la Bébrycie, tandis qu'ils s'empressent d'aller fraterniser avec les Maryandiniens.

Le nom d'*Amycus* n'a point cessé d'être en usage dans les pays qui formaient jadis la Bébrycie et la Maryandinie. Dans cette partie de l'Asie Mineure j'ai souvent trouvé le nom de Hamik.

Strabon, p. 295. = Théopompe, fr. 201. = Charon, fr. 7. = Apollodore, II, 5, 9, 6.

CHAPITRE XXXII.

Dangers de la navigation du Bosphore.

Depuis le moment où les Argonautes quittent le pays des Bébryciens jusqu'à leur entrée dans le Pont-Euxin, les indications d'Apollonius deviennent très-confuses.

Les dangers de la navigation du Bosphore, l'arrivée des Argonautes auprès du vieux Phinée, les Harpies, le péril imminent auquel l'Argo est exposé en passant entre les Symplégades semblent des fragments de poëmes Orphiques intercalés par Apollonius.

On aurait tort de juger du Bosphore d'autrefois par celui de nos jours. Il a présenté jadis des dangers qu'on n'y trouve plus, mais dont il reste cependant des vestiges.

Je veux parler des *rapides*, qui sont bien différents des *courants*. Ceux-ci sont produits par des causes visibles, telles que les échancrures du rivage, la projection des caps. Les courants du Bosphore, déjà mentionnés par Polybe, ont été très-bien expliqués par sir Sidney Smith et par Rennell. Mais je ne sache pas qu'on ait parlé des rapides.

Je prends ce mot dans son acception américaine, c'est-à-dire comme *l'effet produit par des roches sous-marines, contre lesquelles les couches inférieures du courant viennent se heurter, ce qui occasionne à la surface une espèce de soubresaut.*

Le Bosphore présente plusieurs de ces rapides, où l'eau est dans une violente agitation, qui n'est point l'effet du courant. Les vagues bouillonnent et semblent se mouvoir de bas en haut. C'est absolument comme les rapides du Saint-Laurent, entre Prescott et Montréal.

Mais les rapides sont sujets à changer de forme, parfois même à disparaître entièrement, tantôt par l'éboulement du barrage sous-marin qui les produisait, tantôt par l'accumulation du sable ou du gravier, qui finit par former un plan incliné sur lequel le courant inférieur glisse au lieu de s'y briser.

Il y a deux siècles, les rapides du Saint-Laurent étaient tellement violents, qu'on ne pouvait les remonter même avec des canots. Maintenant les bateaux canadiens les remontent sans difficulté.

Je serais porté à croire qu'il en fut de même dans le Bosphore. Le banc de sable de la pointe de *Jeni-Kieu* et celui qui est un peu en amont de la pointe d'*Unkiar-Skelessi* recouvrent des rochers qui ont pu former autrefois des rapides aussi dangereux que ceux du Saint-Laurent.

Polybe, l. IV, ch. 5. = Rennell, Geogr. of W. Asia, t. II, p. 404. = *Voyages de la Hontan*, lettre 8.

CHAPITRE XXXIII.

Phinée.

D'après Apollonius, le roi Phinée, chassé de ses États, habitait sur la rive européenne du Bosphore.

Apollodore le fait régner à Salmydessus. Les Argonautes, voulant aller vers le Phase, se seraient donc dirigés vers le Danube.

Diodore raconte une tout autre histoire. Sans dire où demeurait Phinée, il en fait un roi de Thrace, chez lequel les Argonautes arrivent directement après leur départ de Samothrace. Une querelle s'engage au sujet de deux fils de Phinée que leur père maltraitait injuste ment. On en vient aux mains ; Phinée est tué par Her-

cule, et ses fils se joignent aux Argonautes, qui se rembarquent et arrivent dans la Chersonèse Taurique.

Ces contradictions sont faciles à expliquer si l'on considère que le nom de *Phinée* n'est pas celui d'une personne, mais d'un peuple. Phinée, fils d'Agénor, signifie une colonie phénicienne, et les établissements de cette nation étaient dispersés le long des côtes de la Thrace et dans le Pont-Euxin. Nous voyons dans Arrien que les fils de Phinée s'appelaient Thynus, Bithynus et Paphlagon. Ce sont les éponymes des Thyniens, des Bithyniens et des Paphlagoniens.

L'expédition dont parle Diodore, laquelle fit voile pour la Tauride sans avoir touché à l'île de Cyzique, au port de Cius ni au pays d'Amycus, n'est point la même que celles d'Apollonius ni d'Apollodore.

Apollodore, I, 9, 21, 1. = Diodore, IV, 43, 3.

CHAPITRE XXXIV.

Les Harpies.

Le nom de *Harpies* a eu chez les anciens plusieurs significations.

Hésiode les appelle filles d'Électre et petites-filles de l'Océan ; Iris est leur sœur ; elles sont des divinités à la belle chevelure, qui égalent en rapidité les vents et les oiseaux.

Homère en parle plusieurs fois, mais sans définir leurs attributions. Il leur impute la disparition soudaine de plusieurs personnages, et néanmoins il ne semble pas les regarder comme des divinités malfaisantes.

Chez Homère comme chez Hésiode, les Harpies sont la personnification des navires à voiles enfants de l'Océan, luttant de vitesse avec les vents et occasionnant parfois le naufrage et la mort de ceux qui s'y embarquent.

Apollonius a suivi une tradition d'un tout autre genre, conservée aussi par Eschyle, quand il fait piller les repas de Phinée par des Harpies, qu'il semble confondre avec les Gorgones. Elles ne sont plus le symbole des navires, mais celui de leurs équipages qui se livrent à la piraterie.

Il suffit de lire avec attention les passages des écrivains Argonautiques où l'on parle des Harpies pour se convaincre que ce nom signifie pour eux des corsaires. des écumeurs de mer, auxquels les Argonautes donnèrent la chasse.

Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les poursuivirent jusqu'à un groupe d'îles qui s'appelaient alors Plotées,

mais auxquelles les Minyens donnèrent le nom de Strophades (îles du retour).

Nous ne connaissons aujourd'hui d'îles Strophades que deux îlots situés à l'entrée du golfe Cyparissa, à l'ouest du Péloponnèse Les marins grecs revenant de l'Italie où des îles Ioniennes, pouvaient effectivement se croire de retour dans leur patrie quand ils avaient doublé ces Strophades. Mais il me paraît impossible d'admettre que ce fussent là les Strophades des Argonautes.

Comment supposer que des marins aussi novices et dont la science nautique se bornait à côtoyer timidement les rivages, auraient traversé la Propontide et la mer Égée, doublé le cap Ténare, et seraient allés jusque dans la mer d'Ionie, pour donner la chasse à un ennemi vaincu.

Les Argonautes étaient dans le Bosphore quand ils en vinrent aux mains avec les Harpies; ils les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'à certaines îles où les vainqueurs virèrent de bord et reprirent leur route; c'est donc aux environs du Bosphore qu'il faut chercher les Strophades argonautiques.

Nous y trouvons le groupe d'îles appelées îles des Princes, situées dans la Propontide, à deux lieues et demie de l'entrée du détroit.

Celle de ces îles qui est exactement en face de l'embouchure et vers laquelle se dirige le courant se nomme

encore aujourd'hui *Plata*. Cela ressemble beaucoup aux Plotées d'Apollonius.

Théogonie, v. 266. = Odyssée, I, 241. = *Id.*, XIV, 371. = *Id.* XX, 77. = Euménides, v. 50. = Apollonius, II, 296. = Hyginus, fab. XIX. = Apollodore, I, 9, 21, 7. = *Voy.* la carte de la Propontide.

CHAPITRE XXXV.

Les Symplégades.

La légende des Symplégades est très-ancienne. C'étaient deux rochers qui défendaient l'entrée du Pont-Euxin. Quand un navire tentait de passer; ils se rapprochaient pour l'écraser.

Les Argonautes, dûment avertis par Phinée, se firent précéder par une colombe, qui ne perdit que le bout de sa queue. Le navire Argo, protégé par les dieux, parvint à franchir ce dangereux passage ; mais l'extrémité de sa poupe fut fracassée.

Le sens de l'allégorie est facile à saisir. Il s'agit de deux postes fortifiés, placés sur chaque rive et d'où partaient des chaloupes chargées de garder la passe et d'arrêter ou de couler à fond ceux qui voudraient entrer

dans le Pont-Euxin sans leur consentement. Cela se pratique encore de notre temps à l'entrée des Dardanelles, au passage du Sund et ailleurs.

Les Argonautes, qui arrivaient pour la première fois dans ces parages, envoyèrent un léger esquif, une caïque de ce temps-là, pour demander à pouvoir continuer leur route. On le leur accorda, mais pas gratuitement, puisque la colombe y laissa une partie de sa queue et l'Argo l'arrière de sa poupe.

Simple que soit cette allégorie, elle est devenue presque inintelligible par suite de l'erreur où l'on est tombé sur l'endroit où finit le Bosphore et où commence le Pont-Euxin.

Voyons d'abord ce que les anciens entendaient par l'entrée du Pont-Euxin.

L'entrée ou embouchure est située entre deux roches escarpées, nommées les Symplégades ou les Cyanées.

Cette embouchure est très-étroite. Elle n'a que quatre stades de largeur; c'est la partie la plus resserrée du détroit.

Le détroit appelé Bosphore commence à cette embouchure et finit à la Propontide, dont il est censé faire partie. Sa longueur est de cent vingt stades.

A l'embouchure se trouvait le temple où Darius alla se placer pour contempler l'étendue du Pont-Euxin. Depuis ce temple jusqu'à la petite île nommée Cyanée, qui

est près de la côte d'Europe, il y a une distance de quarante stades.

Le pont de bateaux que Darius fit construire sur le Bosphore était *environ* à la moitié de la distance entre Byzance et l'embouchure.

Enfin, Diodore parle des Cyanées comme si elles avaient autrefois barré le passage aux eaux du Pont-Euxin, qui auraient cependant fini par surmonter l'obstacle et se déverser dans la Propontide.

Ces indications sont tellement claires qu'il semble impossible de se méprendre sur le gisement des roches Symplégades ou Cyanées Argonautiques, dont voici les caractères essentiels :

Elles sont à l'endroit le plus resserré du Bosphore, où ce détroit n'a que quatre stades de largeur;

Leur couleur est bleuâtre;

Près de l'une d'elles il y avait un temple d'où l'on pouvait voir le Pont-Euxin ;

Elles sont à cent vingt stades de Byzance et à quarante stades de la petite île Cyanée.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte du Bosphore pour voir que les mythographes ont voulu désigner les deux promontoires qui resserrent le canal, immédiatement en amont des villages appelés Natoli-kavak et Rouméli-kavak.

En effet,

C'est le point le plus resserré du détroit, où la distance

entre les deux rives est de deux mille cent quatre-vingts pieds d'Angleterre, ce qui fait un peu moins que quatre stades de six cents au degré;

La roche trachytique qui forme ces caps est de couleur bleue; elle est de formation volcanique, tandis que plus en aval on trouve du calcaire jaunâtre et du schiste;

Sur le plateau du promontoire de la côte d'Asie était le temple de Jupiter Urius (dispensateur des vents favorables); on en trouve encore des débris dans les constructions du château Génois et dans le cimetière Turc qui l'avoisine. De l'esplanade où était le temple la vue domine le Pont-Euxin jusqu'aux bornes de l'horizon, et l'on voit très-distinctement la petite île nommée Cyanée, qui est éloignée d'une lieue et demie ou quarante stades. La distance à vol d'oiseau entre le pied de ce promontoire et le cap où était Byzance est de 0°—11′—12″, ce qui fait cent douze stades de six cents au degré. Si l'on tient compte des sinuosités du canal, on obtient exactement les *cent vingt* stades de la longueur du détroit d'après Hérodote et Arrien.

Voilà pour les caractères essentiels. Voyons maintenant les circonstances accessoires.

Le pont de bateaux construit pour l'armée de Darius par Mandroclès de Samos, traversait le Bosphore à l'endroit où sont aujourd'hui les châteaux d'Asie et d'Europe (les deux *Hissars*), et où le détroit n'a que deux mille sept cent quinze pieds d'Angleterre de largeur. L'armée

persane était campée autour de la petite plaine des eaux douces, près du Guk-Sou.

Or, les distances en ligne directe de l'embouchure du Guk-Sou à la pointe du sérail et de cette même embouchure à la pointe de la Symplégade d'Europe, sont comme 10 : 11. Nouvelle confirmation du récit d'Hérodote.

Le fait mentionné par Diodore n'est pas non plus entièrement imaginaire.

Du pied de la Symplégade d'Europe une jetée construite en blocs de pierres informes s'avance sur une longueur d'environ cent mètres dans le canal, et force les navires à se rapprocher de la côte d'Asie.

L'époque de sa construction est inconnue; mais des ouvrages de cette nature peuvent avoir une durée presque illimitée. D'après les traditions locales, les empereurs de Constantinople faisaient servir cette jetée à soutenir une partie de la chaîne qui fermait à cet endroit le Bosphore; l'autre extrémité s'amarrait au pied de la Symplégade d'Asie. Ainsi les deux promontoires venaient encore se toucher comme dans les temps héroïques.

Pour élever la jetée, on a profité d'un bas-fond, ou plutôt d'un banc de rochers, qui vient à cet endroit rétrécir la passe. En temps calme une pointe de ce banc se

montre à fleur d'eau, un peu en aval de la jetée, près du village de Roumeli-kavak. Cette pointe supporte deux tronçons de colonnes.

Nous retrouvons ici les vestiges de l'ancienne barrière de rochers dont une idée confuse était parvenue jusqu'à Diodore, et l'on peut admettre l'observation de Strabon, quand il dit que les Symplégades rendent le passage difficile à ceux qui naviguent dans le détroit de Byzance.

Mais on ne sait vraiment sur quel fondement repose une opinion généralement accréditée qui, malgré les assertions formelles des auteurs que je viens de citer, transforme les Symplégades en deux îlots, situés l'un auprès du cap Fanaraki d'Europe, et l'autre sur la côte d'Asie, au delà du fleuve Rhéba, à plus de quatre-vingts stades du premier.

Je trouve les premières traces de cette confusion dans Apollodore, qui parle des Symplégades comme de roches situées dans la mer. Elles devenaient donc des îles, et les Grecs, qui avaient déjà dans leur mythologie l'île flottante de Délos, ne firent aucune difficulté d'y assimiler les Cyanées des Argonautes.

Mais, comme il n'y avait pas d'îles dans le Bosphore, il fallut en chercher dans le voisinage. Or, à quarante stades de l'étroit passage où finissait le Bosphore, il y a près de la côte d'Europe un îlot formé d'une roche

bleuâtre, et l'on fit le raisonnement suivant : « les Symplé-
« gades étaient des roches bleuâtres ou cyanées ; cet îlot « est de couleur bleuâtre : donc il est une Cyanée et par « conséquent une Symplégade. »

Cependant ce n'était pas tout encore. Il s'agissait d'en trouver une seconde sur la rive asiatique, et la chose était d'autant plus difficile qu'il n'y en a point.

Pour se tirer d'affaire on en supposa une, et les autorités les plus respectables l'adoptèrent sans hésiter.

Arrien parle des Cyanées au pluriel, et les place auprès de l'endroit où est maintenant le village de Fanaraki d'Europe.

Pomponius Méla, les appelle « deux petites îles, nommées Cyanées ou Symplégades, qui sont situées à peu « de distance l'une de l'autre, près du Bosphore de « Thrace. »

Quant à Strabon il commence par dire que les Cyanées sont les mêmes rochers qu'on appelle aussi Symplégades, et ailleurs il ajoute : « Les Cyanées sont deux « petites îles, voisines de l'embouchure du Pont-Euxin, « situées l'une près de la côte d'Europe, l'autre près de « celle d'Asie, et séparées par un bras de mer d'environ « vingt stades de largeur. Elles sont à la même distance, « l'une du temple des Byzantins, l'autre de celui des « Chalcédoniens, où se trouve la partie la plus étroite du

« Pont-Euxin; car dix stades plus loin s'avance un cap « qui ne laisse plus que cinq stades d'espace entre les « deux rives : ensuite la mer s'élargit de nouveau, et « commence à former ce qu'on appelle la Propontide. »

Tout ce passage est ou complétement faux ou complétement inintelligible. Il est évident que Strabon a voulu décrire un endroit qu'il n'avait jamais vu et sur lequel il ne possédait que des renseignements inexacts.

Pline a fait mieux encore. Selon lui, les Cyanées, appelées aussi Symplégades, seraient deux îles du Pont-Euxin, situées à quinze cents pas de l'Europe et à quatorze mille pas du détroit.

On reste confondu de voir un homme aussi savant que Pline, un marin de profession commettre un pareil solécisme géographique et donner gravement les distances entre la terre ferme et des îles imaginaires.

Je puis donc très-bien m'expliquer l'embarras d'Ammien Marcellin, qui, après avoir examiné attentivement la Cyanée de Fanaraki, dont il donne une description des plus exactes, déclare n'y trouver aucune trace des anciennes Symplégades.

Ainsi, faute de comprendre le vrai sens de la légende Argonautique, on est allé de supposition en supposition pour tomber enfin dans l'impossible.

Il m'a paru d'autant plus intéressant de rétablir la vé-

ritable signification de ce mythe qu'il était déjà connu d'Homère, qui en fait mention dans l'Odyssée; seulement il transporte la scène dans le détroit de Messine, et donne aux Symplégades les noms devenus si fameux de Charybde et de Scylla.

Apollonius. = *Id.*, II, 317, 550. = Apollodore, 1, 9, 22. = Iphigénie en Tauride, v. 889. = Médée, v. 1363. = Apollonius, II, 318. = Hérodote, IV, 85. = Arrien, Périple. XII, 2. = Hérodote, l. c. = Arrien, Périple, XXV, 3, 4. = Hérodote, IV, 87. = Arrien, l. c. = Diodore, V, 47, 3, 4. = *Voir* la carte de la Propontide et du Bosphore. = Strabon, p. 21. = Apollodore, I, 9, 22. = P. Méla, l. XI, ch. 7. = Strabon, p. 21. = *Id.*, p. 319. = Pline, l. IV, ch. 13. = Ammien Marcellin, l. XXII, ch. 8. = Odyssée, XII, v. 69 et suiv. = *Id.*, XII, v. 234 et suiv.

CHAPITRE XXXVI.

Entrée du Pont-Euxin.

Entrés enfin dans le Pont-Euxin, les Minyens d'Apollonius se dirigent à l'est, et pendant quelque temps leur route est indiquée avec une remarquable exactitude. Le fleuve Rhébas, l'île Colonne, les roches Noires, la rivière de Phyllis, les champs arrosés par le Calpis et l'île Thyniade, s'appellent aujourd'hui la rivière de Rivas, l'île de Rivas, le cap Noir, la rivière de Chilly, la plaine d'Agvé et l'île Kefken.

L'île Thyniade ou Kefken est une masse de roche volcanique, produite par soulèvement, et qui sort de la mer vis-à-vis du cap Calpé, appelé aujourd'hui Kerpé. L'identité de ce nom de Calpé avec celui que portait jadis le rocher de Gibraltar, accuse son origine phénicienne.

De l'île au cap il y a environ un quart de lieue; du temps des empereurs byzantins elle était garnie de fortifications dont on voit encore les restes, et plusieurs puits, creusés dans le roc, fournissent d'excellente eau.

Le centre de l'île est couvert de lauriers et de fragments d'anciennes constructions, qui semblent indiquer l'emplacement du temple d'Apollon.

Sur le rivage septentrional, au-dessous et en dehors de l'enceinte byzantine, se voit un magnifique pan de muraille en blocs de lave, taillés avec le plus grand soin. Après les murs de Samothrace je ne connais rien qui porte les marques d'une aussi haute antiquité.

Ces particularités m'ont paru dignes d'être mentionnées parceque l'île Thyniade n'a été visitée, à ma connaissance, par aucun voyageur.

Depuis le cap Calpé jusqu'au promontoire Achérousias l'itinéraire est moins exact. Apollonius indique les points de la côte dans l'ordre suivant : le fleuve Sanga-

ris, le fleuve Lycus, le lac Anthémoïsis. Il aurait fallu dire le Sangaris, le lac Anthémoïsis, le Lycus.

Le lac est à deux lieues et demie du Sangaris; une dune sablonneuse le sépare de la mer, avec laquelle il n'a pas de communication directe. Le Lycus est à seize lieues plus vers l'est.

Bochart, 615. = Apollonius, II, v. 724.

CHAPITRE XXXVII.

Arrivée chez les Mariandyniens.

Parvenus au promontoire Achéronsias, les Argonautes trouvent enfin une peuplade amie. Les Mariandyniens, enchantés de la mort d'Amycus, les reçoivent comme des alliés; mais en racontant leur accueil hospitalier le poëte commet un anachronisme historique relativement aux Bébriciens, et confond ceux du Pont-Euxin avec ceux de Lampsaque.

En effet, dans un discours qu'il prête à Lycus, chef des Mariandyniens, celui-ci, oubliant qu'il est un Paphlagonien, parle de son père Dascylos et des exploits d'Hercule, comme s'il était le Lycus mysien, dont j'ai parlé ailleurs.

Il serait possible cependant que l'erreur fût volontaire et qu'elle ait eu pour but d'appliquer à l'Hercule grec, les anciennes légendes que les nations du Pont-Euxin conservaient sur l'Hercule de Tyr.

La caverne dont parle Apollonius et qu'il appelle *l'antre infernal* existe effectivement, et les habitants d'Héraclée conservent pour cette grotte une terreur superstitieuse; mais quant au fleuve *Achéron,* tombant dans la mer du haut du promontoire, je n'ai pu en découvrir aucun vestige.

A l'occasion des funérailles d'Idmon, tué par un sanglier, Apollonius donne à entendre que la fondation de la ville d'Héraclée aurait eu lieu par suite des voyages argonautiques; comme si le meilleur port de toute la partie méridionale du Pont-Euxin aurait été négligé par les Phéniciens, qui avaient tant d'établissements dans ces parages.

Les auteurs grecs nous parlent souvent de villes ou de forteresses bâties par les Argonautes. Mais quand on songe à ce qu'il faut de matériaux, d'ouvriers et de temps pour bâtir une seule maison, la construction d'une forteresse ou la fondation d'une ville ne semble pas chose très-facile; si les Argonautes avaient seulement élevé le quart des constructions que les Grecs leur attribuent, le navire Argo aurait dû porter une armée de tailleurs de pierres et de maçons et son voyage durer un siècle.

Quand les Hellènes expulsèrent les colonies pélasges ou léléges, et s'établirent à leur place, il est probable qu'ils trouvèrent les villes toutes bâties.

Ayant quitté les Mariandyniens, les Argonautes continuent leur route, partie à la voile et partie à la rame, jusqu'à Sinope.

Pour toute cette partie du voyage la description des lieux et leur nomenclature sont d'une correction irréprochable.

Plusieurs des noms cités par Apollonius n'ont même pas changé. Le fleuve Parthénius, Kytore et le cap Carambis s'appellent encore la rivière de Bardin, Kydros, et le cap Carembé.

Apollonius, II, v. 774 et suiv. = *Id.*, v. 784. = *Id*., v. 743. = *Id.*, v. 843. = *Id.*, v. 936 et suiv.

CHAPITRE XXXVIII.

Perpétuité de certains noms et de certains usages.

La conservation des anciennes dénominations est remarquable dans le nord de l'Asie Mineure.

On est parfois surpris d'y entendre donner à des ruisseaux, à des villages, les mêmes noms qu'ils avaient au temps d'Homère.

Cela tient d'abord aux habitudes immuables des Asiatiques, et ensuite aux routes que les armées conquérantes ont constamment suivies, en pénétrant d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie.

Perses, Macédoniens, Romains, Persans, Croisés ont tous invariablement parcouru les mêmes pays, se dirigeant sans cesse de la Cilicie vers la Propontide et *vice versa*.

Cette marche oblique était une nécessité. Les montagnes de l'Arménie et de la Cappadoce opposent des difficultés insurmontables, à toute armée qui voudrait passer directement de l'Asie centrale dans l'Asie Mineure.

Au milieu des grands événements qui se passaient autour d'eux, le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie septentrionale et la Cappadoce demeurèrent comme isolés. La guerre de Mithridate et celle de Tamerlan furent deux cas exceptionnels.

Il en résulta que cette partie de la péninsule conserva non-seulement ses anciens noms, mais aussi beaucoup de ses anciens usages. Le chef Curde est encore revêtu d'une cotte de mailles, coiffé d'un casque conique, armé

d'une hache et d'un glaive à deux tranchants, couvert d'un bouclier circulaire, exactement comme les Assyriens des bas-reliefs de Ninive.

Les montagnards de l'Argée ou de l'Anti-Taurus ne portent pas habituellement le turban de l'Osmanli. Leur coiffure, qui tient de l'Arabe et de l'Égyptien, est un héritage des Leuco-Syriens, leurs ancêtres.

Je les ai vus, en 1846, ces guerriers de la montagne, quand ils descendirent par milliers dans la plaine, pour venir à Samsoun rendre hommage à Halil-Pacha, gouverneur général de Trébisonde. La diversité des races, l'étrangeté des costumes, la richesse et la variété des armes avaient quelque chose de fantastique. Il me semblait voir les soldats de Mithridate se disposant à combattre les Romains, ou leurs aïeux, les compagnons de de l'intrépide Pylémènes, prêts à marcher au secours du vieux Priam.

CHAPITRE XXXIX.

Tumulus des bords du Pont-Euxin.

Apollonius parle ici d'un tumulus élevé près du rivage et qui contenait les cendres de Sthénélus, ancien compagnon d'Hercule.

Il existe en effet des tumulus sur plusieurs points de cette côte. Quelques-uns sont révérés comme des lieux saints, et les chrétiens grecs des environs y vont en pèlerinage. D'autres, au contraire, sont le sujet de légendes terrifiques, où le serpent joue presque toujours un grand rôle. Dernier reste de l'ophiolatrie assyrienne, qui a survécu à tous les changements de religion et de gouvernement, dans ces contrées qu'Apollonius appelle *la terre des Assyriens*.

Apollonius, v. 911. = *Id.*, v. 946, 964.

CHAPITRE XL.

Terme des expéditions Argonautiques.

Après l'arrivée des Minyens à Sinope, le récit d'Apollonius change complétement de caractère. On voit qu'il narre à l'aventure, sans documents originaux pour se guider.

Sa description du Thermodon est ridicule, et ce qu'il dit des Amazones n'est qu'une répétition des fables en vogue depuis longtemps chez les mythographes. Plus loin, il copie des détails géographiques donnés par Xénophon, sans même chercher à déguiser le plagiat.

Malheureusement toute cette partie du texte de Xénophon est tellement obscure et inexacte, qu'elle semble avoir été écrite quand la mémoire locale de ce grand historien commençait à lui faire défaut.

Je regarde Sinope comme le point extrême atteint par l'expédition dite de Jason, et comme l'endroit d'où il rapporta la toison d'or.

Un célèbre géographe de l'antiquité, Démétrius de Scepsis, osait dire que le voyage des Argonautes en Colchide était une fiction poétique; et Strabon, quand il essaya de le réfuter, n'a réussi à rien prouver du tout.

Il semble positif que ni Homère ni Hésiode n'avaient entendu parler du voyage en Colchide. Ce pays fut considéré pendant longtemps par les Grecs comme une sorte de contrée imaginaire, contiguë aux bornes du monde; ils croyaient aussi que le Phase communiquait avec le grand Océan qui entoure la terre.

Remarquons encore qu'en général on ne se fait pas une idée exacte combien le Pont-Euxin s'enfonce dans l'intérieur de l'Asie. Bon nombre de personnes auraient peine à croire que Trébisonde est plus à l'est que Palmyre; que la longitude de Ninive et celle de l'embouchure du Phase ne diffèrent que de deux degrés.

Un voyage jusqu'en Colchide aurait été, pour les Grecs de ce temps-là, une prouesse aussi dangereuse qu'inutile. Aucun motif n'y attirait les navigateurs, les Colchidiens d'alors étant comme ceux d'aujourd'hui un peuple sauvage, inhospitalier, tout à fait étranger au commerce et à la civilisation.

Apollonius. v. 972, et suiv.= Anabase, l. V, ch. 4. = Strabon, 45.

CHAPITRE XLI.

Combat des Argonautes contre les oiseaux du dieu de la guerre.

Non loin de ces rivages infréquentés et au milieu d'une mer inconnue, Apollonius place un épisode qui provient sans doute aussi de ces anciens poëmes argonautiques dont le souvenir est perdu.

Je veux parler de l'île de Mars et des oiseaux guerriers qui l'habitaient.

« Les Argonautes arrivèrent auprès d'une île consa-
« crée au dieu de la guerre.

« Elle était habitée par des oiseaux extraordinaires,
« qui en défendaient l'approche.

« Ils lançaient leurs plumes, qui blessaient comme « des flèches.

« Une de ces plumes perça l'épaule gauche du brave « Oïlée. Les Argonautes eurent beaucoup de peine à se « défendre contre ces assaillants d'une nouvelle espèce « et à les mettre en fuite. »

Le culte des oiseaux démons existait chez les Assyriens, les Babyloniens et les Chaldéens. Leur dieu de la guerre, *Nergal*, était représenté sous la forme d'un coq.

Dans un des bas-reliefs de Ninive on voit l'oiseau démon planer sur un champ de bataille et tenir entre ses serres des lambeaux d'entrailles.

Les Argonautes naviguaient depuis longtemps près de la côte leuco-syrienne. Il est donc non-seulement possible, mais encore très-probable qu'ils furent attaqués par les habitants; que des Assyriens les assaillirent à coups de flèche, et que les Minyens rencontrèrent des adversaires d'une autre trempe que les Dolions ou les Bébriciens.

L'ancien rhapsode, le chantre primitif des Argonautes, voulant raconter ce combat d'une manière allégorique, se servit d'une image familière à ses contemporains, qui connaissaient les dieux de l'Asie et leurs attributs.

Mais quand Apollonius s'empara du fragment et l'enchâssa tant bien que mal dans son poëme, lès Grecs

avaient oublié *Nergal*, que le coq de Mars aurait cependant pu leur rappeler.

Apollonius, II, 1030 et suiv. = Movers, *die Phoënizier*, p. 384. = Layard, *Nineveh*.

CHAPITRE XLII.

La Toison d'or.

La conquête de la Toison d'or était le but ostensible de l'expédition, et tous les anciens mythographes affirment qu'une toison extraordinaire fut rapportée par les Argonautes de quelque région très-éloignée, située au bord du Pont-Euxin.

Strabon a essayé d'interpréter cette légende, en disant qu'il s'agissait de toisons dont se servaient les Colchidiens, pour recueillir les parcelles d'or charriées par les torrents aurifères.

Mais, pour peu qu'on veuille y réfléchir, on verra que cette interprétation ne présente aucun sens.

1° Si les Grecs connaissaient le procédé colchidien, il était inutile d'aller chercher en Colchide une des toisons qui servaient à cet usage; car on ne manquait pas de peaux de mouton ou de chèvre en Grèce.

2° S'ils ne le connaissaient pas, comment pouvaient-ils dire d'avance qu'ils allaient chercher une toison?

3° La Grèce n'a pas de rivières qui charrient de l'or; à quoi lui aurait donc servi le procédé colchidien?

4° Si la Grèce en avait eu, les princes pélopides, qui venaient des régions aurifères de la Lydie, d'où ils avaient apporté de grandes richesses, n'auraient pas été chercher des procédés d'exploitation chez des tribus sauvages qui demeuraient aux bornes du monde.

D'autres écrivains, parmi lesquels Varron, croient que la Toison d'or signifie des troupeaux dont la laine était d'une qualité supérieure.

D'autres encore, tels que Palæphates, ont donné des interprétations incroyables ou absurdes.

Je vais essayer si je serai plus heureux, et je commence par poser en fait que cette toison était *rouge*.

Strabon, p. 499. = Varro, *de Re rustica*, l. II, ch. 1.

CHAPITRE XLIII.

Couleur de la Toison.

Acusilaüs et Simonide le disent d'une manière positive; Apollonius le fait entendre assez clairement.

Il commence par nous montrer la toison suspendue au hêtre sacré et semblable *à un nuage rougi par les rayons du soleil levant*.

Quand Jason porte la toison à bord de son navire, *ses joues et son front étaient rougis par les reflets de ces flocons resplendissants*.

Plus loin il compare sa couleur *à celle de la foudre*; enfin, quand Jason et Médée célèbrent leur hyménée, la toison, étendue sur la couche nuptiale, jetait un éclat semblable *à celui d'un feu ardent*.

Les contrées voisines du Pont-Euxin produisent jusqu'à ce jour des toisons, auxquelles ces descriptions sont applicables sous tous les rapports.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des chèvres d'Angora, dont le poil ressemble à de longs écheveaux de la soie la plus fine. Mais il n'est pas aussi généralement connu que l'on choisit les peaux les plus belles, dont le poil est le plus long et le plus épais, pour les teindre en rouge. L'extérieur des flocons a une teinte écarlate, mélangée de pourpre; l'intérieur est d'un rouge fauve, et vue au soleil la toison présente des reflets métalliques.

L'usage de teindre les toisons en rouge remonte aux temps les plus anciens. Plusieurs siècles avant les Argonautes, Moïse classait les peaux de mouton teintes en rouge, parmi les prémices que les enfants d'Israël devaient offrir au Seigneur. Ces toisons étaient considérées

comme très-précieuses, puisque Moïse ordonne d'en couvrir le tabernacle; et cependant quelle différence de beauté entre une peau de mouton d'Égypte ou de Syrie et une toison de chèvre d'Angora.

Longtemps après les Argonautes, Rome recevait de l'Asie Mineure des toisons teintes en écarlate, qu'on appelait *vellera rutila*.

Les marchands phéniciens qui faisaient le commerce du Pont-Euxin avant que les Grecs eussent osé s'aventurer dans cette mer, en avaient sans doute exporté des toisons rouges d'Angora, qui durent exciter l'admiration des Hellènes.

Quand ensuite des navigateurs grecs se hasardèrent à reconnaître cette mer inconnue, ils devaient tâcher d'en rapporter une de ces merveilleuses toisons, afin de prouver à leurs compatriotes qu'ils avaient effectivement pénétré jusqu'aux régions lointaines, où l'on se procurait des denrées si précieuses.

C'est ainsi que Vasco de Gama, à son retour de l'Inde, quand il se rendit à la cour du roi son maître, se fit précéder par un page qui portait le tribut du roi de Quilloa dans un bassin d'argent.

D'après des renseignements pris sur les lieux, les teinturiers d'Angora emploient la cochenille, et leurs pro-

cédés industriels, très-curieux d'ailleurs, datent de temps immémorial.

Acusilaüs dit que la toison des Argonautes avait été teinte en rouge au moyen de la pourpre marine, *purpura Pelagia* de Pline, et ceci vient appuyer l'opinion émise depuis longtemps que la pourpre Tyrienne était de la cochenille.

Parmi ce grand nombre d'établissements phéniciens qui garnissaient jadis la côte septentrionale de l'Asie Mineure, Sinope l'emportait sur tous les autres pour la richesse et l'illustration. Une grande route, qui subsiste encore, la mettait en communication directe avec Ancyre (Angora), et puisque les toisons écarlates étaient recherchées en Égypte et en Asie, celles d'Ancyre devaient être portées à Sinope, comme un des produits les plus précieux de l'industrie phrygienne.

Il ne fut donc pas difficile aux premiers navigateurs grecs qui parvinrent jusqu'à Sinope, de s'y procurer la toison qui fut le trophée de leur voyage et le monument de leur succès. Si plus tard les poëtes en firent une toison d'or, n'oublions pas que chez les Grecs cette épithète s'appliquait à toute chose de grand prix.

Il y avait même des villes d'or (Chrysopolis), et le port de Byzance fut qualifié de *Corne d'or*. L'un des pères de l'Église, célèbre par sa douce éloquence, est

connu sous le nom de saint Jean *bouche d'or* ou Chrysostome.

Acusilaüs, fr. 9. = Scoliaste d'Apollonius. = Apollonius, l. IV, 125. = *Id.*, v. 172. = *Id.*, v 185. = *Id.*, v. 1145. = Exode, XXV, 5. = *Id.*, XXVI, 14. = Columelle, VII, 2. = Pline, VIII, 48. = *Id.*, IX, 37.

CHAPITRE XLIV.

Nombre des établissements de commerce à l'époque des Argonautes. Causes de leur décadence.

La multitude de villes dont je parle comme ayant existé du temps des Argonautes me fera peut-être taxer d'exagération, surtout si l'on s'en rapporte aux récits des voyageurs, qui représentent les bords de la mer Noire comme un pays dépourvu d'habitants et n'offrant aucune trace d'une ancienne civilisation.

Ces voyageurs ont été trompés par les apparences.

La partie septentrionale de l'Asie Mineure nourrit une population nombreuse, mais qui ne demeure plus, comme autrefois, au bord de la mer. On peut suivre le rivage pendant plusieurs lieues sans apercevoir aucune

trace d'habitation, tandis qu'à une petite distance l'intérieur fourmille de villages.

Deux causes ont amené ce déplacement :

1° La mer Noire n'ayant point de marée, la partie basse de ses côtes est en général très-malsaine. Aux embouchures des fleuves il se forme des atterrissements, ou plutôt de grands marécages, où les fièvres sont endémiques. Les habitants, forcés de s'en éloigner, se sont transportés plus haut; de sorte que les navires vont porter ou prendre leurs chargements à plusieurs lieues au-dessus de l'embouchure. Je citerai pour exemple le Parthénius. A l'entrée du fleuve tout paraît désert, et il faut le remonter plus de trois lieues avant de voir un village. Mais alors on découvre tout à coup un gros bourg, nommé Bartine, avec des chantiers de construction très-importants et où se concentre aujourd'hui tout le commerce, divisé jadis entre Crenides, Tium et Amastris.

2° Les voies de communication ont changé de direction. Beaucoup de denrées qui se transportaient autrefois par eau prennent maintenant la route de terre, et ce changement a été occasionné par l'introduction d'un nouveau moyen de transport.

Quand l'armée de Godefroy de Bouillon, après la bataille de Dorylée, fut frappée de surprise en voyant les chameaux qui faisaient partie du butin, ce puissant quadrupède était nouvellement importé dans l'Asie Mineure. Il marchait alors à la suite des armées mahomé-

tanes, dont il semblait un accessoire obligé. Bientôt il s'acclimata et se propagea avec rapidité.

La force du chameau, sa docilité, sa sobriété et les avantages que présentent la hauteur de sa taille et la forme de son corps pour le charger de grands fardeaux, firent adopter dans toute l'Asie Mineure le système des transports par caravanes.

Avant l'importation du chameau, on dirigeait les marchandises à dos d'âne, de cheval ou de mulet vers le port le plus voisin, où elles attendaient l'occasion d'être embarquées.

Mais la navigation dans le Pont-Euxin est toujours incertaine, souvent dangereuse, parfois impossible; elle ne put soutenir la nouvelle concurrence qui s'établissait.

La plupart des routes qui conduisaient de l'interieur vers la mer furent négligées, puis abandonnées. Les ports, devenus presque inutiles, ne servirent plus que pour le transport des denrées dont la valeur n'était pas proportionnée à leur poids ou leur volume, comme les substances métalliques, le bois, le goudron. Les autres marchandises ne connurent plus guère que les routes des caravanes de Smyrne et de Constantinople.

Ainsi fut consommée la ruine des colonies pélasges, qui avait survécu pendant tant de siècles aux invasions étrangères et aux guerres civiles.

Il y a cependant lieu d'espérer, que les nombreux bateaux à vapeur qui circulent depuis quelques années entre Trébisonde et l'Europe les rappelleront à la vie. Autant les chameaux des caravanes l'emportaient sur les anciens moyens de transport, autant la vapeur l'emporte sur les caravanes.

En 1847 Trébisonde, Amisus (Samsoun), Sinope, Héraclée semblaient déjà renaître de leurs cendres. Peut être verrons-nous refleurir ces vieux rejetons de la Phénicie.

Michaud, *Histoire des Croisades*, t. I, fr. 233.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE XLV.

Retour des Argonautes.

Le retour des Argonautes a fourni aux Grecs l'occasion de donner carrière à leur imagination.

Tandis que Hécatée, Diodore, Sophocle, Denys de

Milet, Hérodore, etc., les font revenir du Pont-Euxin par le Bosphore et la Propontide, d'autres, peu satisfaits d'un retour aussi prosaïque, leur font suivre des routes impossibles; comme, par exemple, remonter le Phase jusqu'à l'endroit où il communique avec l'Océan oriental, arriver par le sud à la mer Rouge, transporter l'Argo à travers le désert Libyque et gagner la Méditerranée en passant par le lac Tritonide; ou bien remonter le Tanaïs jusqu'à l'Océan septentrional, faire le tour de l'Europe par l'ouest et rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gades.

Hécatée, fr. 11. = Diodore, IV, 49. = Sophocle, Scythes, fr. 11. = Denys de Milet. = Scoliaste d'Apollonius, l. IV, v. 1153. = Hérodore, fr. 55. = Timée, fr, 6.

CHAPITRE XLVI.

Récit d'Apollonius.

La légende d'Apollonius est encore plus compliquée. Elle nous fait connaître les singulières idées des anciens sur le cours des principaux fleuves de l'Europe.

Les Minyens, fuyant la vengeance du père de Médée, retournent en toute hâte vers l'embouchure du Halys.

De là ils font voile vers l'Ister (Danube), le remontent jusqu'à l'endroit où le fleuve se divise en deux branches, et, prenant celle qui coule vers le sud, ils débouchent dans la mer d'Ionie (Adriatique).

Mais la colère des dieux, indignés du meurtre d'Absyrte, les empêche de continuer leur route vers la Grèce. Une violente tempête les jeta dans l'Éridan (Pô).

Remontant ce nouveau fleuve, ils parviennent à sa jonction avec le Rhône.

Ici le poëte nous expose sa théorie sur le cours du Rhône. « Ce fleuve, dit-il, prend sa source aux extré-« mités de la terre, près des portes du couchant et du « séjour de la nuit. Il se divise en trois branches, dont « l'une se jette dans l'Océan, l'autre dans la mer de Sar-« daigne et la troisième se confond avec l'Éridan. »

Les Argonautes, après avoir remonté cette troisième branche, arrivent aux lacs orageux qui couvrent en grande partie la terre des Celtes; ils se trompent de route et enfilent le bras du fleuve qui se décharge dans l'Océan. Si Junon n'était venue les avertir de leur erreur, ils étaient perdus sans ressource.

Reprenant la véritable direction, ils naviguent à travers les pays des Celtes et des Ligures, et viennent déboucher dans la mer de Sardaigne, où leur première station est aux îles Stœchades (îles d'Hyères).

Ils touchent ensuite à l'île d'Æthalie (île d'Elbe), tra-

versent la mer d'Ausonie, s'arrêtent chez Circé, franchissent le détroit de Charybde et de Scylla et arrivent à l'île des Phéaciens (Corfou), où Jason épouse Médée.

Après l'accomplissement des rites nuptiaux, les Argonautes remettent à la voile. Déjà ils étaient en vue du Péloponnèse, quand une tempête du nord-est les pousse vers la Libye et les jette au fond de la Syrte, sur un banc de sable.

Par un prodige de force et de persévérance, les Minyens soulèvent leur navire, le chargent sur leurs épaules et le portent ainsi au travers du désert. Le douzième jour ils arrivent au lac Tritonide, où l'Argo est remis à flot. Les Minyens s'y rembarquent et retournent enfin en Grèce.

Apollonius, IV, 629 et suiv. = *Id.*, v. 1128 et suiv. = *Id.*, v. 1285 et suiv. = *Id.*, v. 1385 et suiv.

CHAPITRE XLVII.

Examen de ce récit.

Cette narration d'aventures si incohérentes est cependant, me semble-t-il, le résultat d'une combinaison fort ingénieuse.

Après avoir raconté les dangers et célébré les hauts faits des navigateurs grecs qui osèrent les premiers pénétrer dans la Propontide et le Pont-Euxin, Apollonius consacre le dernier livre de son poëme aux découvertes de ces autres Argonautes, qui avaient visité les deux grands golfes de la Méditerranée, la mer d'Ionie et celle de Sardaigne.

Pour rattacher leurs découvertes à l'exploration du Pont-Euxin, il emploie des moyens d'autant plus intéressants, qu'ils révèlent des notions géographiques tout à fait inattendues chez un Grec d'Alexandrie.

Je vais examiner successivement les trois parties du récit d'Apollonius, savoir :

La navigation de l'Ister; celle de l'Éridan et du Rhône; les dangers des Syrtes.

CHAPITRE XLVIII.

Navigation de l'Ister.

Voici en quels termes Diodore réfute une erreur géographique qui était encore répandue peu de temps avant lui :

« Il ne faut pas omettre de réfuter ici l'opinion sui-
« vant laquelle les Argonautes auraient remonté l'Ister

« jusqu'à ses sources, et seraient entrés par une branche « divergente de ce fleuve dans le golfe Adriatique. Le « temps a convaincu d'erreur ceux qui ont cru que « l'Ister qui se jette par plusieurs bouches dans le Pont-« Euxin et l'Ister qui se jette dans la mer Adriatique, « viennent de la même source. En effet, lorsque les Ro-« mains eurent soumis les Istriens, on a trouvé que les « sources de ce dernier fleuve ne sont qu'à quarante « stades de la mer. L'identité des noms des deux fleuves « a causé la méprise des historiens. »

Ce fleuve dont les sources sont à quarante stades (une lieue et demie) de la mer, est décrit par Strabon de la manière suivante : « Au fond même du golfe Adriatique « se voit un lieu consacré à Diomède. On l'appelle le *Ti-« mavum*, et il est très-remarquable, étant pourvu d'un « beau bois sacré. De cet endroit sortent sept sources « d'eau potable, dont la réunion forme un fleuve large « et profond, qui à peu de distance de là se jette dans « la mer. »

Il est évident que Diodore et Strabon parlent du même fleuve; seulement Diodore ne sait pas que son Ister adriatique s'appelait aussi le Timave, et Strabon ignore que son Timave était l'Ister adriatique des Grecs.

L'idée d'une bifurcation de l'Ister n'était pas alors aussi étrange qu'elle peut le sembler à nous, qui savons qu'entre le Danube et l'Adriatique s'élèvent les montagnes du Tyrol. D'ailleurs la théorie de la longitude et

de la latitude comparées était inconnue aux anciens. Ils n'avaient aucun moyen de raccorder les distances et d'apprécier celle qui sépare l'Ister de la mer d'Ionie.

Quand leurs premiers navigateurs parvinrent au fond de cette mer, ils y trouvèrent l'embouchure d'un fleuve très-profond; car le Timave est navigable jusqu'à sa source. Ils ne pouvaient guère se douter qu'une pareille rivière n'avait qu'une lieue et demie de cours, et ce phénomène que présente le Timave, servit à accréditer l'opinion qu'il était un bras du Danube.

Il fallut la conquête de l'Istrie par les Romains pour détruire cette erreur populaire, qui datait de temps immémorial. Mais Apollonius écrivait avant cette conquête. En faisant passer le navire Argo du Pont-Euxin à la mer d'Ionie, il suivit le système géographique adopté de son temps, et trouva l'occasion de décrire des lieux visités par les anciens voyageurs grecs qui avaient exploré le fond du golfe Ionien.

Diodore, IV, 56. = Strabon, 214.

CHAPITRE XLIX.

Navigation de l'Éridan et du Rhône.

La navigation des Argonautes sur l'Éridan et le Rhône présente des détails du plus haut intérêt.

Trois fleuves prennent leur source au Saint-Gothard : le Rhin, le Rhône et le Tésin. Le premier se jette dans la mer du Nord ; le second dans celle de Sardaigue ; le troisième se joint à l'Éridan, et tombe par conséquent dans la mer d'Ionie.

Il est remarquable que chacun d'eux traverse un grand lac, le Rhin le lac de Constance, le Rhône celui de Genève, le Tésin le lac Majeur.

De tout cela les Grecs avaient une idée confuse. Ils savaient que trois fleuves sortaient de la Suisse, appelée par Apollonius *le pays des Celtes* ; ils avaient appris que ces fleuves traversaient des lacs ; donc ce pays était couvert de lacs contigus, auxquels le Rhin, le Rhône et le Tésin servaient de déversoirs.

On peut trouver ridicule une théorie hydrographique par laquelle une partie des Alpes est transformée en un plateau marécageux. Mais il faut tenir compte de l'ignorance profonde des anciens en fait de géographie et surtout de la tendance des auteurs grecs à vouloir tout généraliser, tout expliquer, quelque incomplètes ou superficielles que fussent leurs connaissances.

D'ailleurs la communication entre le Rhin et le Rhône n'est pas une idée chimérique. C'est un fait constaté.

Le *Nozou*, petite rivière du canton de Vaud, se bifurque à peu de distance des bains de Saint-Loup ; ses deux branches se dirigent d'un côté vers le lac de Neuf-

chatel, de l'autre vers celui de Genève; elles communiquent par conséquent avec le Rhône et le Rhin, avec la Méditerranée et la mer du Nord.

Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse, par Lutz.

CHAPITRE L.

La Méditerranée et les Syrtes.

Après leur sortie du Rhône, les différentes stations des Argonautes aux îles d'Hyères, à l'île d'Elbe, chez Circé, leur passage par le détroit de Messine, leur arrivée en vue du Péloponnèse constituent un voyage complet. Homère avait connaissance d'une légende ou d'un poëme relatif à cette expédition quand il parle du célèbre navire Argo, venant de chez Eétès et franchissant les écueils de Charybde et de Scylla, qu'aucun nautonier n'avait encore impunément affrontés.

Mais Homère ne fait aucune mention de la Colchide ni du Pont-Euxin. Son navire Argo n'est pas celui qui rapporta la toison d'or.

Le but d'Apollonius, en faisant échouer ses héros sur les sables de la Libye, n'est pas facile à saisir. Cependant je vais essayer d'en donner une explication.

J'ai déjà fait observer que les mythographes grecs, malgré la fécondité de leur imagination, se répétaient assez fréquemment. Cette remarque est surtout applicable aux poëmes argonautiques, où l'on trouve à chaque instant des réminiscences de mythes plus anciens.

Hésione, Amycus, Eétès, le dragon qui veille sur la toison, le combat de Jason contre les guerriers issus des dents du serpent sont autant d'imitations d'Andromède, d'Éryx, d'Atlas, du dragon des Hespérides, du combat de Cadmus. La toison d'or elle-même est une contrefaçon des pommes d'or du jardin des Hespérides.

Apollonius me semble avoir voulu déguiser une partie de ses plagiats en jetant les Argonautes sur la côte d'Afrique, où ils retrouvent Hercule, qui venait de conquérir ces pommes merveilleuses.

Ils virent le dragon qui les avait gardées percé de flèches, mais palpitant encore. Ils entendirent les Hespérides vanter la prouesse du héros qui, la veille même, avait enlevé leur trésor. D'après le poëte, la victoire de Jason précéda celle d'Hercule, et les exploits du chef Minyen auraient servi de modèle à ceux du plus vaillant des demi-dieux.

Apollodore, IV, 1400.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DES TEMPS HÉROÏQUES

DE

LA GRÈCE.

LIVRE VIII.

CYCLE TROYEN.

CHAPITRE PREMIER.

Importance de la Troade.

Les détroits qui séparent l'Europe de l'Asie furent toujours des positions militaires et commerciales d'une haute importance.

Quand les rois d'Assyrie possédaient l'Asie Mineure et poussaient leurs avant-postes jusqu'à la mer d'Ionie, la possession de ces détroits, mais surtout de celui qu'on

appelait autrefois l'Hellespont, aujourd'hui les Dardanelles, devenait une des clefs de leur empire.

Le satrape ou vice-roi préposé à la garde de l'Hellespont, était pour l'Assyrie un personnage aussi important que le Bahr-negash ou *seigneur du pays maritime* est pour l'Abyssinie, dont il protége le littoral contre les invasions des Arabes.

On sait le mauvais accueil que Laomédon fit aux Argonautes. L'arrivée d'un navire hellène lui parut suspecte, et il les força de s'éloigner du port de Simoïs.

Cette méfiance hostile apprit aux Grecs combien la station militaire assyrienne établie à l'embouchure de l'Hellespont, gênerait leurs projets de commerce et de colonisation vers la grande mer intérieure.

Le royaume de Troie devait donc leur être odieux. Il fallait saisir toute occasion tout prétexte pour l'attaquer et le détruire.

Il y avait d'ailleurs des haines de familles, des injures de dynasties qu'il s'agissait de venger.

Ces intérêts et ces inimitiés se manifestèrent par deux guerres devenues célèbres, celle de Laomédon et celle de Priam.

Voy. ci-dessus, l. VII, ch. 9.

CHAPITRE II.

Motifs d'inimitié entre les Pélopides et les princes troyens.

L'inimitié entre les Pélopides et les rois de la Troade datait de loin.

Tros, père d'Ilus, avait été en guerre avec Tantale, père de Pélops.

Les deux fils recommencèrent la lutte. Pélops vaincu se réfugia en Grèce.

Eusèbe parle d'une autre guerre entre les Troyens et Pélops. Cette fois il s'agit d'une expédition contre la Troade conduite par Pélops et dans laquelle il est vaincu par Dardanus.

J'ai fait observer qu'il y avait eu sans doute en Grèce plusieurs Pélops. J'ajouterai maintenant que la liste des rois troyens me semble aussi très-incomplète. Il est difficile de croire que les deux cent quatre-vingt-dix-sept ans écoulés entre l'arrivée de Dardanus dans l'Asie Mineure et la prise de Troie par Agamemnon, aient été occupés par six rois seulement. Ce serait cinquante ans par règne, chose presque impossible.

S'il y avait eu guerre entre Tros et Tantale, entre Ilus et Pélops, comment la lutte aurait-elle pu recom-

mencer entre Pélops et Dardanus, qui était grand-père d'Ilus et prédécesseur de Tros?

Eusèbe commet ici quelque erreur de nom. Peut-être aussi son Dardanus était-il le souverain de la Dardanie, petit État indépendant, où régnait une branche cadette des rois de la Troade.

Eusèbe, II, p. 119, = Pausanias, II, 22, 3. = Eusèbe, II, p 123. = *Id.*, II, p. 109 à 135.

CHAPITRE III.

Laomédon.

A l'occasion du mythe de Typhée, j'ai parlé de la grande invasion Teucro-Mysienne, à la tête de laquelle Lycophron place un aïeul de Cassandre. Quelques-uns pensent que le poëte veut indiquer Laomédon; mais j'ai peine à le croire. Cette invasion me semble appartenir à une époque plus éloignée. Il serait possible cependant que Laomédon eût pris part à une autre guerre moins importante et que les Grecs auraient confondue avec celle de Typhée.

Toutes les traditions grecques s'accordent pour diffamer Laomédon. On le représente comme un prince

fourbe, perfide et parjure, mais sans appuyer ces imputations d'aucun motif valable.

Les reproches qu'on lui adresse sont au nombre de deux : la fable puérile de Neptune et d'Apollon bâtissant les murs d'Ilion et chassés ensuite sans recevoir leur salaire; celle d'Hercule et d'Hésione, que j'ai déjà signalée comme une répétition du mythe de Persée et d'Andromède.

Tant de haine devait avoir des motifs plus sérieux. En voici trois qui me semblent également plausibles :

1° La part qu'aurait prise Laomédon à une guerre dirigée contre la Thrace, la Macédoine et la Thessalie;

2° Son opposition aux expéditions argonautiques;

3° Le système invariablement suivi par tous les peuples de calomnier les victimes de leur avarice ou de leur cruauté. Les Grecs avaient massacré Laomédon et saccagé sa capitale : donc il fallait en faire un monstre.

Lycophron, v. 1341.

CHAPITRE IV.

Observations sur Darès de Phrygie.

Darès de Phrygie nous a conservé des détails assez étendus sur la mort de Laomédon. Mais avant d'aborder

son récit il convient de dire quelques mots sur l'auteur lui-même.

Pendant longtemps Hérodote a passé pour *le prince des menteurs*. Revenus de cette erreur, les érudits de notre temps continuent à appliquer de semblables épithètes à Ctésias et à Darès.

A Ctésias, parce qu'il n'est pas toujours d'accord avec les historiens grecs, regardés par eux comme seuls régulateurs de la foi historique.

Les découvertes de MM. Botta, Layard et Rawlinson ont cependant fait justice de la plus grande partie de ces préventions.

A Darès, parce que sa tradition s'écarte souvent de celle d'Homère. On pourrait aussi bien répudier les ouvrages de Guillaume de Tyr ou de Bongars, parce que leurs récits ne sont pas d'accord avec le poëme du Tasse.

Et d'ailleurs la relation du vaincu n'est jamais d'accord avec les bulletins du vainqueur.

L'ouvrage qui nous est parvenu sous le nom de Darès n'est pas l'original, je suis prêt à en convenir. C'est un mélange d'anciens documents troyens et de réminiscences grecques, grossièrement racontés en mauvais latin. L'auteur possédait probablement quelques fragments du livre de Darès, et pour remplir les lacunes il a eu recours aux mythographes grecs.

Mais quand on analyse cette œuvre indigeste, on y trouve non-seulement des indications locales d'une exactitude frappante pour ceux qui ont étudié la Troade, mais encore une multitude de faits isolés, passés sous silence ou déguisés par les autres historiens et qui donnent la clef de certains événements regardés jusqu'ici comme inexplicables.

Bien loin de partager le dédain qu'on a longtemps affecté pour le livre qui porte le nom de Darès, je le regarde, au contraire, comme un recueil de documents très-précieux, mais qu'il faut savoir dégager des interpolations apocryphes.

CHAPITRE V.

Expédition d'Hercule contre Laomédon.

Voici le récit de Darès sur la mort de Laomédon.

« Hercule, indigné du mépris avec lequel les Argo-
« nautes, dont il faisait partie, avaient été traités par
« Laomédon, forme une ligue contre lui. Assisté de
« Castor et de Pollux, de Télamon, de Pélée et de Nes-
« tor, il équipe douze vaisseaux et part pour la Troade.

« L'escadre arrive de nuit auprès du Sigée ; Hercule,
« Télamon et Pélée débarquent avec une partie des trou-
« pes et marchent droit sur Ilion ; Castor, Pollux et Nes-

« tor restent à bord des vaisseaux. Laomédon, informé « de l'arrivée de ces navires, se met à la tête d'un corps « de cavalerie et accourt vers la plage pour s'opposer à « l'ennemi. Il le repousse avec perte et le force à se rem- « barquer; mais pendant ce temps Hercule, qui avait « pris une autre route, était parvenu aux murailles d'Ilion « et cherchait à les escalader.

« Laomédon se hâte de venir à la défense de sa capi- « tale; il tombe dans une embuscade et périt de la main « d'Hercule.

« Après la mort du roi, la ville fut prise et pillée; les « fils de Laomédon furent tous massacrés à l'exception « de Priam, qui était en Phrygie, où il commandait l'ar- « mée de son père.

« Les Grecs se hâtèrent de se rembarquer avec leur « butin. »

Ce récit présente une foule de détails dignes d'attention.

On voit d'abord qu'Hercule voulait se venger d'une insulte reçue de la part de Laomédon quand il accompagnait les Argonautes.

L'Hercule argonautique n'était donc point le personnage mythique représenté comme fils de Jupiter. L'Hercule dont il s'agit ici, qui retourne en Grèce pour former une ligue contre Laomédon et vient le tuer pendant la nuit dans une embuscade, était peut-être *Alcide,* le chef thébain, qui reçut le surnom d'Hercule après avoir brûlé vifs ses propres enfants, comme nous l'apprend Apollodore.

Assisté des rois de Sparte, d'Élide et de Salamine, cet Hercule parvient à équiper douze navires. Cela ne ressemble guère aux mille vaisseaux de la guerre de Troie.

Il vient aborder pendant la nuit près du cap Sigée, quand l'armée Troyenne était éloignée de la capitale et faisait la guerre en Phrygie.

Darès veut probablement parler de la guerre contre les Amazones, dont il est question dans l'Iliade.

Hercule partage ses soldats en deux détachements, dont il en laisse un à bord des navires, et avec le reste il marche sur Ilion.

Il est évident qu'il s'agit de tenter une surprise, une attaque nocturne, et le plan en était très-bien conçu, comme je vais essayer de le prouver par l'examen de cette partie de la Troade.

Darès, ch. 3. = Apollodore, II, 4, 12, 2. = Iliade, III, 184.

CHAPITRE VI.

Détails topographiques. — Marche d'Hercule.

A l'extrémité méridionale de la chaîne de rochers qui forme le Sigée et qui borde la mer sur une longueur

d'environ deux lieues, se trouve un mouillage connu maintenant sous le nom de Béchika-bay. En y débarquant, Hercule et ses compagnons trouvaient devant eux un chemin qui existe encore et qui les conduisait à la ville de Troie par un terrain montueux, coupé de ravins, où ils n'avaient rien à craindre de la cavalerie.

Les vaisseaux grecs ne restèrent pas en panne au pied des rochers du Sigée, où le moindre coup de vent pouvait les jeter à la côte; et puisque Laomédon s'empressa d'accourir au rivage pour repousser l'ennemi, il semble évident que ces navires entrèrent dans le golfe du Simoïs. Ainsi, tandis que Laomédon suivait la route qui longe le fleuve, pour se rendre au port situé à son embouchure, la troupe conduite par Hercule marchait en sens inverse, et venait se placer entre la ville et Laomédon.

Celui-ci, qui avait repoussé la descente de l'ennemi au port du Simoïs, apprend qu'une autre bande approche de sa capitale. Il rebrousse chemin pour la défendre et tombe dans une embuscade où il perd la vie.

Cette narration de Darès est beaucoup plus claire que celle de Diodore. Le fond du récit est le même, les marches d'Hercule et de Laomédon sont identiques; mais on s'aperçoit que Diodore ne connaissait pas les lieux et ne comprenait pas la manœuvre d'Hercule.

Diodore donne à Hercule dix-huit vaisseaux longs, ce

qui rendrait l'exploit moins brillant; mais aussi il ne parle pas de l'absence de l'armée troyenne, circonstance indispensable cependant pour expliquer la prise de la ville par des forces si peu nombreuses.

D'après Homère et Lycophron, qui n'entrent d'ailleurs dans aucun détail, Hercule n'aurait eu que six vaisseaux. L'entreprise devenait alors vraiment héroïque. Mais qu'il y eût six vaisseaux ou douze ou dix-huit, toujours est-il que l'expédition d'Hercule fut un coup de main, une espèce de razzia, dans le genre de celles que les Barbaresques pratiquaient naguère sur les côtes d'Espagne ou d'Italie pour faire du butin et des esclaves.

Diodore, IV, 32. = Iliade, V, 641. = Lycophron, 1347.

CHAPITRE VII.

Noms des souverains de la Troade.

Le véritable nom de Laomédon nous est inconnu; car cette appellation grecque est un titre, une épithète qui signifie *conducteur* ou *chef du peuple*.

J'ai déjà fait observer que la liste des rois de la Troade semblait incomplète. Je vais hasarder une autre observation à propos du nom de Laomédon.

Les noms de la plupart des princes troyens paraissent indiquer, non point des règnes, mais des époques de colonisation ou d'invasion.

Ainsi *Dardanus* venant de Samothrace serait le symbole d'une colonie thrace, comme *Teucer* celui d'une colonie macédonienne.

Après eux, *Tros* semble l'éponyme d'un établissement lycien. En effet Tros ou Tlos était une ville de Lycie, et les soldats de Glaucus sont appelés Troyens par Homère. Le fleuve de la Lycie et celui de la Troade se nommaient tous deux le Xanthe. Le Scamandre ou Sca-Méandre, *petit Méandre,* nous ramène en Carie, pays limitrophe de la Lycie. Hector était un nom lycien, que sir C. Fellowes a retrouvé sur les tombeaux de la Lycie. Enfin il y avait en Troade une colonie lycienne, établie à Zeleïa.

Après *Tros*, viennent les deux frères *Ilus* et *Assaracus*. Or, ce ne sont point des noms de rois, mais des titres de divinités.

Ilus était un dieu sémitique, dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'aujourd'hui. *Il* ou *lui, celui qui est*, s'emploie encore chez les musulmans pour désigner *Allah* dans son essence la plus élevée, la plus mystérieuse.

Assarac était la principale divinité de l'Assyrie. Le nom d'*Assur* dérive d'Assarac.

L'avénement de ces deux frères et le partage qu'ils se font de la Troade indiquent un nouveau culte et de nouveaux maîtres.

Les Lyciens, peuple d'origine orientale, étaient venus s'établir sur deux points de l'Asie Mineure : au midi, dans la presqu'île des Solymes et des Termiliens ; au nord, dans la Troade.

Poussés vers l'occident par un pouvoir inconnu, ils semblent avoir été des avant-gardes de l'Assyrie, qui se servait d'eux, comme des Tyrrhéniens, des Ciliciens, pour garnir ses frontières. Mais Ilus et Assaracus sont l'Assyrien lui-même.

Sanchoniaton, édition de Cory, p. 11. = Rawlinson, *Inscriptions of Assyria and Babylonia*.

CHAPITRE VIII.

Anciennes capitales de la Troade.

Après la mort de Laomédon, Priam, son fils, lui succéda. Ce prince, averti par le sort de son père et voulant mettre sa capitale en état de défense, l'entoura d'une nouvelle enceinte de murs, et y ajouta d'autres fortifications. Il y plaça une nombreuse garnison et envoya son fils Hector en Pæonie pour y lever des troupes

auxiliaires. Nous trouvons effectivement des Pæoniens parmi les défenseurs de Troie.

A propos de ces fortifications élevées par Priam, je ferai observer que l'histoire mentionne plusieurs capitales de la Troade.

La plus ancienne fut la ville de Dardanus, qui portait le nom de son fondateur, véritable ou supposé. Elle était située entre Abydos et Ophrynium. C'est l'emplacement actuel de la ville des Dardanelles.

Tros, petit-fils de Dardanus, donna son nom à la Troade et à la ville de Troie. Il quitta donc la ville de Dardanus, et vint former un nouvel établissement dans la vallée du Simoïs. Nous voyons en effet l'ancienne capitale n'être plus que le chef-lieu d'une province nommée Dardanie, qui devint l'apanage d'Assaracus, fils puîné de Tros, dont descendit la branche cadette de la famille royale.

Je ne pense pas qu'on se soit encore occupé de chercher l'emplacement de la ville ou du bourg fondé par Tros. Voici mon opinion à ce sujet.

Homère parle plusieurs fois d'une partie élevée de la plaine, qu'il appelle le *Throsmôs*. Malgré la légère différence d'orthographe, il est facile d'y reconnaître le mot de *Tros* et celui de *mossun* (plateau fortifié); de sorte que Throsmôs ou Trosmos voudrait dire forteresse de

Tros, plateau fortifié par Tros. Le changement de T en Th et l'allongement de l'o final peuvent provenir de quelque prononciation locale : je serais d'autant plus porté à le croire, que les habitants de la plaine de Troie emploient encore maintenant le mot de *Trosmos* pour dire un endroit fortifié.

L'opinion de MM. Choiseul-Gouffier et Mauduit sur l'emplacement du Throsmos me paraît incontestable.

Aux motifs qu'ils allèguent j'ajouterai même que l'on trouve sur cet emplacement d'anciens remblais et des terrasses où l'on ne saurait méconnaître la main de l'homme.

Ce sont les derniers vestiges des remparts élevés par Tros autour du plateau. Cet espace fortifié fut peut-être l'ancienne, la véritable Troie, la ville de Tros, qu'il ne faut pas confondre avec *Ilium*, la ville sainte, *Divûm domus*, dédiée au dieu Ilus.

Darès, ch. 4. = Iliade, II, 848. = *Id.*, X, 428. = Hérodote, VII, 43. = Strabon, p. 595. = Iliade, XX, 216. = Apollodore, III, 12, 2, 2.

CHAPITRE IX.

Ilium.

Voici la légende d'Apollodore sur la fondation d'Ilium :

« Ilus, prince troyen, était venu en Phrygie pendant « que le roi de ce pays célébrait des jeux; il entra dans « la lice et fut vainqueur.

« Au lieu du prix ordinaire, il reçut cinquante jeunes « filles et autant de jeunes garçons. En outre, un oracle « ordonna au roi d'ajouter à ses dons une génisse ta- « chetée, qui indiquerait en se couchant par terre l'en- « droit où Ilus devait bâtir une ville.

« La génisse se coucha au sommet d'une colline con- « sacrée à Até, divinité phrygienne, et Ilus, obéissant à « l'oracle, y fonda une ville, qu'il nomma Ilium. »

Il est curieux d'observer combien ce mythe se rapproche de celui de Cadmus. C'est toujours la colonie orientale venant à la suite de la vache, de l'animal sacré de l'Asie centrale.

Les traces du culte de la vache n'ont pas entièrement disparu. En Chypre, par exemple, on n'a pas oublié le taureau sacré d'Adonis. Chrétiens et musulmans s'y font également scrupule de manger de la vache ou du taureau, alléguant pour motif que cette viande est malsaine.

Je ferai remarquer une notable différence entre Tros et Ilus. Le premier vient de la Dardanie, remonte la vallée à laquelle il donne son nom, et les vestiges du seul établissement qu'on puisse lui attribuer sont à peu de distance de l'ancien rivage de la mer. Le second descend la vallée du Simoïs, et vient s'établir à l'endroit où

le fleuve sort des montagnes, de manière à rester en communication avec les peuples de l'intérieur.

C'est un changement de position et d'attributions. Le prince qui règne à Ilium n'est plus seulement le gardien de l'Hellespont; il devient aussi celui des défilés de l'Ida.

Priam compléta l'œuvre d'Ilus par les nouvelles fortifications dont il entoura Ilium. On peut lui attribuer la construction du mur d'enceinte du Pergama, dont je crus en 1840 avoir découvert les restes, ne sachant pas qu'ils avaient déjà été retrouvés par M. Mauduit.

Homère et les auteurs grecs emploient indifféremment les noms de Troie et d'Ilium quand ils parlent de la ville de Priam. Il y avait cependant une nuance entre ces deux noms, dont l'un était profane et l'autre sacré. Pour parler comme les Orientaux, la ville s'appelait Troie chez les hommes, mais Ilium chez les dieux.

Apollodore, III, 12, 3.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE X.

Homère.

Je ne vais point, Dieu m'en garde, commenter l'Iliade. Assez d'autres, plus doctes que moi, l'ont essayé.

Ce poëme présente toujours des difficultés qui semblent insolubles à ceux qui veulent absolument qu'Homère soit un historien. Les commentateurs semblent s'imaginer qu'Homère raconte la guerre de Troie exactement comme elle s'est passée, sans rien changer ni rien ajouter. Singulière façon d'entendre la poésie.

L'idolâtrie des Grecs pour leur grand poëte fut portée au delà de toutes les bornes. Homère était pour eux un oracle infaillible.

Ce fanatisme devait amener une réaction. Quand la critique moderne, pierre de touche inconnue aux an-

ciens, vint dévoiler des erreurs, des anachronismes, des contradictions dont les Grecs ne se doutaient guère ou qu'ils ne voulaient point apercevoir, on se jeta dans l'excès contraire.

D'autorité suprême qu'il était, Homère devint un simple conteur de fables.

Évitons également les deux extrêmes. Examinons l'histoire de cette guerre entre les Hellènes et l'Asie Mineure sans préjugés comme sans passion. Homère nous fournira de précieux documents; mais il ne fera pas loi, comme chez Me Dacier et les savants de la même école.

CHAPITRE XI.

État de l'Asie.

Quand les Hellènes entreprirent la guerre contre Priam, la puissance de l'Assyrie était déjà sur son déclin. Ses rois, livrés à la mollesse et renfermés dans l'intérieur de leur palais, vivaient en vrais rois fainéants.

Une guerre malheureuse contre l'Égypte venait aussi d'affaiblir l'empire de Ninive. L'expédition de Rhamsès III dans l'Asie centrale avait renouvelé les ra-

vages des anciens Pharaons. Cette invasion, qu'on aurait tort de confondre avec celle de *Sesortasin*, le Sésostris de Manéthon et d'Hérodote, ne précéda la guerre de Troie que d'environ quarante ans.

Teutamus régnait en Assyrie. Il fut le huitième roi de la deuxième dynastie, fondée, dit Ctésias, par un jardinier. Mais il ne faut pas se tromper sur la valeur de cette qualification, et ce jardinier pouvait être un personnage d'une haute importance.

Avant les réformes du sultan Mahmoud, le Bostandji-Bachi, ou chef des jardiniers, était un des grands officiers de l'empire Ottoman. Sa charge lui donnait la police du palais et celle des villages sur les deux rives du Bosphore. Les jardiniers, ou Bostandjis, formaient un corps nombreux, auquel était confiée la garde de la personne du Sultan.

Le jardinier usurpateur dont parle Ctésias était probablement un fonctionnaire du même rang, qui s'empara de la royauté à la suite de quelque révolution de sérail, et l'avénement de cette dynastie nouvelle, enleva à l'Assyrie le prestige attaché à la race de ses anciens rois.

Une autre circonstance favorisait l'entreprise des Hellènes. La guerre venait d'éclater entre les Phéniciens et les Philistins ou Chérètes. Dans l'année qui précéda la

prise d'Ilium, les Sidoniens vaincus abandonnèrent leur patrie pour se réfugier à Tyr.

Cet événement est d'autant plus digne d'attention qu'il correspond à l'époque d'une des grandes calamités éprouvées par le peuple d'Israël, quand il tomba sous le joug des Philistins pendant quarante années.

L'expansion subite des Philistins, qui subjuguèrent en même temps les Sidoniens et les Hébreux, résulta peut-être de l'augmentation de forces que leur donna l'émigration des Crétois, qui vinrent rejoindre leurs frères, les Chérètes de Syrie; c'est l'émigration dont parle Tacite.

La puissance des Phéniciens, qui dominaient jusque-là sur la mer Égée, se trouvait pour le moment annihilée, et les îles de l'archipel, où les Phéniciens possédaient de si précieuses colonies, restaient sans défense.

Tout encourageait donc les Pélopides à tenter une revanche contre la race d'Ilus : peu d'obstacles à vaincre et beaucoup de butin à gagner; espoir d'assouvir une haine de famille et riches récompenses à promettre aux vainqueurs.

Wilkinson, t. I, p. 82, 86. = Ctésias, fr. 18. = Choiseul Gouffier, t. IV, pl. 101. = Justin, XVIII, 3. = Juges, XIII, v. 1. = Eusèbe, II, p. 185. = *Voy.* ci-dessus, l. II, ch. 11.

CHAPITRE XII.

État de la Grèce. Guerres de Thèbes.

Les Atrides profitèrent du moment opportun. Ils étaient riches, souverains de la plus grande partie du Péloponnèse et alliés par mariages à plusieurs autres chefs helléniques.

Les guerres de Thèbes avaient armé presque toute la Grèce méridionale. Ces espèces de croisades contre une colonie asiatique, établie au centre de la Grèce, avaient enflammé les esprits contre l'étranger. Car la seconde guerre de Thèbes, connue sous le nom de guerre des Épigones, ne fut pas une querelle politique, comme l'expédition des sept chefs. Il ne s'agissait plus des droits de Polynice ni de l'usurpation d'Étéocle; c'était une guerre de vengeance, une guerre de races, qui se termina par l'expulsion des Cadméens.

Les Atrides trouvèrent là des éléments tout préparés pour les seconder dans leur entreprise. Aussi voyons-nous les Épigones jouer un grand rôle dans la guerre de Troie.

Les guerres de Thèbes offrent une particularité que je crois unique dans l'histoire. L'expédition malheureuse où tous les chefs périssent à l'exception d'un seul, est infiniment plus célèbre que celle où les fils vengent la

défaite et la mort de leurs pères. Tout le monde connaît les noms des sept chefs; mais y a-t-il beaucoup d'érudits qui sachent par cœur ceux des Épigones?

Admirable pouvoir du génie d'Eschyle! Et cependant sa tragédie des sept chefs n'est pas grecque, elle est thébaine. On y reconnaît à chaque instant l'esprit anti-hellénique du champion des dieux pélasges.

CHAPITRE XIII.

Hélène.

Je ne m'arrêterai point à discuter le prétexte de la guerre de Priam imaginé par les poëtes grecs. La légende d'Hélène est un tissu d'absurdités. Il a même été démontré que, si l'on compare les divers récits des mythographes, Hélène devait être au moins aussi vieille que Priam.

Les Atrides n'avaient pas besoin d'un accord conclu d'avance entre tous les prétendants à la main d'Hélène pour se faire des alliés. Montrer en perspective le pillage des îles de la mer Égée et des villes du littoral de l'Asie Mineure, était un mobile bien autrement puissant que n'eût été un appel aux armes pour aller reprendre une vieille femme.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner un échantillon des idées du moyen âge sur l'aventure d'Hélène et de Pâris.

« Dans cette île de Ténédos, et dans ce temps-là, il y « avait une idole; et là venaient à un certain mois de « l'année tous les nobles hommes et toutes les nobles « dames de Romanie en pèlerinage. Et ainsi arriva dans « ce temps, qu'Hélène, femme du duc d'Athènes, y « vint en pèlerinage avec cent chevaliers qui l'accompa- « gnèrent. Et Pâris, fils du roi Priam de Troie, y était « venu aussi en pèlerinage, et avait avec lui environ « cinquante chevaliers; et là il vit dame Hélène, et fut « tellement troublé de cette vue, qu'il dit à ses gens « qu'il fallait qu'il eût dame Hélène et l'emmenât avec « lui. Et ainsi qu'il se le mit au cœur, ainsi le fit-il. Et « il se revêtit de ses bonnes armures, lui et toute sa « compagnie, et il s'empara de la dame et voulut l'em- « mener; mais les chevaliers qui étaient avec elle vou- « lurent la défendre contre son ravisseur; et finalement « tous les cent périrent, et Pâris emmena la dame. Et « cela fut cause que depuis s'alluma si grande guerre « qu'à la fin la cité de Troie, qui avait trois cents milles « de tour, après avoir été assiégée pendant treize ans, « fut enlevée d'assaut, prise et détruite. »

Chronique de Ramond Muntaner, traduct. de Buchon, ch. 214.

CHAPITRE XIV.

Préparatifs des Grecs.

Pour entreprendre une expédition contre la Troade, l'élément indispensable était une marine. Voyons quelle était celle des Hellènes.

Les dénombrements de la flotte d'Agamemnon donnés par les auteurs grecs offrent des variantes. Homère compte 1184 vaisseaux, Dictys 1295, Darès 1140, le scoliaste d'Euripide 1155, et Thucydide en nombres ronds 1200; moyenne, 1195, chiffre qui se rapproche le plus de celui de Thucydide.

Tous ces navires n'étaient pas du même tonnage. Les plus grands pouvaient contenir jusqu'à cent vingt hommes, dont moitié de rameurs; l'autre moitié restait serrée entre les bancs, comme cela se pratique encore maintenant dans l'archipel. Quelques-uns ne contenaient que cinquante hommes.

Malgré tous les témoignages, je ne puis croire que les Hellènes aient rassemblé une flotte de onze à douze cents vaisseaux, qui aurait porté une armée d'au moins cent mille hommes. De pareilles exagérations appartiennent à la poésie. Cent mille hommes eussent consommé

en huit jours tous les vivres que la Troade pouvait fournir.

Mais si l'on admet que les dénombrements comprenaient tous les navires, tous les soldats qui prirent part à la guerre, depuis le départ d'Aulide jusqu'au retour en Grèce, alors le chiffre donné par Thucydide n'a plus rien d'impossible.

Observons aussi qu'une partie de ces vaisseaux provenait de prises faites sur l'ennemi. Les habitants de Lemnos, d'Imbros, de Ténédos, de Lesbos et de tant d'autres îles ravagées par les Grecs avaient une marine. Peut-on supposer que les vainqueurs se seraient acharnés à les détruire, et qu'ils n'en gardèrent pas pour leur usage, à mesure qu'ils étendaient le cercle de leurs opérations. Il leur en fallait d'ailleurs pour transporter le butin et les esclaves.

Le nombre des combattants peut également s'expliquer par les recrues qui venaient incessamment remplir les cadres de l'armée, dont les rangs étaient éclaircis par la mort ou les maladies. Si la guerre dura dix ans, l'armée entière dut être renouvelée plusieurs fois.

Il n'est point improbable que cent mille Grecs aient pris part à la guerre; mais jamais ils n'agirent simultanément et jamais ils ne furent réunis sur un même point.

Homère n'entre pas dans ces distinctions. Il célébrait

une guerre héroïque, où les dieux n'avaient pas dédaigné d'intervenir en personne; le nombre des combattants devait justifier cette intervention.

Les historiens grecs adoptèrent les données d'Homère sans prendre la peine de discuter la base de ses évaluations. Sous la main de ce puissant maître, l'histoire devint de la poésie, et ensuite sa poésie devint de l'histoire.

Iliade, II, v. 510, 718.

CHAPITRE XV.

Habitudes actuelles des Malais.

Un ouvrage publié en Angleterre, il y a peu d'années, par un capitaine de la marine royale chargé de réprimer la piraterie dans l'archipel Malais, peut fournir ici matière à citations.

« Quand une flotte de *Dyaks* (habitants de l'île de « *Bornéo*) se dispose à partir pour une excursion de « pirates, un certain nombre de Malais est mis en réqui-« sition, et le son du gong qui bat dans les rues leur « ordonne de s'embarquer. Celui qui manque à l'appel « paye une amende.

« Dans une occasion je vis quatre-vingt-dix-huit piro-
« gues prêtes à partir en course. En ne comptant que
« vingt-cinq hommes par pirogue, cela fait deux mille
« quatre cent cinquante pirates engagés dans une seule
« expédition. Ces pirogues sont à trente, quarante et
« même cinquante rameurs.

« Un chef, ordinairement homme de haut rang, com-
« mande la flotte. Chaque pirogue a son capitaine, ac-
« compagné d'un certain nombre d'hommes libres. Le
« reste, qui forme au moins les quatre cinquièmes de
« l'équipage, est composé d'esclaves. Après un pillage,
« les prisonniers, les armes à feu, l'argent monnayé, les
« fines étoffes se partagent entre les chefs et les hommes
« libres. Le reste du butin est à celui qui s'en empare.

« Les chefs sont incorrigibles, car ils sont pirates de
« race; ils regardent leur métier comme le plus honora-
« ble et l'appellent *la plus noble des occupations pour*
« *des chefs et des hommes libres*. Ils montrent avec
« orgueil les sabres de leurs pères, *qui furent de grands*
« *et terribles pirates dans leur temps; mais aujourd'hui*
« *les hommes ont dégénéré*.

« La tribu des Malakas mène une vie errante. Elle
« possède vingt-cinq pirogues, dont les plus petites ont
« trente hommes d'équipage; les plus grandes en ont
« au delà de cent. L'escadre de pirates d'Ilsanum était
« en course depuis trois ans. Elle avait croisé parmi les
« îles à l'est du détroit de Macassar, Boni, les Célèbes,

« les Moluques, etc.; ils retournaient maintenant chez « eux. »

Changez les noms, et vous croirez lire un récit d'Homère. C'est ainsi, j'ose le dire, que les choses se passèrent du temps d'Agamemnon. J'en suis d'autant plus persuadé, que le droit des gens qui régit aujourd'hui les peuples de l'archipel indien, est tout à fait identique à celui que professaient jadis les peuples de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce.

Quand le chef d'une peuplade de Bornéo ou des Célèbes déclare la guerre à un autre chef, chacun de ses sujets devient l'ennemi acharné de tout individu du parti opposé. On massacre, on brûle, on pille, on réduit en esclavage; c'est le droit de la guerre.

Expédition to Borneo, by the Hon. H. Keppel, etc., t. II, p. 189 et suiv.

CHAPITRE XVI.

Droit des gens chez les anciens peuples.

Les bas-reliefs égyptiens et ceux de Ninive nous montrent les Pharaons et les rois d'Assyrie, empalant ou décapitant les ennemis pris les armes à la main, détrui-

sant les villes, emmenant en esclavage les femmes et les enfants, traînant après eux les troupeaux, les meubles, toutes les richesses des vaincus.

Les Israélites suivaient le même système. Après avoir vaincu les Madianites, ils tuèrent tous les mâles adultes; ils emmenèrent en esclavage les femmes et les enfants; ils s'emparèrent de leurs troupeaux et de tous leurs biens; ils brûlèrent toutes les villes et les forteresses; et pour compléter l'extermination de la race, Moïse ordonna de massacrer tous les enfants mâles.

Les chefs faits prisonniers étaient traités avec la plus atroce cruauté.

« Aram, ayant fait prisonnier Nioukar (général mède), « l'amène à Armavir. Là, au sommet de la tour des mu- « railles, le front percé avec un long clou de fer, Niou- « kar est, par l'ordre d'Aram, cloué au mur à la vue de « tous les passants. »

Stabrobate, roi des Indes, menaçait Sémiramis de la faire crucifier quand il l'aurait vaincue.

On sait avec quelle barbarie les Philistins traitèrent Samson.

Ce code sanguinaire était aussi celui des Hellènes, qui l'appliquèrent impitoyablement pendant la guerre de Troie, en le combinant avec un sombre fanatisme religieux. Achille égorgea de ses propres mains douze jeunes Troyens sur la tombe de Patrocle; et avant de

quitter les rivages de Troie les chefs grecs immolèrent Polyxène sur le tombeau d'Achille.

Faut-il s'étonner qu'un peuple imbu de pareils principes, ait saisi avec empressement l'occasion d'assouvir ses deux passions les plus véhémentes, l'avarice et la cruauté.

Nombres, ch. 31. = Moïse de Chorène, l. I, ch. 13. = Ctésias, *de Reb. Ass.*, fr. 18. = Iliade, XXIII, 175. = Darès, ch. 43. = Dictys, l. V, ch. 13.

CHAPITRE XVII.

Préparatifs de Priam.

Nous venons de voir quelles étaient les forces des agresseurs; examinons maintenant les moyens de défense de Priam.

L'emplacement de la ville d'Ilus était parfaitement choisi.

Au fond de la vallée du Simoïs s'élevait une forteresse connue sous le nom de Pergama. Inaccessible du côté du fleuve qui l'entourait en partie, elle était facile à défendre sur tous les autres points.

Le Pergama dominait la ville qui s'étendait jusque près des sources du Scamandre. Une vallée de deux lieues de long sur une lieue de large, et d'une admirable fertilité, pouvait fournir aux besoins d'une nombreuse population, et communiquait avec la mer par le port du Simoïs.

Un autre vallon, qui part des sources du Scamandre, tourne le promontoire Sigée et vient aboutir à la mer en face de Ténédos. Cette vallée est magnifique ; elle ressemble parfois à un beau parc anglais, et je m'étonne qu'elle soit si peu connue des voyageurs.

Au delà du Pergama, on remonte facilement la vallée du Simoïs jusqu'à Beiramitch, que je crois être l'ancien *Pedeum*. De là partent deux routes ; l'une qui traverse la chaîne de l'Ida et vient déboucher dans la vallée de l'Æsèpe, à trois lieues de Tshann, l'ancienne Scepsis ; l'autre longe la base occidentale du Gargare et conduisait à Adramyttium.

La capitale de la Troade, que j'appellerai indifféremment Troie ou Ilium, était donc en communication directe, à l'est avec la grande Phrygie, à l'ouest avec la mer et au midi avec la Cilicie et la Mysie ; sans compter la route du nord, qui allait en Dardanie, en passant par Ophrynium, aujourd'hui *Ren-Kieui*.

Il était impossible d'assiéger, ni même de bloquer Ilium, à moins d'être maître des défilés du mont Ida,

au pied duquel la ville était située. Et en outre, le terrain qui l'environne est tellement accidenté, tellement coupé de ravins et de rochers que, même alors, un blocus devenait une opération fort difficile.

Depuis longtemps Priam se préparait à la guerre. Il avait réparé les murs d'Ilium, fortifié le Pergama, rassemblé des troupes auxiliaires et appelé les secours de ses alliés. Il s'était même adressé à son suzerain Teutamus, roi d'Assyrie, qui lui envoya un corps de troupes commandé par Memnon.

L'armée chargée de défendre la Troade pouvait livrer bataille à l'ennemi au moment de son débarquement. Si elle était vaincue, il lui restait la ressource de se retirer dans la ville, qui devenait alors un camp retranché, et d'y attendre l'occasion favorable pour tomber sur les agresseurs.

C'est effectivement ce qui eut lieu, et les combats livrés devant Ilium sont appelés improprement *le siége de Troie*.

Darès, ch. 4. = Ctésias, *de Reb. Ass.*, fr. 18. = Dictys, ch. 4. = Darès, ch. 18.

CHAPITRE XVIII.

Observations sur le plan de campagne des Grecs.

Le plan de campagne des Grecs fut habilement conçu et non moins habilement exécuté.

Ils rassemblèrent leur flotte dans l'Euripe, bras de mer qui sépare l'Eubée de la terre ferme. Leur quartier général était à Aulide, port de la Béotie, situé près de l'endroit où le canal est le plus étroit.

Pour apprécier tous les avantages de cette position il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la carte de la mer Égée. On verra que la nature a divisé cette mer en trois bassins.

Le bassin du nord, qu'on pourrait appeler la mer de Thrace, est renfermé entre les côtes de la Thrace, de la Macédoine, de la presqu'île Chalcidique et de la Chersonèse. La limite méridionale de ce bassin, si nettement dessiné d'ailleurs, est formée par le courant qui sort de l'Hellespont et va se briser contre les promontoires de la Chalcidique.

Au midi de ce courant s'ouvre le bassin central, qui s'étend au sud jusqu'à la courbe régulière que

forment l'Eubée, Andros, Tenos, Myconus, Icaria et Samos.

Vient ensuite le bassin méridional, qui lui-même est formé par une autre courbe régulière, mais plus développée, qui part du cap Malée et passe par les îles de Cythère, Ægilia, Crète, Casos, Carpathos et Rhodes. C'est ce qu'on appelle ordinairement la mer des Cyclades.

Chacun de ces bassins présente des caractères différents, dont les chefs hellènes devaient tenir compte.

La mer de Thrace est d'une navigation très-périlleuse pour de petites embarcations, comme l'étaient celles des Grecs. Les courants y sont violents, les rafales subites et accompagnées de brouillards d'autant plus dangereux qu'il n'y a que très-peu de ports où l'on puisse se réfugier ; et encore ceux-ci étaient au pouvoir des Thraces ou des Macédoniens, peuples alliés des Troyens.

Le bassin central forme la plus belle partie de la mer Égée. Mais c'était aussi la partie la plus difficile à naviguer pour les marins grecs de ce temps-là, gens accoutumés à ne jamais perdre la terre de vue et qui auraient dû s'aventurer en pleine mer pour passer d'Europe en Asie.

La mer des Cyclades est toute différente. Elle présente une agglomération d'îles qui touchent aux deux conti-

nents. Rien n'y gêne la petite navigation. Une bourrasque, ou même une tempête, vient-elle à s'élever, on se met à l'abri sous le vent d'une île, la première venue.

Ces îles étaient remplies d'établissements phéniciens abandonnés par la mère patrie, proie magnifique et facile à saisir.

D'Aulide, où la flotte des Hellènes s'était concentrée, les marées alternatives de l'Euripe pouvaient la porter dans deux directions opposées : au nord, par le golfe Opuntien et le golfe Maliaque, vers Sciathos, Scopélos et cette rangée d'îles qui s'étend vers Lemnos, d'où l'on pouvait gagner Ténédos et se placer ainsi en face de la Troade; au midi, vers Andros ou Céos : alors les vaisseaux grecs avaient toute facilité pour attaquer séparément chacune des Cyclades et des Sporades et assaillir ensuite la Mysie.

Les Hellènes combinèrent les deux systèmes. Ils dépêchèrent d'abord vers le midi, une partie de leurs forces, sous le commandement d'Achille, qui devait s'emparer des îles, et faire ensuite une invasion en Mysie. Après la réussite de cette expédition, Agamemnon mettait à la voile avec le reste de la flotte, et, débouchant par l'Euripe septentrional, venait se réunir à l'escadre d'Achille, pour opérer, de concert, une descente dans la Troade.

CHAPITRE XIX.

Commencement de la guerre. Expéditions d'Achille.

Les relations des événements du commencement de la guerre sont très-vagues.

La flotte grecque a ravagé beaucoup d'îles, pillé beaucoup de villes. Elle a fait une invasion en Mysie, où les Hellènes ont été repoussés et forcés de se rembarquer. Une seconde campagne est plus heureuse. Télèphe, roi des Mysiens, fait alliance avec les Hellènes contre les Troyens.

Cette période de la guerre n'a point attiré l'attention des historiens; et cependant il me semble qu'elle la mérite à tous égards.

Achille se vantait d'avoir saccagé vingt-trois villes, dont douze situées dans des îles. Nestor racontait à Télémaque les maux qu'il avait soufferts, *quand il errait sur les mers orageuses, à la suite d'Achille et à la recherche du butin.*

Si les vainqueurs se plaignaient de leurs souffrances, que ne devaient pas souffrir les vaincus. Les calamités qui vinrent fondre sur les malheureux insulaires doivent avoir dépassé toute croyance; plusieurs îles devinrent

désertes, et reçurent dans la suite des colonies par lesquelles elles furent repeuplées. A Ténédos tous les habitants furent massacrés.

Passant d'île en île, les Grecs atteignirent l'Asie et se dirigèrent vers la Mysie. Strabon s'imagine que leur ignorance en géographie leur avait fait prendre le change et qu'en dévastant la Mysie ils croyaient dévaster la Troade. Je pense que Strabon est dans l'erreur. Les Grecs avaient d'excellentes raisons pour faire une descente en Mysie avant d'attaquer la Troade.

Les Atrides descendaient des anciens rois de la Mæonie, vaincus et expulsés par les princes troyens. Rien n'était donc plus rationnel, que d'essayer si la dynastie déchue comptait encore en Mæonie des partisans assez nombreux ou assez puissants, pour détacher ce pays de la ligue troyenne. Mais il paraît qu'on s'y prit mal, et qu'au lieu de solliciter une alliance on voulut tenter une restauration.

En effet les Hellènes entrèrent en Mysie à main armée. Repoussés par Télèphe, ils regagnèrent leurs vaisseaux, Achille et Patrocle couvrant l'arrière-garde.

Cette tentative avait échoué; mais les chefs grecs ne se rebutèrent pas. Ils eurent recours à des négociations, dont Achille fut chargé. Du moins c'est ainsi que j'explique le mythe d'Achille, guérissant la blessure qu'il

avait faite à Télèphe, et celui-ci, par reconnaissance, devenant l'allié des Hellènes.

L'alliance de Télèphe fut éminemment utile aux Grecs devant Troie, qui reçurent de la Mysie une partie de leurs vivres. Mais comme il ne fallait point que les Hellènes eussent la moindre obligation à un roi barbare, les mythographes délivrèrent à Télèphe un brevet d'indigénat. Ce chef asiatique devint un Arcadien, fils d'Hercule et d'Augé. Par la suite on amplifia tellement ce thème, que la légende de Télèphe finit par être inintelligible.

Le souvenir de l'alliance entre les Hellènes et les Mysiens n'est point tout à fait perdu. A trois lieues de Smyrne il y a des eaux thermales qu'on dit très-salutaires pour la guérison d'anciennes blessures. Les Smyrniotes appellent ces sources *les bains d'Agamemnon*, et affirment qu'on y envoyait les malades ou les blessés pendant la guerre de Troie.

La flotte d'Achille se porta ensuite sur l'île de Lesbos, qu'elle ravagea de fond en comble, ainsi que les villes qui bordaient le golfe d'Adramyttium, comme Lyrnesse, Thèbes, Pédase, etc.

Dans ces deux campagnes il n'est question, ni d'Agamemnon ni d'aucun autre chef suprême. Achille seul

dirige tout, exécute tout. Nestor et Patrocle sont ses lieutenants.

Iliade, IX, v. 328. = Dictys, l. II, ch. 1. = Odyssée, III, 105. = Darès. = Dictys, l. II, ch. 1. = Strabon, p. 10. = Pindare, Ol. IX, v. 105. = *Id.*, Isthmiques, V, v. 52, = Hyginus, fab. 101. = Dictys, l. II, ch. 3. = Pausanias, I, 4, 6. = Dictys, l. II, 3. = Hyginus, f. 101. Darès, ch. XVI. = Strabon, p. 584.

CHAPITRE XX.

Suite de la guerre; départ d'Agamemnon.

Agamemnon vient enfin prendre part à la guerre. Au moment de s'embarquer il sacrifie en Aulide, et avant d'arriver dans la Troade il s'arrête à Lemnos. En partant d'Aulide il prit donc la marée qui descendait au nord par le golfe Opuntien, et se dirigea ainsi vers Sciathos et Lemnos; Achille avait descendu l'Euripe en sens opposé. Un coup d'œil jeté sur la carte vaut mieux ici que des pages de commentaires.

Lemnos semble avoir été le rendez-vous des deux parties de la flotte. Un passage d'Homère donne l'idée des orgies auxquelles on s'y livra.

Hector est prêt à franchir le fossé qui protége le camp

des Grecs, dont les vaisseaux vont devenir la proie des flammes, quand Agamemnon ramène ses guerriers au combat en leur adressant de sanglants reproches : « Quelle honte, » s'écrie-t-il, « opprobre de la Grèce, « inutiles soldats! Que sont devenues vos forfanteries? « Dans Lemnos, au milieu des festins et vidant de larges « coupes, pleines de vin jusqu'aux bords, chacun de « vous se vantait de pouvoir seul tenir tête à cent, à « deux cents Troyens. Et maintenant un seul Troyen « vous met tous en fuite. »

Ne semble-t-il pas assister à ces fêtes des temps héroïques? Achille a rejoint l'armée avec son escadre victorieuse, chargée des dépouilles de l'Asie; on a débarqué le butin; Agamemnon l'a divisé entre les chefs, en se réservant la meilleure part; l'armée se livre à la joie; les compagnons d'Achille racontent leurs prouesses, et par un contre-sens qui se reproduit chez tous les peuples et dans tous les âges, ils croient se faire valoir en dénigrant leurs ennemis; chacun d'applaudir : *ces misérables Asiatiques! ces lâches Troyens! seul, j'en combattrais cent, j'en combattrais deux cents!*

Xénophon, Helléniques, l. III, ch. 4, 3. = *Id*,, l. VII, ch. 1, 34. = Iliade, VIII, 230. = *Id.*, VIII, 228.

CHAPITRE XXI.

Débarquement en Troade.

De Lemnos, la flotte mit à la voile pour la Troade. Ici je vais laisser parler Thucydide :

« Après leur débarquement dans la Troade, les Hel-
« lènes gagnèrent une bataille. C'est un fait certain, car
« sans cela ils n'auraient pu se construire un camp for-
« tifié et entouré de murailles. On voit même qu'ils n'y
« rassemblèrent pas toutes leurs forces, et que pour se
« procurer des vivres ils se mirent à cultiver la Cherso-
« nèse et à faire le brigandage. C'est à quoi il faut sur-
« tout attribuer la résistance des Troyens pendant dix
« ans. Comme les Grecs étaient dispersés, leurs ennemis
« se trouvaient toujours de force égale avec ceux qui
« restaient. »

Thucydide n'est pas seulement *le plus parfait des historiens grecs*, il fut aussi un homme de guerre et un homme d'État. On peut accepter son témoignage.

Je vais donc examiner les positions des parties belligérantes d'après les traditions de Thucydide et d'Homère.

Les savantes recherches du comte de Choiseul-Gouffier, me dispensent d'entrer dans aucun détail sur le

Simoïs et le Scamandre. Une des cartes jointes à ce volume, présente l'ancien état de la vallée et son état actuel d'après MM. Choiseul-Gouffier et Mauduit, l'amirauté d'Angleterre et mes propres observations.

Les Grecs étaient retranchés au bas de la vallée du Simoïs, autour du port que formait alors l'embouchure du fleuve. Ils avaient élevé ville contre ville. Ce n'était, à vrai dire, ni un siége ni un blocus, car Ilium restait entièrement dégagée du côté de la montagne.

Cette méthode d'attaquer une forteresse, sans l'assiéger ni la bloquer, subsista longtemps chez les Hellènes. Les Doriens l'employèrent pour réduire les citadelles d'Argos et de Corinthe, et achever ainsi la conquête du Péloponnèse. Ils se fortifiaient dans un poste peu éloigné de la ville dont ils voulaient s'emparer. De ce point ils désolaient le pays par des incursions continuelles, et prolongeaient ces ravages systématiques jusqu'à forcer leurs ennemis de livrer bataille ou de rendre la ville.

Pendant la guerre du Péloponnèse, Alcibiade conseilla aux Lacédémoniens de fortifier Décélie, comme le meilleur moyen de réduire Athènes. Or, Décélie était à cent vingt stades d'Athènes, distance double de celle qui séparait Ilium du camp retranché des Grecs.

Nestor pouvait donc dire à Télémaque : *Pendant neuf ans nous avons tâché de causer des maux aux Troyens,*

en leur tendant toute espèce d'embûches. Enfin le fils de Saturne nous accorda une pénible victoire. Le discours d'Alcibiade aux Lacédémoniens, tel que Thucydide nous l'a conservé, n'est qu'une amplification des paroles de Nestor.

Thucydide, I, 11. = Pausanias, II, 38, 1. = Thucydide, IV, 42, 2. = Müller, *Histoire des Doriens*, vol. I, ch. 4, § 9. = Thucydide, VI, 91. = Odyssée, III, v. 118, etc.

CHAPITRE XXII.

Ressources respectives des deux armées.

Ilium pouvait recevoir des renforts et des vivres par la voie de terre, comme le camp ennemi en recevait par mer. Sous ce rapport, la partie était égale, mais elle ne l'était pas sous d'autres.

Les Hellènes avaient le grand avantage d'appartenir à la même race, de parler la même langue, d'obéir au même chef.

Du côté des Troyens, la composition de l'armée était bien différente. Les Troyens, les Lyciens, les Paphlagoniens, les Cariens, les Assyriens de Memnon pouvaient

individuellement rivaliser de force et de courage avec les Hellènes; mais l'union, la force d'ensemble leur manquait.

En outre, ils étaient forcés de se tenir sur la défensive. Leur ennemi, étant maître de la mer, pouvait ravager leurs côtes, harasser leurs alliés, contraindre même ceux-ci à changer de parti, comme l'avait fait Télèphe, comme d'autres le firent par la suite.

Les Hellènes avaient d'ailleurs une grande supériorité sur les Troyens dans les manœuvres d'infanterie.

Diodore de Sicile nous apprend que Philippe, père d'Alexandre le Grand, « fut l'inventeur de la phalange « macédonienne, et qu'il l'organisa à l'imitation du *sy-* « *naspisme,* c'est-à-dire, de la formation à rangs serrés, « boucliers contre boucliers, employée jadis par les héros « de la guerre de Troie. »

Voici comment Homère décrit cette formation : « Pour « faire face à l'attaque des Troyens et du divin Hector, « l'élite des guerriers se forme en bataillon serré, bou- « clier contre bouclier, lance contre lance. Leurs rangs « sont tellement pressés que les casques heurtent les « casques, les panaches flottent confondus avec les pa- « naches, le soldat s'appuie contre le soldat. Un front « hérissé de piques menace l'ennemi. »

C'est exactement la phalange expliquée si savamment

par Polybe, et dont Paul-Émile avouait que l'aspect formidable l'avait épouvanté.

Les Troyens ne se formaient point dans cet ordre de bataille; du moins nous n'en trouvons aucune trace dans Homère ni ailleurs. Hector lui-même semble déconcerté de trouver devant lui cet épais bataillon, qu'il cherche vainement à enfoncer et qu'il appelle *une tour d'hommes*.

Quant à la cavalerie, ni Grecs ni Troyens ne paraissent l'avoir employée. En effet une grave difficulté s'y opposait : les uns étaient campés au bord de la mer, les autres adossés à la montagne : d'où auraient-ils pu tirer les fourrages ?

Ils avaient cependant quelques chars de guerre, attelés de deux chevaux et qui portaient deux combattants. C'était le char assyrien, tel qu'il est représenté dans les bas-reliefs de Ninive découverts par M. Layard et qui font maintenant partie du Musée britannique.

Tout imparfaites que fussent ces machines de guerre, on continua longtemps de s'en servir. Nous voyons dans Xénophon que Cyrus supprima les anciens chars, *dont le système de construction remontait à l'époque de la guerre de Troie*, et les remplaça par des chariots armés de faux. « Cyrus avait reconnu, dit Xénophon, « que dans l'ancien système les plus braves guerriers de

« l'armée ne servaient qu'à escarmoucher, et contri-
« buaient fort peu au gain des batailles. »

En effet, tous les combats où figurent les héros d'Homère montés dans leurs chars, sont ou des combats singuliers, ou des escarmouches, ou des mêlées comme celles qui se pratiquaient dans les tournois et les passes d'armes, quand chaque chevalier se battait pour son propre compte. Mais jamais ils n'agissent alors comme des généraux, comme de véritables chefs de guerre.

Dictys, *passim*. = Diodore, XVI, 3, 2. = Iliade, XII, 129 et suiv, Polybe, XVIII, 12. = *Id.*, XXIX, 6, 11. = Iliade, XIII, 152. = Cyropédie, l. VI, 3.

CHAPITRE XXIII.

Longue durée de la guerre. Causes de cette durée.

Pendant les neuf années de lutte dont parle Nestor, il y eut de fréquentes trêves ou suspensions d'armes. Si les combats avaient continué sans interruption, toute la population mâle de la Grèce n'y aurait pu suffire.

D'après la chronique de Darès, ces trêves furent au nombre de dix. Une de trois ans, une de deux ans, deux de six mois, deux de deux mois, trois de trente jours

et une de longueur indéterminée, en tout six ans et sept mois, sans compter la dernière; de sorte qu'en adoptant le récit de Nestor, on se battit devant Troie pendant un peu plus de deux ans. Durant les trêves, chacun gardait sa forteresse, amassait des vivres, recevait des renforts, et la vallée du Simoïs, entre Ilium et le camp retranché, devenait un terrain neutre.

L'obstination des Hellènes à continuer la guerre pendant tant d'années pourra sembler étrange. Quel motif, dira-t-on, les engageait à rester ainsi campés, pendant neuf ans, devant une bicoque, loin de leur pays et de leurs familles?

Ne jugeons pas des anciens par nos idées et nos habitudes modernes. Une fois campés et fortifiés à l'embouchure du Simoïs, les chefs grecs pouvaient avoir de très-bons motifs pour ne pas se presser de terminer la guerre.

La vie qu'ils menaient devant Troie était bien préférable à celle qui les attendait dans leur patrie.

D'un côté, une bourgade à gouverner, des sujets misérables, des épouses déjà sur le retour, des voisins incommodes ou même hostiles; de l'autre, un vaste camp alimenté aux dépens des vaincus et où les chefs régnaient en maîtres absolus, de belles esclaves, des querelles parfois, mais qui se terminaient par des fêtes, de fréquentes expéditions, par terre et par mer, où l'on acquérait de la gloire et des richesses. Que l'on compare ces deux

modes d'existence, et l'on ne s'étonnera pas que la guerre de Troie dura si longtemps.

D'ailleurs le camp des Grecs n'était pas seulement une position militaire. C'était aussi le grand dépôt où venait s'accumuler le butin. Quand les vaisseaux de Lemnos apportaient au camp du vin et sans doute d'autres comestibles encore, on leur donnait en échange de l'airain, du fer, des toisons, des bœufs et même des esclaves. Mais les meubles précieux, les voiles de pourpre, les riches tapis, dépouilles des colonies phéniciennes, étaient conservés pour servir à l'ornement de la tente du chef; je pense que celle d'Agamemnon était mieux meublée et plus agréable à habiter, sous tous les rapports, que le palais où il avait laissé Clytemnestre.

Darès, *passim*. = Iliade, VII, 467.

CHAPITRE XXIV.

Polyxène.

Cette vie, que les anciens appelaient héroïque, était remplie d'agitations. Mais aucune ne fut comparable au trouble produit dans l'armée, par le fatal amour d'Achille pour Polyxène.

Si les témoignages des historiens et des poëtes étaient moins unanimes, on aimerait à pouvoir révoquer en doute cet épisode de la vie d'Achille. La passion la plus effrénée n'excuse pas un pareil entraînement.

Achille était après Agamemnon le principal chef de l'armée. Il avait commandé la flotte, il convoquait l'assemblée. Les Hellènes le regardaient comme leur épée et leur bouclier. Hector avait péri de sa main. Et cependant Achille voulut abandonner ses compagnons d'armes et retourner en Thessalie, pour obtenir la belle Polyxène.

Dictys de Crète, si partial en faveur des Grecs, ne craint pas d'affirmer que cet amour frénétique l'entraîna plus loin encore; que pour satisfaire Priam il s'engageait à tuer Ajax le Télamonien et les deux Atrides.

Les relations de Darès et de Dictys, ordinairement si divergentes, sont ici presque d'accord. Cependant la version de Darès me semble préférable, comme plus conforme aux mœurs de l'Orient.

Pendant une des trêves, Achille voit Polyxène, qui accomplissait des rites funèbres sur le tombeau d'Hector. Frappé de sa beauté, il en devient éperdument amoureux et envoie un esclave Phrygien auprès d'Hécube pour demander Polyxène en mariage, promettant de se rembarquer avec ses troupes et de retourner en Thes-

salie. Son exemple, disait-il, entraînerait le reste de l'armée.

Hécube communique à Priam la proposition d'Achille. Priam consent à lui donner sa fille, mais sous la condition préalable d'une paix générale et du départ des Grecs.

Iliade, I, 34. = Dictys, l. III, ch. 3. = Darès, XXVII et suiv.

CHAPITRE XXV.

Suite du même sujet. — Mort d'Achille et de Polyxène.

Achille se dispose à faire ce que Priam demande. Il se plaint amèrement de la longueur de la guerre, des pertes qu'on a déjà essuyées, des dangers continuels qu'on éprouve. Il demande qu'on fasse enfin la paix et qu'on retourne en Grèce. N'étant point écouté, il refuse de combattre davantage.

Privés de leur chef le plus valeureux, les Hellènes sont vaincus à diverses reprises. Agamemnon envoie Nestor, Ulysse et Diomède pour le supplier de reprendre les armes. Achille, fidèle à son engagement envers Hécube, se renferme dans son inaction.

La lutte recommence, mais les pertes des Grecs sont énormes. Troïle, fils de Priam, se couvre de gloire, et les Grecs le redoutent comme ils craignaient son frère Hector.

Cependant le temps s'écoule, et la passion d'Achille, privée d'aliment, semble se calmer. Il commence par envoyer ses Myrmidons au secours des Hellènes. Quand ensuite il voit Troïle vainqueur faire un grand carnage de ses soldats, transporté de fureur, il oublie son amour, il oublie Polyxène, revêt son armure et s'élance au combat.

Dans ce premier engagement, Achille fut blessé par Troïle; mais quelques jours après le cheval de ce jeune guerrier s'abattit au milieu de la mêlée et entraîna son maître dans sa chute. Achille saisit l'occasion et le perça de sa lance.

Hécube, désespérée de la mort de son fils, résolut de le venger. D'accord avec Pâris, elle envoya secrètement un messager auprès d'Achille pour l'engager, au nom de Priam, de se rendre pendant la nuit, dans un temple situé auprès des portes de la ville. C'est là qu'on devait conclure l'alliance, et célébrer ses fiançailles avec Polyxène. Il s'y rendit et fut assassiné.

Après le sac de Troie, quand les Hellènes allaient se rembarquer, Néoptolème, fils d'Achille, exigea qu'on lui remît Polyxène, dont la mort devait apaiser les mânes

de son père. L'infortunée fut livrée à Agamemnon par Énée, chez lequel elle avait cherché un asile. On sait le reste.

Cette tragique légende aurait bien mérité les honneurs d'un poëme épique, et peut-être eût-elle été immortalisée par Homère si l'honneur d'Achille l'avait permis. Mais au moins a-t-elle servi de moule à l'*Iliade*.

Achille retiré sous sa tente à cause de Briséis, est une variante d'Achille refusant de combattre à cause de Polyxène. Mais quelle distance de l'esclave de Lyrnesse à la vierge de Priam!

CHAPITRE XXVI.

Fin de la guerre.

Cependant les années s'écoulaient sans amener aucun événement décisif. Mais tandis que l'armée hellène paraissait avoir pris racine au bord du Simoïs, une sourde agitation travaillait la Grèce.

Il semblerait que, lorsque les chefs en furent instruits, la gravité des circonstances qui les rappelaient dans leur patrie, était de nature à ne permettre plus le moindre retard.

En effet nous les voyons tout à coup sortir de leur apathie, s'avancer jusque sous les murs de la ville, s'y introduire par trahison, la détruire de fond en comble et se rembarquer sur-le-champ pour la Grèce.

Une guerre qui durait depuis plus de dix ans est terminée en quelques jours.

CHAPITRE XXVII.

Énée et Anténor.

Je ne sais de quelle manière commencer le récit de la prise de Troie. Il est pénible de devoir contribuer à détruire de nobles illusions, surtout quand elles sont consacrées par Virgile et Homère.

Peut-être le comte de Choiseul-Gouffier a-t-il bien fait de se refuser à examiner les accusations qui ternissent la mémoire du pieux Énée. Il est d'opinion, *qu'un héros doit être à l'abri de soupçons injurieux lorsqu'il a Homère et Virgile pour garants de ses principes : d'excellents vers ne sont-ils pas les titres impérissables d'une éternelle renommée et l'égide la plus sûre sous laquelle puisse se reposer une grande réputation?* Et cependant l'illustre voyageur est forcé de convenir, *que*

la réputation d'Énée aurait peut-être succombé sans les puissants défenseurs que les Muses lui ont donnés.

Cette manière toute poétique de traiter l'histoire convenait parfaitement dans un voyage pittoresque. Mais les recherches dont je m'occupe sont d'une nature plus austère. Il ne m'est point permis de dissimuler la vérité, même en faveur de mon poëte le plus chéri, même en faveur de Virgile.

Strabon, fervent admirateur d'Homère, avoue qu'il y a deux versions sur la conduite d'Énée : *On dit généralement qu'Énée survécut à la guerre parce qu'il était l'ennemi de Priam. Les Anténorides, collègues d'Énée, et leur père Anténor furent également épargnés, à cause de l'hospitalité que ce dernier avait donnée à Ménélas. Sophocle, dans sa prise d'Ilium, dit aussi que, lors du sac de Troie, on avait suspendu une peau de panthère à la porte du palais d'Anténor; cette marque indiquait qu'il fallait se garder de le piller.*

A l'appui de ce qu'il insinue sur Énée, Strabon cite ces deux vers d'Homère :

« Enée était irrité contre Priam,
« Qui lui refusait les honneurs dus à sa haute naissance. »

Il semble d'après ce passage d'Homère, que la branche cadette de la famille royale ne vivait pas en bonne

harmonie avec la branche aînée, et en effet la lignée de Priam était assez nombreuse pour dispenser le roi de ménager beaucoup son arrière-cousin, le fils d'Anchise. Mais les circonstances vinrent envenimer cette querelle de famille, et l'injustice de Priam envers Énée amena la trahison d'Énée envers Priam.

La peau de panthère suspendue à la porte du palais d'Anténor, ne fut point oubliée par Polygnote dans son fameux tableau de la prise de Troie, décrit si minutieusement par Pausanias.

Je ferai d'ailleurs observer que les panthères habitent encore aujourd'hui les montagnes de la Troade. J'y ai vu aussi des couleuvres de plus de huit pieds de long et grosses à proportion; deux de ces reptiles pourraient certainement tuer un homme, et la légende de Laocoon n'est peut-être pas une fable.

Choiseul-Gouffier, t. II, pl. 17. = Strabon, p. 607. = Iliade, XIII, 460. = Pausanias, X, 27, 3.

CHAPITRE XXVIII.

Discorde parmi les chefs troyens. Récit de Darès.

Anténor, Énée et Polydamas, alarmés des mouvements de l'armée ennemie, qui avait quitté son camp et était venue se ranger au pied des murailles de la ville, se rendent auprès de Priam et lui demandent de convoquer les principaux chefs troyens.

Dans cette assemblée, Anténor et Énée soutiennent qu'il faut faire la paix à tout prix; mais Amphimaque, fils du roi, est d'un avis contraire. Il veut qu'on fasse une sortie générale et qu'on se jette en désespérés sur les assiégeants, fallût-il se résoudre à vaincre ou à mourir.

Priam se range à l'opinion de son fils. Il accable de reproches Énée et Anténor, leur imputant d'être en partie les causes de la guerre. Il faut livrer un combat décisif, et il exhorte tous les chefs à s'y préparer.

Après le conseil, Priam, accompagné d'Amphimaque, rentre dans son palais. Mais les démarches des partisans de la paix lui inspirent une profonde défiance. Il craint qu'ils ne livrent la ville aux ennemis, et se décide à les prévenir en les faisant assassiner. Il les invitera à

un festin pour le lendemain, et Amphimaque se tiendra prêt à exécuter les intentions de son père.

Ce récit paraît très-vraisemblable. Les choses ont pu se passer ainsi, entre un vieux prince réduit aux abois et des chefs mécontents qui machinaient sa perte.

Darès, XXXVII et suiv.

CHAPITRE XXIX.

Pourquoi Priam ne voulait pas abandonner la ville.

Une question se présente ici tout naturellement à l'esprit : pourquoi Priam voulait-il s'ensevelir sous les ruines d'Ilium, plutôt que de faire la paix ou d'évacuer la ville en se retirant sur la montagne par la route restée libre?

La réponse est facile.

Priam était lieutenant ou feudataire du roi d'Assyrie. Son devoir était de défendre jusqu'à la mort le poste confié à sa garde.

Teutamus lui avait fait donner des secours de toute espèce. Outre les contingents de la Mysie, de la Méonie, de la Carie, de la Lycie, de la grande Phrygie, de la Paphlagonie, de la Thrace et de la Macédoine, qui étaient

venus au secours de la Troade, le roi d'Assyrie avait envoyé de ses propres troupes vingt mille hommes d'infanterie et deux cents chariots de guerre, sous le commandement de Memnon, fils d'un de ses satrapes. Preuve de l'importance qu'il attachait à cette guerre.

On connaît la cruauté des anciens gouvernements asiatiques, et surtout de celui d'Assyrie. Si Priam faisait une paix honteuse, ou s'il fuyait devant les ennemis du grand roi, une mort ignominieuse lui était réservée; la croix ou le pal l'attendait. Mieux valait périr les armes à la main.

Ctésias, *de Reb. Ass.*, fr. 18.

CHAPITRE XXX.

Prise de Troie.

Le même jour, Anténor, Polydamas et trois de leurs amis s'assemblèrent secrètement. Épouvantés de la colère de Priam et craignant qu'il ne leur fît un mauvais parti, ils se décidèrent à livrer la ville; Énée entra dans le complot.

En conséquence Polydamas sortit furtivement de la

forteresse, et alla trouver Agamemnon, qui convoqua sur-le-champ les principaux chefs hellènes.

Après s'être assurés que Polydamas venait effectivement au nom d'Anténor et d'Énée, ils conclurent l'arrangement suivant : « les Grecs profiteront de la nuit pour « s'approcher de la porte Scée, dont la garde est confiée « aux soldats d'Anchise et d'Anténor ; ceux-ci ouvriront « la porte et laisseront entrer les assiégeants, auxquels un « flambeau allumé, élevé au-dessus des murailles, don- « nera le signal ; les Grecs s'engagent à respecter les per- « sonnes, les dieux domestiques et les biens des cinq con- « jurés, savoir : Anténor, Énée, Polydamas, Ucalégon et « Dolon ; de leurs pères et mères, de leurs épouses, « de leurs enfants, de leurs proches et de toute leur « maison. »

Cette convention fut acceptée par les conjurés. Peu d'heures après Troie était livrée aux Atrides.

Darès, XL.

CHAPITRE XXXI.

Observations sur le récit de Darès.

Ce qui me frappe dans cette relation de Darès, c'est la vraisemblance et la simplicité. Les faits qu'il nous ra-

conte n'ont rien d'extraordinaire. Le gouverneur d'une place forte refuse de se rendre, et veut périr avec toute sa garnison. Les chefs de la garnison ne partagent point ses idées, et rendent la place malgré lui. Cela s'est vu mille fois.

Du reste aucune intervention divine; Ilium est pris comme toute autre ville pourrait l'être. Cette version, me semble-t-il, vaut bien celle du cheval de Troie.

Darès parle cependant d'une tête de cheval, qui était peinte sur la porte Scée. Cette circonstance n'est pas indifférente, car elle se rapporte à un préjugé qui subsiste encore dans le même pays, quoique l'origine s'en perde dans la nuit des temps; je veux dire la crainte du mauvais œil.

Nulle part cette crainte superstitieuse n'est aussi générale et aussi invétérée que dans la Troade. Chrétiens et musulmans l'éprouvent au même degré.

De tous côtés l'on voit des crânes de cheval, de bœuf ou de mouton suspendus aux haies, aux arbres et même aux maisons, pour attirer le premier regard et détourner ainsi le mauvais œil. Aux chevaux, on attache une pièce de verroterie (ordinairement un anneau de verre bleu) devant le poitrail et un second au-dessus de la queue.

J'ai vu à Ténédos la femme d'un agent consulaire se

hâter de cracher au visage de son enfant, parce qu'un étranger l'avait regardé.

C'est toujours le même mauvais œil qui faisait maigrir les troupeaux des bergers de Virgile et que Pline disait appartenir surtout aux Triballiens et aux Illyriens; c'est aussi la même singulière eau lustrale mentionnée dans une des satires de Perse.

La tête de cheval peinte sur la porte Scée était un préservatif contre le mauvais œil, et ce détail si futile, mentionné en passant, prouve combien l'auteur connaissait la Troade.

Darès, XL. = Virgile, Églogue III, v. 103. = Pline, l. VII, ch. 2. = Perse, Sat. II.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXXII.

Retour précipité des Grecs.

Ilium prise et pillée, les Hellènes se rembarquent à la hâte. Ils fuient avec leur butin, comme si les vainqueurs craignaient la poursuite des vaincus.

Le comte de Choiseul-Gouffier remarque le fait sans essayer de l'expliquer :

« Les Grecs ne cherchent point, après la conquête de « l'Empire de Priam à former des établissements dans « ces belles contrées : on les voit au contraire emporter « précipitamment leur butin et leurs esclaves, se con- « fier sans prévoyance et sans accord, à l'inconstance « des mers, à tous les hasards de la destinée qui les « attendait, et surtout s'inquiéter assez peu de l'épouse « de Ménélas. »

Pour la plupart d'entre eux cette destinée qui les attendait fut bien funeste. Agamemnon est assassiné; Dio-

mède, Idoménée, Philoctète, Ulysse sont chassés de leurs royaumes; le fils d'Achille ne peut rentrer dans la Phthiotide et se réfugie en Épire; Polypœtès et Léontée vont en Médie, c'est-à-dire disparaissent; Phœdippus, Antiphus, Agapénor, Podalire, Épéus et Eurypile ne retournent point dans leur patrie et vont s'établir ailleurs. Triste triomphe après une telle victoire!

Quels événements avaient donc pu surgir en Grèce pour que les uns ne pussent, les autres ne voulussent pas y retourner? Cette question me semble n'avoir pas été suffisamment approfondie.

On a examiné quelques faits isolés, tels que le meurtre d'Agamemnon, la fuite d'Ulysse, l'exil de Diomède, mais sans rechercher les causes de l'ébranlement général qui se fit sentir en Grèce, depuis la Thessalie jusqu'à l'extrémité du Péloponnèse.

Voyage pittoresque, t. II, ch. XIV.

CHAPITRE XXXIII.

Troubles qui avaient surgi en Grèce.

Thucydide, avec son laconisme ordinaire, donne un aperçu du désordre où la guerre de Troie avait plongé la Grèce : « La longue absence des Hellènes occasionna

« bien des révolutions; il y eut des soulèvements dans la « plupart des villes, et les vaincus allèrent s'établir ail- « leurs. »

Ces soulèvements et ces révolutions étaient le résultat inévitable d'une guerre, qui se prolongeait assez pour que la race conquérante en devînt affaiblie. Les chefs hellènes emmenèrent avec eux la fleur de leurs guerriers; les renforts expédiés d'année en année, pouvaient remplir les vides que la mort avait produits dans les rangs de l'armée devant Troie, mais laissaient en Grèce d'autres vides non moins dangereux.

Les races conquises voyaient diminuer chaque jour le nombre de ceux qui les tenaient asservies. Elles profitèrent de l'occasion pour essayer de s'affranchir.

Les Pélasgo-Lélèges avaient été subjugués par les Deucalionides. Ceux-ci vont guerroyer en Asie contre les peuples dont ces Lélèges, ces Pélasges tiraient leur origine et avec lesquels ils gardaient, sans doute, de secrètes relations. De là les révoltes, les soulèvements dont parle Thucydide et qui, parvenus à la connaissance des chefs campés devant Ilium, les contraignirent à terminer la guerre et à se rembarquer avec tant de précipitation.

Thucydide, I, 12.

CHAPITRE XXXIV.

Diversion assyrienne dans le Nord de la Grèce.

L'explication du mythe de Typhée m'a donné l'occasion de parler des conquêtes assyriennes dans la Thrace et la Macédoine.

Ces conquêtes n'étaient pas abandonnées du temps de Priam, puisque la Pæonie et la Thrace vinrent à son secours.

Quand les Hellènes s'embarquèrent pour attaquer l'Asie Mineure, ils laissaient donc derrière eux un dangereux ennemi. Typhée pouvait profiter de leur absence et faire une diversion dans le nord de la Grèce.

C'est effectivement dans le nord de la Grèce que la réaction fut la plus violente. Même la gloire d'Achille ne protégea point son fils, et Néoptolème partagea le sort des autres princes de la Thessalie.

Homère donne les noms de dix chefs entre lesquels ce petit pays était alors divisé : Achille, Protésilas, Eumélus, Philoctète, Podalire, Eurypile, Polypœtes, Gunœus, Prothoüs et Phœnix. Aucun d'eux ne revint régner dans ses États. Ceux qui ne périrent point furent forcés de s'expatrier.

Un bouleversement aussi complet semblerait inexpli-

cable. Cette terre classique où les Dieux combattirent les Titans, où régna Deucalion, où chaque montagne, chaque vallée rappelait les hauts faits de quelque héros des temps anciens, comment fut-elle arrachée aux descendants de ces héros?

Les matériaux nous font défaut pour expliquer de quelle manière cette révolution s'accomplit. Mais le fait existe. Tous les petits royaumes de la Thessalie furent bouleversés. Les chefs eurent beau se presser de revenir; il était trop tard, et la réaction dont parle Thucydide avait eu son effet.

Dictys, l. II, ch. 35. = *Id.*, l. III, ch. 4. = Pausanias, I, 11, 1. = Justin, XVII. 3. = Dictys, l. VI, ch. 7.

CHAPITRE XXXV.

Invasion des Thessaliens. — Leur origine asiatique.

Peu de temps après, un peuple inconnu, nommé les Thessaliens ou Thettaliens, força les defilés du Pinde et envahit le pays auquel il donna son nom. Les anciens conquérants, Achéens, Perrhœbiens, Magnètes, Béotiens et Minyens, vaincus à leur tour, devinrent tributaires ou furent expulsés du pays.

Il est remarquable que les auteurs grecs, si prolixes sur les plus petits détails de leur histoire, ne parlent presque pas d'un événement de cette importance. Nous ne savons pas, même approximativement, la date de cette invasion.

Elle eut lieu peu de temps après la prise de Troie; voilà tout ce qu'ils nous apprennent.

Les Thessaliens débouchèrent par l'Épire Thesprotienne, d'où l'on a inféré qu'ils étaient des Épirotes ou des Illyriens. On pourrait aussi bien soutenir que les soldats d'Abdérame qui entrèrent en France par les Pyrénées, devaient être des Catalans ou des Aragonais.

M. Thirlwall croit qu'ils étaient des Pélasges. Il me semble que c'est vouloir résoudre une équation, en substituant une inconnue à une autre inconnue.

Les habitudes, les mœurs, les sympathies nationales des Thessaliens indiquent clairement leur origine asiatique.

Les Hellènes, comme les Épirotes et les Illyriens, combattaient de préférence à pied ou sur des chars. Les Thessaliens, au contraire, étaient d'excellents cavaliers, et jusqu'au temps d'Alexandre leur cavalerie fut sans rivale chez les Grecs. Ils formaient leurs escadrons en carré, comme faisait la cavalerie mède de Darius.

Les cavaliers de Pyrrhus étaient aussi des Thessaliens. En effet ce grand capitaine eût été bien entrepris de

lever de la cavalerie parmi les montagnards de l'Épire ou de l'Illyrie.

Le costume des Thessaliens différait essentiellement de celui des Hellènes. Ils portaient de longues tuniques, serrées au-dessous de la poitrine par une ceinture et retenues sur les épaules par des agrafes. C'était aussi le costume des Arméniens et des Mèdes.

Les femmes Thessaliennes s'adonnaient à la magie, science tout à fait orientale et inconnue aux Grecs, qui n'en comprenaient pas même les formules, conçues en langue barbare.

Le luxe des Thessaliens, tant pour la table que pour les vêtements, l'emportait sur celui de tous les autres Grecs : *ce qui fut cause*, dit Critias, *qu'ils introduisirent les Perses dans la Grèce, afin de pouvoir imiter leur faste et leur magnificence.*

En effet, les Aleuades, rois de la Thessalie, envoyèrent des ambassadeurs à Xerxès pour l'engager à faire une invasion en Grèce, lui promettant aide et assistance. Les Thessaliens étaient en telle faveur auprès des Perses, que leur témoignage sauva la vie aux Thébains après le combat des Thermopyles. A la bataille de Platée ils combattaient dans les rangs de l'armée persane contre les Athéniens.

Ces affinités n'ont point échappé à l'attention de Strabon, qui affirme que les Arméniens et les Mèdes sont parents des Thessaliens. Mais en véritable Grec, il veut expliquer leur communauté d'origine par le même procédé dont se servaient Hérodote et Apollodore. Il nous

raconte gravement qu'Arménus, compagnon de Jason, et Médus, fils de Médée, avaient donné leur nom à l'Arménie et à la Médie.

En vérité, si la Grèce n'avait pas produit des historiens tels que Thucydide, Xénophon et Polybe, on serait tenté de croire que depuis Hérodote jusqu'à Strabon, pendant une période de quatre cents ans, les Grecs n'avaient oublié aucun de leurs anciens préjugés.

Raoul-Rochette, *Col. gr.*, t. II, p. 437. = Müller, *Orchomenos*, ch. 2. = *Id.*, *Tribus doriennes*, l. III, ch. 4, § 6. = *Id.*, *id.*, Introduction, § 4. = Thirlwall, ch. 7. = Arrien, *Tactique*, XVI, 3, 9. = Plutarque, *Pyrrhus*, XVII, 6. = Strabon, p. 530. = Critias, fr. 7. = Plutarque, *de Pythiæ oraculis*, ch. 12. = Pausanias, V. 27, 5. = Hérodote, VII, 6, 2. = *Id.*, VII, 223, 3. = *Id.*, IX, 31, 6. = Strabon, p. 531. = *Id.*, p. 536 et 531,

---

CHAPITRE XXXVI.

Résumé de ces derniers événements.

En résumé, je trouve ici trois séries de faits, savoir :

1° La Thrace et la Macédoine, conquises jadis par les Assyriens, envoient des troupes au secours d'un feudataire du roi d'Assyrie, assailli par les Hellènes ;

2° La guerre se prolonge outre mesure, et l'armée

d'Agamemnon semble se disposer à continuer indéfiniment ses ravages sur les côtes d'Asie. Là-dessus, des insurrections nombreuses éclatent en Grèce, mais nulle part avec autant de violence qu'en Thessalie, contrée limitrophe de la Macédoine et de la Thrace;

3° Peu après la fin de la guerre, un peuple d'origine asiatique pénètre dans le nord de la Grèce. Il s'en empare et fonde en Thessalie un nouvel État, qui conservait encore après sept cents ans, de profondes sympathies pour les nations et les souverains de l'Asie centrale.

Il est difficile de ne pas reconnaître ici l'action d'une politique habile et persévérante.

Les Hellènes attaquent les possessions du roi d'Assyrie, qui se défend et riposte en fomentant des troubles dans la Grèce; quand ensuite les Hellènes sont affaiblis par leurs dissensions intestines, l'Assyrien prend sa revanche. Il fait attaquer la Grèce par un peuple étranger, qui s'y établit et reste fidèle au souvenir de son origine asiatique. On ne ferait pas mieux de nos jours.

CHAPITRE XXXVII.

Colonie asiatique sur le Danube.

La théorie que je viens d'exposer trouvera, je le crains, nombre de contradicteurs.

Ces colonies d'Asie établies en Europe avant l'époque troyenne, seront considérées par beaucoup de personnes plutôt comme un effort d'imagination que comme un fait historique. Je vais donc appeler Hérodote à mon aide.

« Au delà de l'Ister (le Danube) habitent les Sigyniens, « qui portent la même robe que les Mèdes.

« Leur pays s'étend jusqu'à la mer Adriatique, près « des frontières des Vénètes.

« Les Sigyniens se disent issus des Mèdes. Comment « ils seraient une colonie médique, je ne puis l'expliquer; « mais si l'on remonte à des temps très-anciens, tout de« vient possible. »

Voilà donc une colonie médique, c'est-à-dire une colonie venue de l'Asie centrale, établie sur les bords du Danube depuis un temps immémorial, et cette colonie s'étendait jusque près de Trieste.

N'est-ce pas Typhée refoulé vers le Nord par les mi-

grations des peuples Slaves, mais qui conserve néanmoins son ancienne position entre le Pont-Euxin et la mer d'Ionie?

L'expédition de Darius au delà du Danube, expédition incomprise par les Grecs, qui l'appelèrent *la guerre de Darius contre les Scythes*, n'avait probablement pas d'autre but que de retrouver ces rejetons d'une ancienne colonie assyrienne et de former avec eux une ligue contre les hordes nomades du Nord.

Hérodote, V, 9.

CHAPITRE XXXVIII.

Prétentions des rois de Perse.

Nous possédons un document fort remarquable, qui prouve qu'au quatrième siècle de l'ère chrétienne, les souverains de l'Asie centrale conservaient encore le souvenir de l'occupation d'une partie de l'Europe par leurs prédécesseurs.

Sapor II, roi de Perse, adressa l'an 358 une lettre à l'empereur Constance dans laquelle il dit : *Les États de*

mes ancêtres s'étendaient jusqu'au Strymon, jusqu'à la Macédoine; vos propres annales en font foi.

On sait que les souverains d'Orient se regardent comme les héritiers naturels des dynasties et des empires qui les ont précédés. Le shah de Perse s'intitule aujourd'hui *successeur des sultans Kaïaniens;* en vertu du même principe, Sapor II revendiquait les possessions européennes des anciens rois d'Assyrie.

Ammien Marcellin, l. XVII, ch. 5.

CHAPITRE XXXIX.

Sur le nom de Thessalie.

Dès le commencement de cet ouvrage, j'ai commis volontairement un anachronisme et l'ai souvent répété, celui d'appeler *Thessalie* un pays qui ne portait pas encore ce nom. J'avoue la faute, mais je crois pouvoir la faire excuser.

Le premier devoir d'un auteur est de se rendre intelligible. Or, comment me serais-je fait comprendre, si je n'avais employé le nom de Thessalie pour désigner la contrée située entre l'Olympe, le Pinde, l'Othrys et l'Ossa?

Avant l'invasion des Thessaliens, les petits États dont se composait cette partie de la Grèce n'avaient pas de nom collectif, et cependant les grands événements qui s'y accomplirent alors, formaient un ensemble qui devait se retrouver dans leur désignation géographique.

Force me fut donc de suivre Hésiode, qui parle de la Thessalie à propos des successeurs de Deucalion; et quel anachronisme n'est point pardonnable à l'abri d'un exemple donné par Hésiode?

Hésiode, fr. XXIV.

CHAPITRE XL.

Énée en Italie.

Après la victoire des Hellènes, Énée ni Anténor ne pouvaient rester dans la Troade. Je ne veux point dire que les vainqueurs les forcèrent à quitter le pays; Agamemnon était maître d'Ilium et de sa citadelle, mais là se bornèrent ses conquêtes. Les deux princes Troyens n'avaient qu'à se retirer dans la montagne pour être hors de la portée des Hellènes, qui n'essayèrent jamais de franchir les défilés du mont Ida. Mais comment échapper à la vengeance du roi d'Assyrie quand il apprendrait leur trahison envers Priam?

Il fallait donc émigrer. L'Asie leur était fermée ainsi que la Thrace et la Macédoine; en Grèce ils se trouvaient en face d'anciens adversaires; restaient les pays de l'Occident, avec lesquels l'Asie avait dès ce temps-là beaucoup plus de relations qu'on ne serait porté à le supposer, d'après les maigres documents que les anciens nous ont transmis.

Je ne me hasarderai pas à rien ajouter aux recherches de M. Raoul-Rochette sur les voyages d'Énée. Ce savant archéologue adoptait la tradition romaine d'un établissement formé en Italie par les Troyens, tradition à laquelle le caractère des Romains donne, me semble-t-il, beaucoup de vraisemblance.

Quand des villes italiennes du deuxième ou troisième ordre, telles qu'Argyrippa, Métaponte, Pétilie ou Salente, réclamaient comme leurs fondateurs Diomède Nestor, Philoctète, Idoménée, elles obéissaient à un sentiment très-naturel d'orgueil national, et leur origine grecque bien constatée les autorisait en quelque sorte à se choisir un patron parmi les héros de la race hellénique.

Mais Rome, la maîtresse du monde, elle qui traitait avec la même indifférence, le même dédain les histoires et les traditions de tous les peuples, quel motif aurait pu l'engager à inventer une légende qui la faisait descendre d'une poignée de Troyens fugitifs et chassés de leur patrie.

Cependant cette idée était profondément enracinée à Rome. Écoutez le cri de triomphe que jette Virgile, quand la victoire permet enfin de venger sur la Grèce les injures des ancêtres du peuple-roi[1]:

Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycænas,
Ipsumque Æaciden, genus armipotentis Achilli,
Ultus avos Trojæ, templa et temerata Minervæ.

Auguste voulut même rebâtir Troie et en faire la seconde capitale de son empire. On sait que la fameuse ode d'Horace, *Justum et tenacem propositi virum*, fut composée pour conjurer l'empereur de renoncer à ce projet.

Raoul-Rochette, *Colonies grecques*, t. II, p. 355. = Énéide, VI, 839 et suiv.

FIN.

CORRIGENDA.

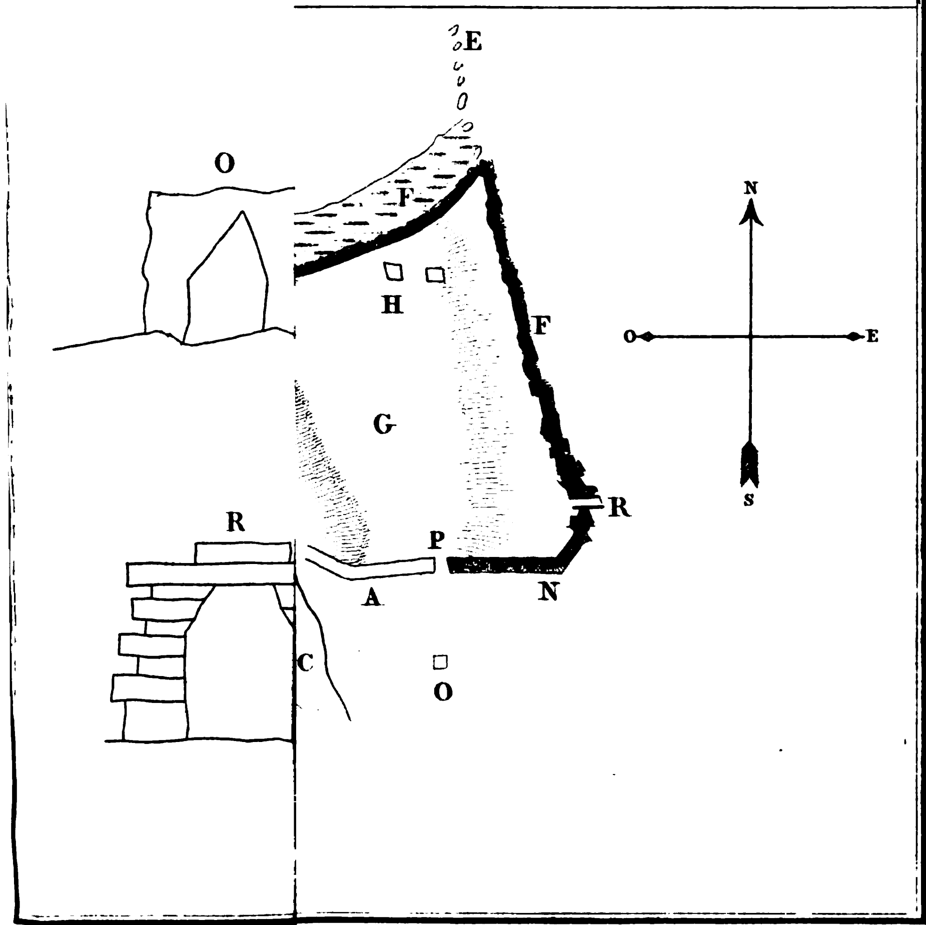
Pages.	Lignes.	
23	1	au lieu de *et*, lisez : *ou*.
30	13	*de*, lisez : *des*.
60	3	*des peuples*, lisez : *de peuples*.
144	14	*Thora* et *Thoras*, lisez : *Théra* et *Théras*.
156	19	après *même*, ajoutez une virgule.
203	16	au lieu de *oncle*, lisez : *grand père*.
256	18	*Hélène*, lisez : *Hésione*.
293	10	après *voiles*, ajoutez une virgule.
362	17	au lieu de *au fond*, lisez : *au haut*.
366	4	*formé*, lisez : *fermé*.

Hydussa I.

PL...
des Ru...
SAMO...

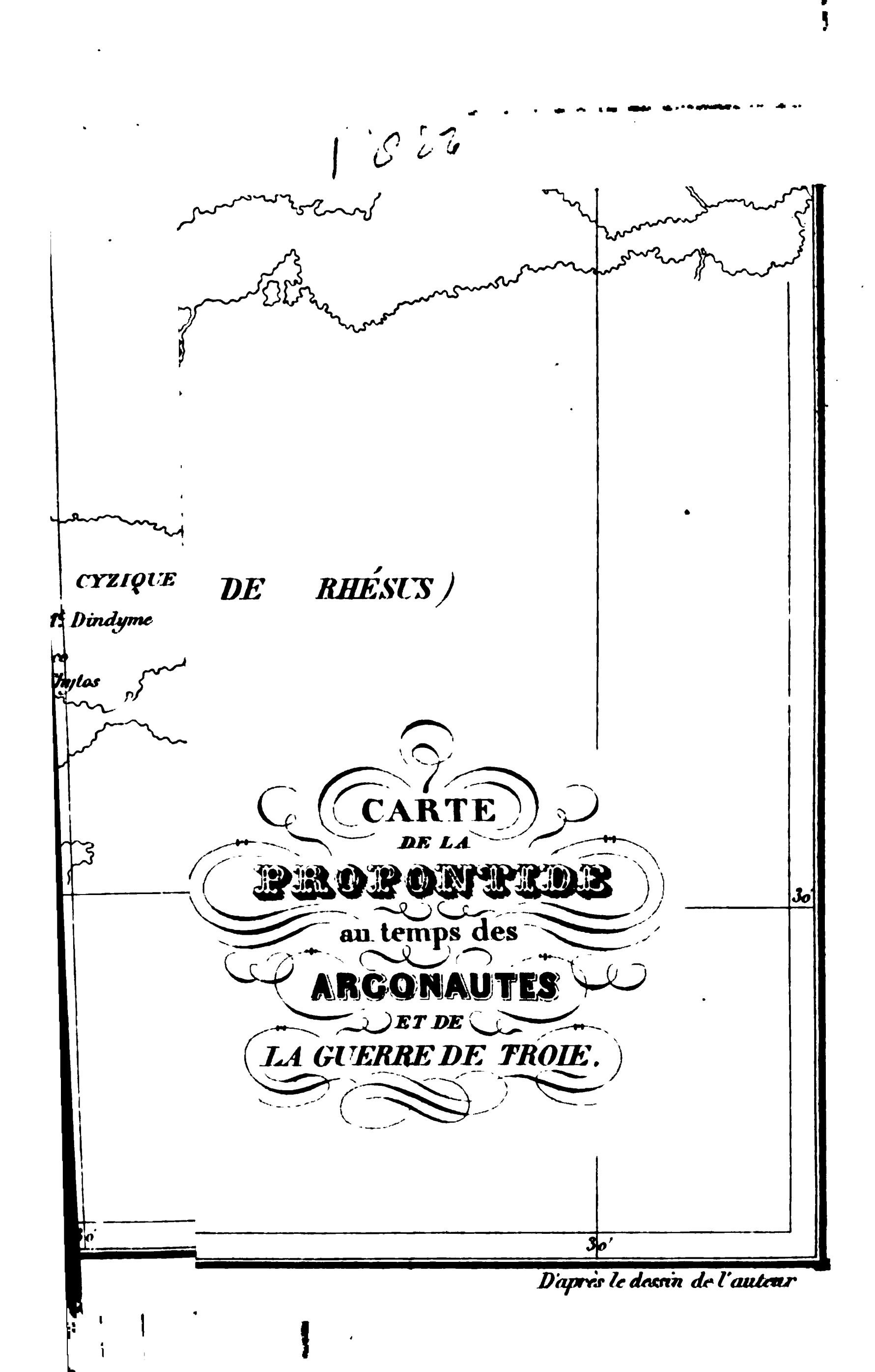
...sseau.
...te conique surmontée de ruines.
...ain couvert de débris de Temples et
...es monumens.
...ain couvert de débris d'habitations.
...iers entremêlés de murs.
...ier percé en forme de porte.
...ndes portes de l'enceinte.
...te porte ogivale.

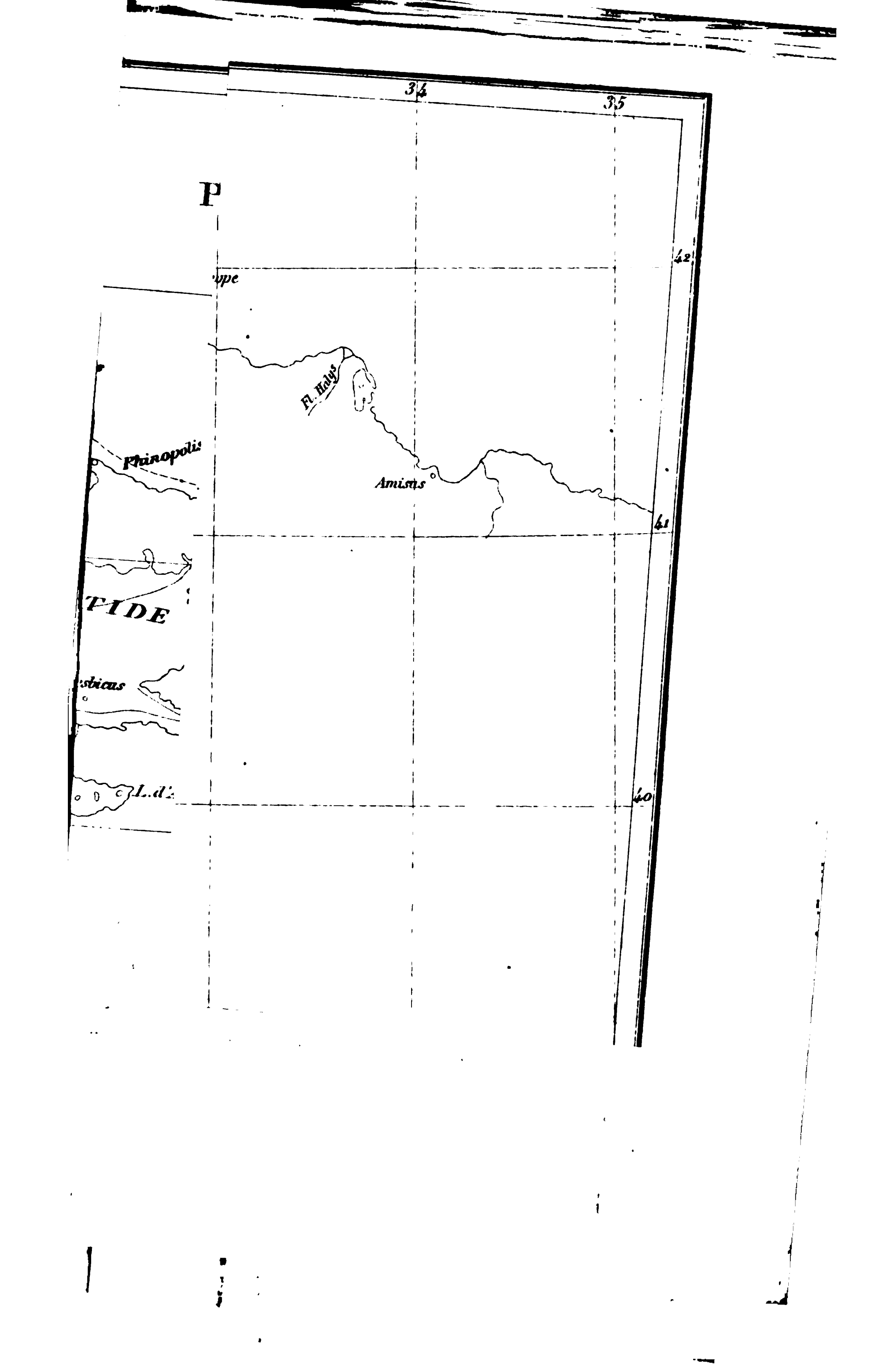
Latitude
Longitude

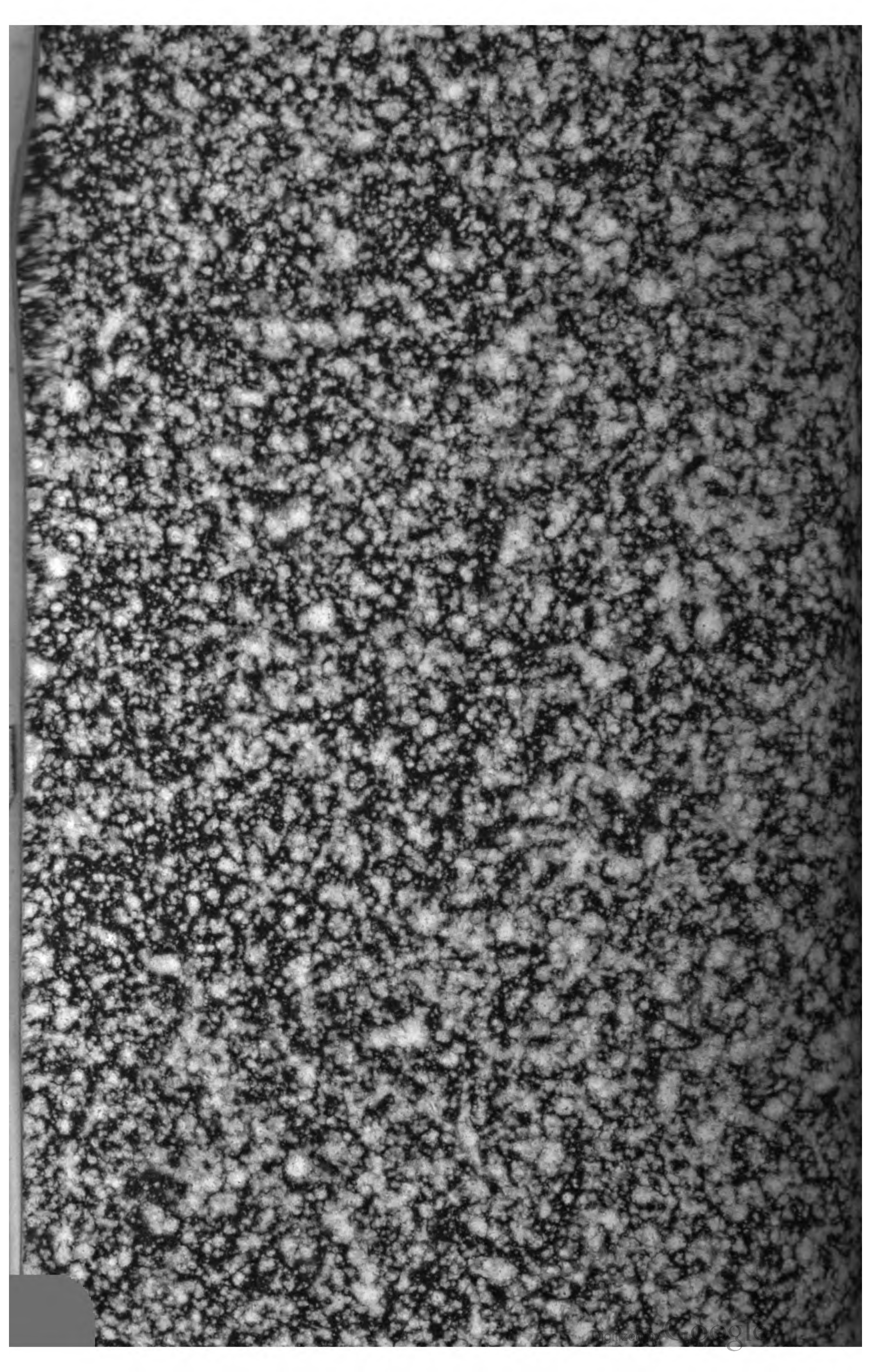


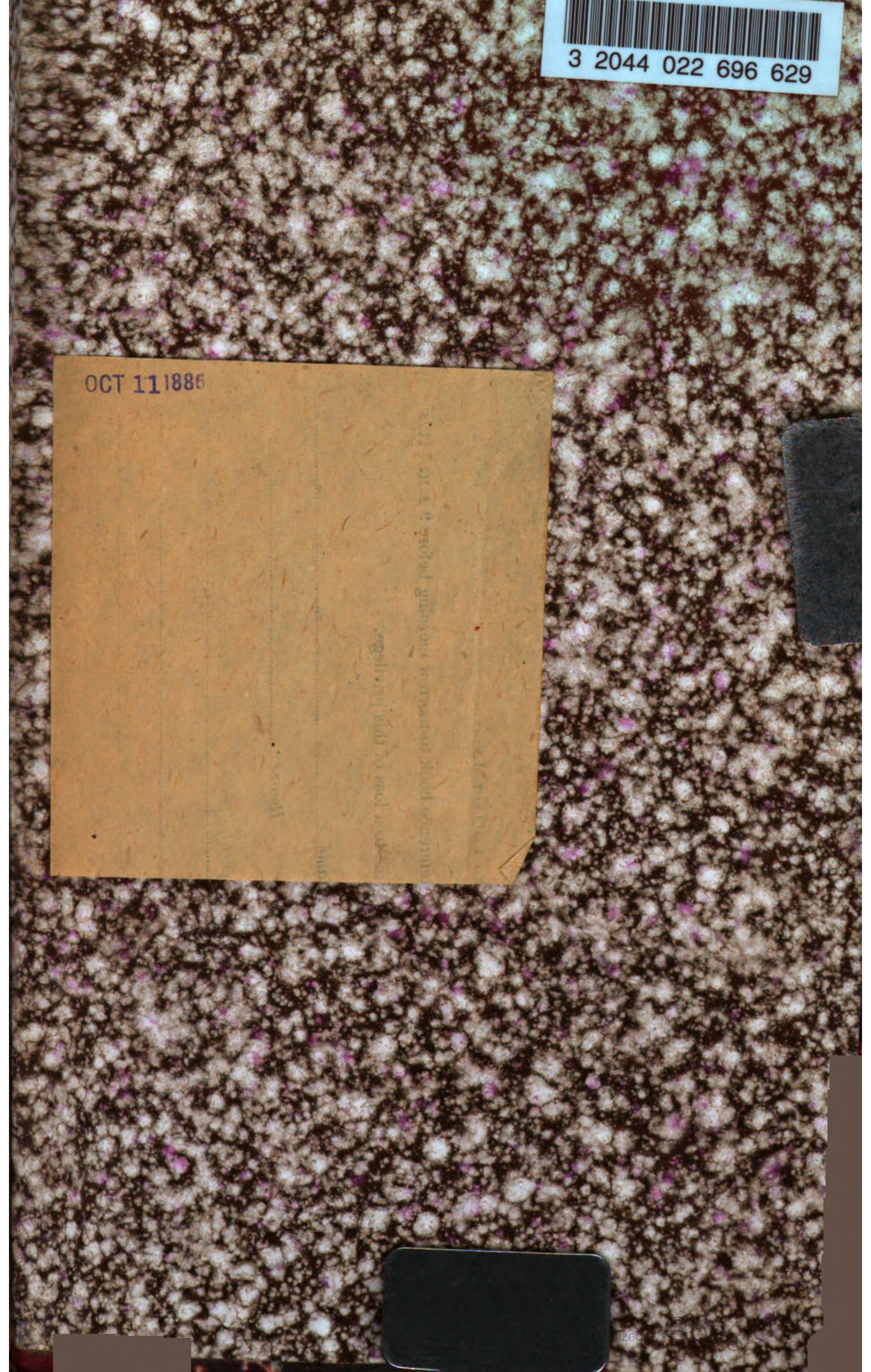
Etablissement géographique de Bru...

d'après le dessin de l'Auteur


1 8 2 3
CYZIQUE
DE RHÉSUS)
M.t Dindyme
CARTE
DE LA
PROPONTIDE
au temps des
ARGONAUTES
ET DE
LA GUERRE DE TROIE.
30'
30'
D'après le dessin de l'auteur


34
35
P
42
ope
Fl. Halys
Phinopolis
Amisus
41
TIDE
esbicus
L.d'
40




3 2044 022 696 629
OCT 11 1886
Digitized by Google

